LE CRIME

DE

FAVERNE

DRAME EN CINQ ACTES ET SEPT TABLEAUX



PAR

THÉODORE BARRIÈRE ET LÉON BEAUVALLET





PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES ÉDITEURS
RUE VIVIENNE, 2 BIS, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15
A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1868

PERSONNAGES

MAITRE SÉRAPHIN, notaire royal (grand premier comique)......................	MM. F. LEMAITRE.
LE COMTE ROGER DE FAVERNE, (1er rôle)	BRINDEAU.
LE CHEVALIER BALTHAZAR, son frère, (grand troisième rôle)........................	CASTELLANO.
RAOUL MAUCLERC, substitut du Procureur du roi (grand premier rôle).............	CLÉMENT JUST.
RAYMOND, jeune avocat (jeune premier)...	REGNIER.
JOSEPH GRENOUILLOT, maître clerc de Séraphin (jeune premier comique).........	ALLART.
CORBILLON, valet du chevalier (rôle de genre)..............................	SCHEY.
LE MARQUIS D'HERBE-SAINTE	HOSTER.
VALENTIN, intendant du comte...........	LAVERGNE.
PICARD, valet de chambre du comte.......	PERNIN.
CÉSAR, petit clerc (travesti)..............	Mmes C. BARDY.
FORTUNÉ id id.	GOBERT.
JACQUIN id. id.	G. HEXTER.
COLOMBET id. id.	ÉCHEVIN,
DANIEL id. id.	MM. PARROT.
Le père PIGELOU, vieux clerc.............	GUILLOT.
UN HOMME DU PEUPLE....................	DELEUIL.
JEANNE MAUCLERC, femme de Raoul (grand premier rôle)...........................	Mmes R. ROUSSEIL.
GENEVIÈVE, sœur de Jeanne (jeune première)...............................	M. DEBREUIL.
ROSE LINON, servante du comte (première soubrette)............................	ENJALBERT.

INVITÉS, PAYSANS, CHASSEURS, VALETS

La scène se passe vers 1820, au château de Faverne, près de Blois.

S'adresser pour la musique à M. Artus, chef d'orchestre, et pour la mise en scène à M. Masson, souffleur au théâtre de l'Ambigu.

LE CRIME
DE FAVERNE

ACTE PREMIER

Le bracelet de corail

Le théâtre représente la grande salle du château, de plain-pied avec une terrasse qui conduit au parc et laisse apercevoir la cime des arbres. — La salle est préparée pour une fête. — Illuminations splendides. Fleurs partout.

SCÈNE PREMIÈRE

ROSE LINON, PICARD, VALETS.

Au lever du rideau, les domestiques vont et viennent pour mettre la dernière main aux préparatifs de la fête. Rose Linon et Picard, montés sur une échelle double, achèvent de poser une guirlande de feuillages et de fleurs autour d'un écusson aux armes du comte Roger de Faverne. Aussitôt le rideau levé, on entend le bruit d'un baiser que suit presque immédiatement celui d'un soufflet. Tous les valets se mettent à rire.

PICARD, se tenant la joue.

Merci. Jolie façon de répondre à une politesse.

ROSE.

Je n'ai que faire de vos politesses, M. Picard.

PICARD.

Voilà bien des embarras pour un pauvre petit baiser.

ROSE.

Voilà bien du bruit pour un pauvre petit soufflet.

PICARD, descendant de l'échelle.

Mademoiselle Rose Linon, cette giffle-là me prouve bien des choses.

ROSE, descendant aussi.

Eh bien, moi, M. Picard, votre baiser ne me prouve rien du tout. Et puis, si c'est pour me faire des misères que vous êtes venu à Faverne, m'est avis que vous auriez bien mieux fait de rester dans votre Paris.

PICARD, raillant.

Si nous vous gênons, mademoiselle Rose, M. le Comte et moi, nous allons faire nos malles, remonter en voiture et nous en aller, c'est bien simple!

ROSE.

Oh! vous, je ne vous retiens pas, et vous pourrez filer quand bon vous semblera ; mais pour ce qui est de M. le Comte, c'est autre chose, et je suis trop contente du retour de mon parrain, (Avec orgueil.) car il est mon parrain... pour souhaiter qu'il nous quitte... Il est si bon, si brave, si généreux et si peu fier !

PICARD.

Trop peu fier, car mon avis à moi est que lorsqu'on s'appelle le comte Roger de Faverne, on doit garder un peu mieux son décorum.

ROSE, haussant les épaules.

Oh ! vous nous faites rire, vous, avec votre décorum... M. le Comte veut être aimé, et il se moque du reste, et il a joliment raison.

PICARD.

Il a tort!... Ainsi, par exemple, comprend-on cela? à la fête qu'il donne ce soir pour célébrer notre retour dans le château de... nos pères, au lieu de convier seulement la noblesse du Blaisois, n'a-t-il pas eu l'idée d'inviter tous ses voisins, sans distinction de rang ni de caste! Ah! je ne puis vraiment m'empêcher de rire quand je pense à toutes les caricatures qui vont nous arriver, et à la merveilleuse collection de grotesques que nous allons voir défiler dans nos salons, quand l'heure sera venue de... (Regardant au fond et éclatant de rire.) Qu'est-ce que je disais? Tenez, voilà déjà un échantillon des invités. (M. Séraphin et Grenouillot paraissent au fond.)

SCÈNE II

LES MÊMES, MAITRE SÉRAPHIN et JOSEPH GRENOUILLOT.

ROSE.

Bonjour, monsieur Séraphin!... Bonjour, monsieur Joseph !

SERAPHIN.

Bonjour, Rose... (A Grenouillot.) Allons, entre, n'aie pas peur.

PICARD.

Qu'est-ce que c'est que ça?...

ROSE.

C'est M. Séraphin, notaire royal.

SÉRAPHIN, bas à Grenouillot.

Veux-tu lever les yeux tout de suite!

JOSEPH.

Je n'ose pas, patron.

SÉRAPHIN, d'un ton paternel.

Est-ce que c'est Rose qui t'intimide?

JOSEPH.

Oui, patron.

SÉRAPHIN.

Elle est pourtant bien gentille, Rose Linon... et pas méchante du tout. Vois plutôt

Il l'embrasse.

ROSE.

Mais... qu'est-ce qui vous amène donc si tôt?... car il est à peine huit heures et demie...

PICARD.

Et la fête n'est annoncée que pour neuf heures.

SÉRAPHIN.

Oui, je sais bien, mais... (Apercevant seulement Picard.) Tiens, c'est la première fois que je vois cette figure-là... Dis-moi, mon garçon?

PICARD, étonné, à part.

Hein!

SÉRAPHIN.

Tu es depuis peu de temps au château?

PICARD, à part.

Pourquoi donc me tutoie-t-il, celui-là?

SÉRAPHIN.

Comment t'appelles-tu?

PICARD, avec importance.

M. Picard, je suis le premier valet de chambre de M. le comte de Faverne.

SÉRAPHIN.

Ah! oui! Eh bien, monsieur Picard... tu me plais, tu as une bonne tête.

PICARD, d'un ton goguenard.

Oh! pour cela, monsieur n'a rien à m'envier.

SÉRAPHIN, simplement.

Oui, j'ai une assez bonne tête aussi. (Reprenant.) Ainsi tu es le valet de chambre du comte?

PICARD.

Tu... Il y tient.

SÉRAPHIN, s'asseyant à gauche.

Il a dû te parler souvent de moi...

PICARD, méchamment.

Jamais de la vie.

SÉRAPHIN.

Cela m'étonne... Je l'ai vu si jeune!... je le tutoyais!...

PICARD.

Oh! je pense bien.

SÉRAPHIN, simplement.

Naturellement. Je tutoyais tout le monde, oh! j'étais comme de la famille, et Roger de Faverne ne m'a jamais oublié. La preuve, c'est qu'il n'a pas manqué de m'inviter à sa fête d'installation. Par malheur... il ne m'a adressé qu'une lettre, et je ne suis pas seul, j'ai mon premier clerc... Joseph Grenouillot, qui ne me quitte jamais!

PICARD.

Vraiment?

SÉRAPHIN.

N'est-ce pas?

JOSEPH.

Oui, patron.

PICARD, le regardant.

C'est un vrai jocrisse.

SÉRAPHIN, continuant.

C'est un autre moi-même (Avec émotion.) depuis que je suis veuf.

JOSEPH, ému.

Et même avant, patron.

PICARD.

Ah! vous êtes veuf?

SÉRAPHIN.

Hélas! oui, depuis le 5 juillet 1820. Il y aura treize mois à la Saint-Louis. Pauvre Thérèse!... quand nous l'avons perdue, elle avait trente-huit ans à peine, n'est-ce pas, Joseph?

JOSEPH, pleurant.

Trente-huit ans moins deux mois et quatre jours, patron.

SÉRAPHIN, tirant son mouchoir et à Picard.

Hein! comme il prend part à ma douleur! il a tout pour lui, ce garçon-là! modestie, sensibilité, chasteté! (A Picard.) et il m'aime!... mais il n'a pas affaire à un ingrat, non plus... Je le lui ai bien prouvé!... Car, ma Thérèse partie, je n'avais plus de cœur à rien, et j'aurais planté là l'étude... Si je l'ai conservée, c'est que j'ai voulu attendre que Joseph fût en état de me remplacer... Eh bien, le moment approche, et je veux commencer à le produire dans le monde... C'est pour cela seul, que je me suis enfin décidé à quitter ma solitude... je veux qu'il assiste à cette fête... et si je suis venu avant tout le monde, c'est que j'ai l'intention de réclamer cette faveur de la bonté de M. le comte.

ROSE.

Et M. le comte vous l'accordera, n'en doutez pas.

SÉRAPHIN.

Allons, tu m'encourages, et je vais... (A Picard.) Mon bon ami, conduis-moi vers ton maître!

PICARD, à part.

C'est un tic.

SÉRAPHIN.

Quant à toi, Joseph, attends-moi un instant ici.

JOSEPH, effrayé.

Vous vous en allez, patron? Vous me laissez seul?

SÉRAPHIN.

Pour un instant... (à Picard.) C'est une vraie rosière!... (A Grenouillot, en lui tapant sur la joue.) Allons! allons! tu es vraiment trop craintif! Rose Linon, reste avec lui, ma fille, et, je t'en prie, tâche de me le dégourdir un peu! A tout à l'heure. (A Picard.) Je suis à toi. (A Rose, en sortant.) Dégourdis-le, ma fille, dégourdis-le! (Ils sortent.)

SCÈNE III

GRENOUILLOT, ROSE LINON.

GRENOUILLOT, qui a suivi maître Séraphin au fond, criant à la cantonade, d'une voix pleurarde.

Ne soyez pas trop longtemps, patron! ne soyez pas trop longtemps.

ROSE, qui le suivait du regard, éclatant de rire.

Le dégourdir!... s'en charge qui voudra... Ah! ah! ah! il est trop bête!

Elle ne fait plus attention à Joseph Grenouillot et se met en devoir de disposer des fleurs sur une console, à gauche, tout en chantonnant. Tout à coup Joseph Grenouillot, qui s'est bien assuré que maître Séraphin s'est éloigné, descend avec précaution vers Rose Linon, la saisit dans ses bras et l'embrasse à tort et à travers.

ROSE, surprise et se débattant en criant.

Hein! mon Dieu! Qu'est-ce que c'est? Voulez-vous bien finir? Voulez-vous bien me lâcher? Je vais crier!... (Se dégageant par un violent effort). Quel est l'impertinent? (Apercevant Joseph et avec un cri de surprise). Comment, c'est vous?

JOSEPH, tranquillement.

Mais oui, c'est moi.

ROSE.

Ah! c'est trop fort!

JOSEPH, avec passion.

C'est moi, qui depuis un mois ne pense qu'à vous, chère Rose Linon de mon âme! moi, qui vous adore, chère Rose Linon de mon cœur.

ROSE.

Ah! je tombe de mon haut.

JOSEPH.

Tombez! ne vous gênez pas, je saurai bien vous ramasser.

ROSE.

C'est vous qui parlez ainsi? Vous qui, tout à l'heure encore, étiez si...

JOSEPH.

Nigaudinos, n'est-ce pas?

ROSE.

Et maintenant... qu'est-ce que ça veut dire?

JOSEPH.

Ça veut dire que pour... des raisons politiques qu'il est inutile de vous exposer, j'ai dû jouer, vis-à-vis de maître Séraphin, un rôle que je n'aurais pas la vertu de jouer avec vous.

ROSE.

Un rôle? Et dans quel but?

JOSEPH, à part.

Madame Séraphin, la femme du patron, n'est plus, je suis bien forcé de lui donner une remplaçante, mais je dois respecter sa mémoire... Après tout, elle m'a aimé! (Haut). Qu'il vous suffise de savoir, ô Rose Linon, que je ne suis pas ce que pense mon naïf patron! mais pas du tout... (Avec feu). Moi, timide! (L'embrassant de nouveau.) Tenez, le voilà, le monsieur timide. (Même jeu.) Le voilà, l'homme craintif! (Même jeu.) Qu'est-ce que vous pensez de la jeune fille?

ROSE, se débattant.

Monsieur Joseph!

JOSEPH.

Oui, je m'appelle Joseph! Mais je n'ai, croyez-le bien, aucun point de ressemblance avec mon homonyme... D'abord, je n'ai pas de manteau.

Il veut lui prendre la taille.

ROSE, le repoussant.

Finissez, ou j'appelle.

JOSEPH.

Ça m'est bien égal, si on vient, je dirai que c'est vous qui avez voulu m'embrasser de force.

ROSE.

Oh! l'horreur!

JOSEPH.

Et l'on me croira! ma réputation est faite.

Il l'embrasse.

ROSE.

Ah! à la fin, je vous défends de m'embrasser.

JOSEPH.

Oui, au fait, reposons-nous un peu.

Il veut la faire asseoir à côté de lui.

ROSE, se défendant faiblement.

Laissez-moi!

JOSEPH, suppliant.

Oh! mon petit amour!

ROSE.

Je vous défends de m'appeler comme ça.

JOSEPH.

Maîtresse de mon cœur!

ROSE.

Comme cela aussi.

JOSEPH, tendrement.

Ma petite femme chérie!

ROSE, tombant doucement sur le canapé à gauche.

Hein? Comment avez-vous dit?

JOSEPH.

J'ai dit et je répète que tu seras ma femme! ma chère petite femme!

ROSE.

Est-ce bien sûr cela?

JOSEPH.

Foi de Joseph Grenouillot qui sera ton nom.

ROSE.

Alors... tout ce que vous m'avez dit, c'était donc pour le bon motif?

JOSEPH.

Ah Dieu! Pas pour autre chose.

ROSE, se levant.

Et nous nous marierons? Et je serai un jour madame la notairesse... et nous aurons une étude, des clercs?

JOSEPH, avec un mouvement.

Des... oui. (A part). Mais je les choisirai tous bossus.

ROSE.

Quel bonheur!

JOSEPH, se levant.

Ah! mon Dieu! Voici le patron... nous n'avons que juste le temps de signer un projet de contrat. (Il l'embrasse.) J'ai signé. (Tendant sa joue). A ton tour!

ROSE, reculant en riant.

Je ne sais pas écrire.

JOSEPH.

Je t'apprendrai! (A part). Monsieur Séraphin! Rattachons mes ailes.

Il reprend son air modeste.

ROSE, à part.

Oh! l'hypocrite!

SCÈNE IV

LES MÊMES, LE COMTE DE FAVERNE, SÉRAPHIN.

SÉRAPHIN, entrant.

Tenez, monsieur le comte, voilà mon protégé, Joseph Grenouillot.

LE COMTE, frappant familièrement sur l'épaule de Séraphin.

Eh bien, c'est convenu, mon vieil ami, votre clerc sera de notre fête, mais à une condition, c'est qu'il sera plus gai que tous les autres.

SÉRAPHIN, embarrassé.

Il tâchera, monsieur le comte. (A Joseph.) Tu as entendu? tu seras au nombre des invités, remercie monsieur le comte.

JOSEPH, timidement.

Monsieur le comte est bien bon, et je suis bien heureux, car de cette façon... je ne quitterai pas mon patron.

SÉRAPHIN, au comte.

C'est de l'idolâtrie qu'il a pour moi. (A Rose et à Joseph.) Maintenant, laissez-nous, mes enfants. (A Rose.) Emmène-le un peu dans le parc, tu lui feras voir les illuminations.

ROSE, embarrassée,

Monsieur Séraphin, c'est que...

SÉRAPHIN, bas.

Il t'ennuie, hein?... Enfin emmène-le tout de même, fais cela pour moi.

JOSEPH.

Allons, mamzelle Rose... puisque le patron le veut.

ROSE, à part, en prenant le bras de Joseph.

Oh! le petit roué!

JOSEPH, bas à Rose.

Pas tant d'illuminations que ça, par exemple, j'aime bien mieux les allées sombres et les bosquets mystérieux, moi. (Lui offrant son bras) Mademoiselle...monsieur le comte! (Il salue.) Au revoir, patron, à tout à l'heure!

Il s'éloigne avec Rose Linon.

SCÈNE V

LE COMTE, SÉRAPHIN.

SÉRAPHIN.

Le cher garçon s'en va bien content! oh! c'est un grand honneur pour lui!

LE COMTE.

Qu'il soit donc le bienvenu, comme tous ceux qui voudront répondre à mon appel... En amusant les autres, je réussirai peut-être à m'amuser moi-même.

SÉRAPHIN.

Mon cher Roger! (Se reprenant) Oh! pardon! je croyais être.... à..... autrefois.

LE COMTE.

Parlez-moi donc comme alors, cela me fera oublier que j'ai vieilli et que j'ai souffert.

SÉRAPHIN.

Vous avez souffert? Ah! gageons qu'il y a là-dessous quelque chagrin d'amour.

LE COMTE.

Ma foi, non, car je n'ai jamais aimé.

SÉRAPHIN.

Pas possible.

LE COMTE, appuyant.

En vérité.

SÉRAPHIN.

Quoi! parmi vos nombreuses maîtresses, il ne s'en est pas rencontré une qui...

LE COMTE.

Pas une. Elles s'appelaient toutes fantaisie, caprice... aucune ne se nommait attachement, amour.

SÉRAPHIN.

Mais alors... qu'est-ce donc qui vous a rendu triste? Est-ce indiscret de vous le demander?

LE COMTE.

Mon Dieu! ce qui m'a rendu triste, sombre, c'est peut-être justement de n'avoir jamais rencontré la femme que j'aurais pu aimer — c'est si navrant d'être seul dans la vie — et moi, j'y suis seul! bien seul!

SÉRAPHIN, soupirant.

Comme moi... depuis la mort de ma pauvre Thérèse!

LE COMTE.

Vous du moins, mon bon Séraphin, vous avez le souvenir, et le souvenir peuple la solitude.

SÉRAPHIN.

Mais j'y songe, il vous reste un parent, votre frère.

LE COMTE, amèrement.

Le chevalier.

SÉRAPHIN.

Il existe encore?

LE COMTE.

Oui, pour la honte de notre nom.

SÉRAPHIN, troublé.

Quoi? oh! pardonnez-moi alors de vous avoir parlé de lui.

LE COMTE, avec douleur.

N'avoir pour toute famille qu'un frère! et être forcé de déplorer que ce frère ne soit pas mort! (Mouvement de Séraphin, le comte reprend.) N'a-t-il pas trahi son pays pendant la campagne de France! — O honte! un fils du colonel de Faverne! d'un héros de la république! Ah! si notre père avait vécu, il l'eût tué de ses propres mains.

SÉRAPHIN.

Quand donc avez-vous vu... le chevalier pour la dernière fois?

LE COMTE.

Il y a cinq ans. — Sûr de l'impunité, il était rentré en France! il a osé me tendre la main! mais je la lui ai rejetée au visage et il est parti en me menaçant. Ah! plaise à Dieu que je ne me retrouve jamais en face de lui! Enfin, vous le voyez, mon vieil ami, je suis seul et bien réellement seul en ce monde aujourd'hui.

SÉRAPHIN, timidement.

Mais... si vous le vouliez?... vous pourriez cesser de l'être... demain.

LE COMTE.

Comment?

SÉRAPHIN, à demi-voix.

Eh! mais, c'est bien simple... en vous mariant.

LE COMTE.

Me marier? moi! mais je n'aime personne, et personne ne m'aime.

SÉRAPHIN, le poussant.

Au premier jour, quelqu'un peut vous aimer et vous pouvez aimer quelqu'un... D'ailleurs, l'important est de rencontrer un parti convenable et de vous marier d'abord... L'amour viendra plus tard. (En confidence.) Ainsi, moi qui vous parle, quand j'ai épousé Thérèse, elle n'avait pour moi que la plus complète indifférence... mais après... Suivez mon conseil, monsieur le comte, mariez-vous, et je suis sûr que vous aurez la main aussi heureuse que moi, pour le moins!

LE COMTE, souriant.

Désolé de ne pouvoir entrer dans vos idées, maître Séraphin, mais le mariage m'épouvante!

SÉRAPHIN.

Ah! vous me désespérez! (Apercevant Raymond qui entre.) M. Raymond! Ma foi! il ne pouvait arriver plus à propos!

SCÈNE VI

LES MÊMES, RAYMOND, en costume de bal.

RAYMOND.

Qu'est-ce donc, mon cher monsieur Séraphin? (Saluant le comte.) Monsieur le comte!

SÉRAPHIN.

M. de Faverne est en train de faire le procès du mariage; vous êtes avocat, et bientôt vous serez marié! En cette double qualité, je vous requiers de plaider la cause de cette institution toujours utile et souvent agréable... (Fredonnant.) « Gai, gai, mariez-vous! » dit un vieux refrain; que tout le monde le chante, et l'univers est sauvé!

RAYMOND, riant.

Parbleu, maître Séraphin, après un si éloquent plaidoyer, il serait inutile de prendre la parole, et M. le comte doit être à présent suffisamment éclairé. Or, les débats sont clos, que le jury prononce.

LE COMTE.

Vous allez vous marier, mon cher Raymond, j'aurais donc mauvaise grâce à vous dire ma façon de penser sur ce grand sujet, d'autant plus que cela ne changerait rien à vos résolutions, n'est-il pas vrai?

RAYMOND, avec amour.

J'adore ma fiancée, monsieur le comte.

LE COMTE, riant.

Cela répond à tout, et, comme vous le disiez, les débats sont clos. Et je vous souhaite sincèrement tout le bonheur que vous méritez.

SÉRAPHIN.

Je joins mes vœux à ceux de M. de Faverne, et vous souhaite une femme comme madame Séraphin!... (A part.) Je ne suis pas fâché de savoir ce que devient mon pauvre Grenouillot... il doit être comme une âme en peine... (Haut.) A tout à l'heure, monsieur le comte! (Il sort.)

SCÈNE VII

LE COMTE, RAYMOND

LE COMTE, à Raymond, familièrement.

Et qui épousez-vous?

RAYMOND, avec âme.

Un petit ange!

LE COMTE, souriant.

Et votre petit ange descend-il d'une grande famille ou du ciel seulement?

RAYMOND, riant aussi.

Il descend du sixième étage d'une humble maison située rue Saint-André-des-Arts.

LE COMTE.

Ah bah!

RAYMOND.

Il y a un an, celle qui va porter mon nom n'était encore qu'une pauvre petite ouvrière.

LE COMTE, gaiement.

C'est un grand roman alors.

RAYMOND, gaiement.

Non, une petite nouvelle seulement, simple histoire de ma vie d'étudiant.

LE COMTE.

Contez-moi donc ça.

RAYMOND.

Je faisais mon droit, quand, pour la première fois, j'aperçus dans l'encadrement de la croisée fleurie qui regardait ma mansarde, les charmantes têtes de deux jeunes filles, car ma bien-aimée a une sœur, une sœur aînée, aussi belle et aussi grave qu'elle est, elle, jolie et rieuse, et c'est même à cette grande sœur-là que je devrai mon bonheur.

LE COMTE.

Vraiment ?

RAYMOND.

Ma famille qui, sous prétexte qu'elle est très-riche, rêvait pour moi une dot princière, s'opposait tout naturellement à mon mariage! J'étais au désespoir !.. et c'est notre grande sœur qui a tout arrangé!

LE COMTE.

Comment?

RAYMOND.

En se mariant elle-même. Depuis longtemps, un homme riche la recherchait, et ses offres brillantes avaient toujours été repoussées. Mais devant notre douleur, ses résolutions sont tom-

bées!... C'est une dame aujourd'hui et elle peut doter sa sœur.

LE COMTE.

Et votre fiancée est toujours à Paris?

RAYMOND.

Non pas. Depuis le mariage de sa sœur aînée, elle est à Blois avec les deux époux.

LE COMTE.

A Blois?... Fort bien; je comprends pourquoi vous êtes ici, et j'espère, mon cher enfant, que vous me présenterez bientôt à votre future famille.

RAYMOND.

Mais, ce soir même, monsieur le comte; car, usant de la liberté que vous m'aviez accordée, j'ai invité, en votre nom, M. Raoul Mauclerc, sa femme et la sœur de celle-ci qui est ma fiancée.

LE COMTE.

Raoul Mauclerc? Le substitut du procureur du roi?

RAYMOND.

Oui.

LE COMTE.

La sœur de votre fiancée est la femme de Raoul Mauclerc?

RAYMOND.

Depuis un an.

LE COMTE.

Mais Raoul est l'un de mes amis d'enfance. Depuis bien longtemps je l'ai perdu de vue, grâce à mes voyages et à mes folles équipées, et je serai ravi de le voir. Raoul est l'honneur, la vertu même! Un peu grave, peut-être, un peu rigide; mais c'est une mâle et forte nature! Et, par les petites bassesses qui courent, on se retrempe dans ces cœurs-là. Savez-vous bien qu'un beau jour j'ai failli le faire tuer?

RAYMOND.

Comment?

LE COMTE.

C'était à mon dixième duel, peut-être; j'en faisais sottement un jeu alors; il était mon témoin, mais je m'étais oublié... dans les bras d'Armide; l'heure était passée, on calomniait mon absence. Alors il s'est battu à ma place, et ma foi... Mais êtes-vous bien sûr qu'il viendra? Je me souviens qu'il s'est toujours assez peu soucié des bals et des fêtes.

RAYMOND.

Ce que femme veut, Dieu le veut, monsieur le comte; et je connais une petite personne qui a bien résolu d'amener à cette fête sa sœur et votre ami. « A neuf heures précises, m'a-t-elle dit, nous serons au château, » et je gage bien que quand neuf heures sonneront...

On entend sonner le premier coup de neuf heures.

LE COMTE, riant.

Ah! parbleu! je suis curieux de voir si votre fiancée sera exacte au rendez-vous !

Le dernier coup a retenti, et Geneviève, en toilette très-simple quoique très-élégante, arrive sur la terrasse. Elle paraît émue et semble chercher quelqu'un des yeux.

SCÈNE VIII

Les Mêmes, GENEVIÈVE.

RAYMOND, avec joie.

C'est elle!... Eh bien, que vous disais-je ?

LE COMTE, lui serrant la main en souriant.

Ou cette femme vous adore... ou elle adore le bal.

RAYMOND, riant aussi et le menaçant.

Je le lui dirai.

GENEVIÈVE, apercevant Raymond.

Ah! vous voilà! Eh bien, ai-je tenu ma promesse?

RAYMOND, bas.

Je vous aime.

GENEVIÈVE, apercevant le comte.

Oh ! (Elle salue.) Monsieur!...

LE COMTE, s'inclinant.

Mademoiselle !..

GENEVIÈVE, à part.

Comment, il ne me reconnaît pas?

RAYMOND, au comte.

Eh bien ?

LE COMTE.

Elle est vraiment charmante!

RAYMOND.

Et madame Mauclerc ? Et son mari?

GENEVIÈVE.

Ma sœur est restée dans le parc avec les demoiselles d'Orbier; elle était si émue, si troublée encore en arrivant, qu'elle n'a pas voulu entrer tout de suite dans les salons.

RAYMOND.

Elle était émue ! troublée, dites-vous? Pour quel motif?

GENEVIÈVE.

Oh! c'est une histoire terrible! Figurez-vous que cette affreuse nouvelle nous est arrivée juste comme nous partions.

RAYMOND.

Quelle nouvelle?

GENEVIÈVE, étonnée

Comment, on ne sait rien encore à Faverne?

LE COMTE.

Nous ne savons rien du tout!

GENEVIÈVE.

Mais il vient de se passer à Blois, ce soir même, un événement des plus tragiques.

LE COMTE et RAYMOND.

Comment?

GENEVIÈVE.

A l'instant où nous montions en voiture, M. Mauclerc a été informé qu'un assassinat venait d'être commis non loin de la porte Chartraine. Et dame, vous comprenez, le procureur du roi étant absent, son substitut a dû dresser le procès-verbal, recevoir les premières déclarations...

RAYMOND.

Et connaît-on le meurtrier?

GENEVIÈVE, gravement.

Pas encore, la justice informe! Du reste, nous en saurons davantage par M. Mauclerc quand il viendra nous reprendre, ma sœur et moi.

LE COMTE, à Raymond.

Monsieur l'avocat, voici peut-être une occasion de vous signaler.

RAYMOND.

Peut-être. Mais madame Mauclerc ne vient pas, son indisposition continue sans doute. Je vais au-devant d'elle.

GENEVIÈVE.

Et moi je vous attendrai ici tous les deux, (Avec un sourire.) si M. de Faverne veut bien consentir à me tenir compagnie jusque-là!

LE COMTE.

C'est une faveur que j'allais solliciter, mademoiselle.

RAYMOND, bas au comte, lui désignant Geneviève.

Qu'en dites-vous?

LE COMTE.

Je dis que, loin de vous blâmer, je vous envie!

RAYMOND.

Ah! vous me faites bien heureux. Au revoir, monsieur le comte. (A Geneviève.) A bientôt.

Raymond s'éloigne.

SCÈNE IX

LE COMTE, GENEVIÈVE.

LE COMTE, qui depuis un instant a regardé attentivement Geneviève, à part.

C'est singulier, il me semble avoir déjà vu cette jolie petite tête-là quelque part. (Geneviève, elle aussi, a examiné le comte d'un air malin.)

GENEVIÈVE.

Décidément, il faut que ce soit moi! (Arrivant brusquement au comte et lui tendant les deux mains.) Bonjour, monsieur Roger!

LE COMTE, surpris.

Mademoiselle!

GENEVIÈVE.

Il paraît que vous ne voulez pas me reconnaître? Ah! vous oubliez vos amis, en quatre ans?

LE COMTE.

Quatre ans?

GENEVIÈVE, boudant.

Oui, monsieur, il n'y a que quatre ans que nous nous sommes vus.

LE COMTE, intrigué.

Au nom du ciel, mademoiselle, — aidez mes souvenirs. Depuis quatre ans, j'ai parcouru à peu près tous les pays du monde. Voyons! où vous ai-je rencontrée? Est-ce au Brésil? Aux grandes Indes?

GENEVIÈVE.

Non. A Ville-d'Avray tout simplement.

LE COMTE, commençant à se rappeler.

A Ville-d'Avray!

GENEVIÈVE.

Chez votre tante... madame de Sainte-Croix.

LE COMTE, avec un cri.

Ah! j'y suis!... Geneviève!...

GENEVIÈVE, boudant.

C'est bien heureux!

LE COMTE.

Eh! c'est la faute à ce diable de Raymond qui me parle de son ange et ne me dit pas son nom. (Lui prenant les mains.) Ma chère petite Geneviève! oh! je vous reconnais bien maintenant.

GENEVIÈVE.

Entre nous, ce n'est pas sans peine!

LE COMTE.

Aussi, le moyen de reconnaître ma petite amie d'autrefois, dans la belle demoiselle d'aujourd'hui.

GENEVIÈVE.

C'est bien moi pourtant. Moi votre petite amie du fameux bal de Ville-d'Avray. Vous vous souvenez du bal de Ville-d'Avray ?

LE COMTE, souriant.

J'en ai comme une idée vague. — Mais, si vous me remettiez tout à fait sur la voie ?

GENEVIÈVE.

Eh bien,... à cette époque-là, ma sœur était une pauvre petite ouvrière, nous étions orphelines, et depuis la mort de notre mère, elle me nourrissait, m'habillait et m'instruisait. Aussi, je l'appelais : petite mère — je l'appelle encore ainsi. (Changeant de ton.) Mais je vous ennuie peut-être !

LE COMTE, avec tendresse.

Non.

GENEVIÈVE, faisant la révérence.

Alors, je continue. Un jour... Je vous ai dit, je crois, que nous étions de pauvres ouvrières ! Oui — bon — un jour donc ! une belle dame bien âgée vint nous trouver dans notre chambrette, c'était madame de Sainte-Croix,

LE COMTE, souriant.

Mon aristocratique parente.

GENEVIÈVE.

Oui ; elle avait entendn parler de ma sœur, et voulait l'aider à remplir la tâche qu'elle s'était imposée par amour pour moi. Au lieu de demeurer à Paris, lui dit-elle, venez chez moi à Ville-d'Avray, votre petite sœur ne vous quittera pas, vous serez nourrie et logée, et vous aurez trois francs par jour ! C'était bien tentant, cependant ma grande sœur hésitait ; mais j'étais alors maigre et chétive, j'ai bien changé depuis, et Jeanne se prit à penser que l'air de la campagne pourrait me donner les belles couleurs que Paris me refusait, et le soir même, nous étions installées au château de Sainte-Croix ! Vous rappelez-vous le château de Sainte-Croix?

LE COMTE, souriant.

Bien peu, car j'y allais rarement, ma vieille tante et moi n'étant pas trop cousins.

GENEVIÈVE.

Ah ! j'y étais bien heureuse ! mais le bal d'enfants a tout gâté ! (Vivement.) Ah ! pas pour longtemps.

LE COMTE.

Qu'est-ce que c'était que ce bal d'enfants?

GENEVIÈVE.

Mais le bal travesti que donnait, chaque année, ma-

dame de Sainte-Croix, à tous les enfants nobles du pays. Ce jour-là, nous étions dans un petit salon contigu à la salle de bal. Du coin où j'étais reléguée, j'étais témoin du plaisir que goûtaient tous ces enfants de mon âge, et ma sœur, triste de ma tristesse, avait, elle aussi, de grosses larmes dans les yeux.

LE COMTE, avec intérêt.

Continuez!

GENEVIÈVE.

Ce fut alors que, par la porte entrebâillée, M. le comte Roger de Faverne m'aperçut.

LE COMTE.

Oui, oui, je me souviens bien maintenant.

GENEVIÈVE.

Vrai?... Eh bien, nous allons voir.

LE COMTE.

« Quelle est cette enfant? demandai-je? et pourquoi ne danse-t-elle pas avec les autres? »

GENEVIÈVE, joyeuse.

C'est cela.

LE COMTE.

Et madame de Sainte-Croix me répondit que, grâce à Dieu, chez elle, la noblesse ne frayait pas avec la roture.

GENEVIÈVE, joyeuse.

C'est bien cela, et c'est alors que pour donner, sans doute, une leçon à votre tante, vous nous emmenâtes à la fête de Ville-d'Avray. Oh! la belle fête! en ai-je gagné de ces macarons? Étaient-ils assez mauvais, mon Dieu! (Par souvenir.) Ah! et la fameuse loterie à vingt sous le billet? vous souvenez-vous de ce que vous y avez gagné?

LE COMTE, riant.

Ah! pour cela non, par exemple!

GENEVIÈVE.

Eh bien, vous avez gagné un joli bracelet.

LE COMTE.

Ah! j'ai gagné un bracelet?...

GENEVIÈVE.

En corail rose!...

LE COMTE.

En corail rose!

GENEVIÈVE.

Et vous l'avez offert à Jeanne. — Elle ne voulait pas le prendre, mais vous l'avez mis vous-même à son bras avec un baiser, et elle est devenue toute rouge et puis toute pâle, et elle s'est appuyée sur moi pour ne pas tomber... Vous n'avez pas remarqué tout ça, vous?

LE COMTE.

Un bracelet!... oui, oui!... et depuis ce jour?...

GENEVIÈVE.

Depuis ce jour, vous avez quitté le château, nous avons regagné nos mansardes, et nous ne nous sommes jamais revus. Aussi, ce matin, quand nous avons reçu votre invitation, j'ai été bien contente, allez.

LE COMTE, souriant.

Vraiment? Et votre sœur?

GENEVIÈVE.

Oh! elle était bien contente aussi, sans doute; mais à ce moment-là, elle s'est trouvée tout à coup indisposée... une faiblesse, un étourdissement, je ne sais quoi... elle a failli s'évanouir. Il s'en est fallu de bien peu que nous ne pussions pas venir... mais je l'ai si bien soignée d'abord, si bien priée ensuite... Du reste, elle ne se porte pas très-bien, ma chère Jeanne, depuis son mariage. Cela la rend triste! triste!... Quand elle est seule, la nuit... par exemple, (Mouvement du comte.) elle pleure!... Je l'entends bien, moi, ma chambre est tout à côté de la sienne.

LE COMTE.

Ah!... et... M. Mauclerc.

GENEVIÈVE.

M. Mauclerc? oh! son appartement est bien plus loin.

LE COMTE.

Et... depuis combien de temps votre sœur est-elle mariée?

GENEVIÈVE.

Depuis un an.

LE COMTE, rêveur.

Un an!... Et depuis un an elle est triste?

GENEVIÈVE.

Oui, triste... et heureuse à la fois... heureuse de ma joie, puisque, si j'épouse Raymond, c'est grâce à la dot que, pour l'amour d'elle, M. Mauclerc m'a donnée.

LE COMTE, troublé, à part.

Je comprends tout, elle s'est sacrifiée pour Geneviève!

GENEVIÈVE, avec un cri de joie.

Ah! monsieur le comte, voici ma sœur.

Jeanne paraît au fond, donnant le bras à Raymond.

LE COMTE, à part.

Ah! il y a là un secret qui peut-être serait fatal un jour à l'honneur, au repos de Raoul... ce secret je le saurai.

SCÈNE X.

LES MÊMES, RAYMOND et JEANNE.

LE COMTE, allant avec empressement au-devant de Jeanne.

Permettez-moi de vous remercier mille fois, madame, d'être venue, souffrante comme vous êtes.

JEANNE, saluant.

Monsieur, cette fête était une bonne fortune pour ma bien-aimée Geneviève.

GENEVIÈVE, à Jeanne.

M. le comte se souvient très-bien de nous maintenant et aussi de la jolie fête de Ville-d'Avray.

JEANNE, avec émotion.

Ah!

GENEVIÈVE, vivement.

Qu'as-tu donc, petite mère?

JEANNE, se contenant.

Rien! rien!

En ce moment on entend au dehors la musique du bal.

RAYMOND.

Geneviève, vous savez que la première valse m'appartient?

GENEVIÈVE.

La première, la seconde et toutes celles que vous voudrez. (Au comte.) Monsieur Roger, je vous confie ma sœur. Tâchez qu'elle ne soit plus triste, et je vous aimerai bien!

Elle sort au bras de Raymond, après avoir embrassé Jeanne.

SCÈNE XI

LE COMTE, JEANNE.

LE COMTE.

Vous avez pour sœur, madame, la plus adorable enfant qu'il se puisse voir.

JEANNE.

Cette enfant, vous avez dû être bien surpris, monsieur le comte, de la retrouver, ainsi que moi, au nombre de vos invités?

LE COMTE.

Bien surpris, en effet, mais surtout bien heureux!.. et il m'a suffi d'un mot de cette chère petite amie, pour me re-

mettre en mémoire le plus gai chapitre peut-être de tous mes romans d'autrefois... Oui, j'ai revu tout d'un coup la Geneviève d'alors, vive et folle, et aussi sa sœur aînée, grave malgré ses dix-huit ans et pensant déjà à l'avenir... Oui, madame, je vous le dis du fond du cœur, ce m'est une grande joie de vous revoir et plus belle! (Appuyant) et... plus heureuse.

JEANNE, d'un ton singulier.

Plus heureuse... en effet.

LE COMTE.

De quel ton vous venez de dire cela; qu'avez-vous?

JEANNE, se remettant.

Moi!.. rien...

LE COMTE.

En prononçant ce mot: heureuse, il y avait comme de l'amertume dans votre voix.

JEANNE, de même.

Vous vous trompez, monsieur le comte.

LE COMTE.

Tenez... maintenant encore... on dirait... comme des larmes qui passent sur votre cœur.

JEANNE, essayant de sourire.

Oh!

LE COMTE.

Pardon!.. je suis indiscret... comme si vous pouviez avoir confiance en moi... en moi que vous connaissez à peine, car cette page de ma vie et de la vôtre que je me plais tant à relire, vous, sans doute, l'avez déchirée depuis longtemps?

JEANNE, après un mouvement.

Je garde (Montrant son cœur) gravé là, au contraire, le souvenir de la bonté touchante avec laquelle vous nous avez traitées alors, ma sœur et moi, ainsi que du généreux intérêt que vous nous avez témoigné, et je bénis même du fond du cœur l'heureux hasard qui me permet de vous en remercier une seconde fois aujourd'hui.

LE COMTE, se rapprochant.

Eh bien... il est un vrai moyen de m'en remercier. (Jeanne le regarde.) Permettez-moi de m'intéresser maintenant à vous comme je m'y intéressais il y a quatre ans. (Après un temps.) Vous avez, j'en suis sûr, madame, quelque noir souci, quelque gros chagrin? (Jeanne fait un mouvement.) Eh bien!... je vous le demande en grâce, dites-moi quel est ce chagrin ou quel est ce souci?..

JEANNE, troublée.

Mais...

LE COMTE, avec chaleur,

Je n'ai aucun droit, je le sais, pour provoquer vos confidences, et il me semble cependant que vous devriez tout me dire comme à un frère!

JEANNE, rêveuse.

Un frère!

LE COMTE, l'attirant doucement vers lui.

Voyons, asseyez-vous là... près de moi... et, s'il vous en coûte trop de parler la première... vous me répondrez seulement.

JEANNE.

Monsieur le comte...

LE COMTE.

Un secret est moins lourd quand on est deux à le porter,

JEANNE, tressaillant.

Mais je n'ai pas de secret...

LE COMTE.

Votre âme souffre du moins. Eh bien, à mon âge et avec mon expérience, on peut quelquefois être le médecin de l'âme. (Jeanne baisse la tête. — Après un temps.) J'ai beaucoup connu Raoul Mauclerc autrefois... Il était mon ami le plus dévoué! un jour même il a risqué sa vie pour moi!... Pour qu'il vous donnât son nom, le nom vénéré que lui a légué son père, il fallait qu'il eût pour vous une affection sans bornes!.. un grand amour !... (D'un ton incisif..) Il vous aime bien, n'est-ce pas ?

JEANNE, avec une expression singulière, comme une sorte d'effroi.

Oui, oui, il m'aime.

LE COMTE, à part.

Elle ne l'aime pas. (Haut.) Dans l'intérêt de Raoul, dans le vôtre, répondez-moi franchement... C'est... plus qu'un frère qui vous interroge; car j'ai vingt ans de plus que vous... Répondez-moi donc comme si vous étiez ma fille.

JEANNE, très-agitée.

Mais... je ne vous comprends pas.

LE COMTE.

Vous allez me comprendre. (A demi-voix) Jeanne, mon enfant, oh! permettez-moi de vous nommer ainsi.... pourquoi pleurez-vous chaque nuit seule dans votre chambre?

JEANNE, le regardant avec effarement, à part, en se levant.

Geneviève a parlé.

LE COMTE, continuant, en se levant aussi.

Et si ces larmes sont pures, pourquoi Raoul n'est-il pas là pour les essuyer?

JEANNE, vivement.

Mais il travaille... il obéit aux devoirs de sa charge.

LE COMTE.

N'obéit-il pas plutôt à un de vos ordres, ordre cruel qui l'exile loin de vous?

JEANNE, effrayée et dans une agitation qui augmente peu à peu.

Mais encore une fois, monsieur le comte... je ne sais ce que vous voulez dire... ni à propos de quoi vous m'adressez ces étranges questions?... Je ne pleurais pas!... Geneviève a rêvé!...

LE COMTE, froidement.

Mais je no vous ai pas parlé de Geneviève. (Jeanne baisse les yeux.) Vous voyez bien que vous vous êtes trahie vous-même.

JEANNE.

Eh bien!... où voulez-vous en venir? Quand cela serait? cela ne prouverait rien... Tout le monde a ses chagrins, et je puis avoir mes chagrins comme tout le monde... mais ce n'est pas mon mari qui les cause! Monsieur Mauclerc est le plus noble et le plus généreux des hommes et je l'aime!... je l'aime!... entendez-vous.

LE COMTE, avec intention.

Mais je ne vous ai pas dit que j'en doutais.

JEANNE, perdant la tête.

Non! vous avez raison! pardonnez-moi... j'avais cru!... je suis folle!... je ne sais ce que j'ai ce soir! mais c'est la vérité... (Versant des larmes.) Je l'aime! et je suis heureuse!... (Luttant contre le regard du comte.) Pourquoi me regardez-vous ainsi? vous ne me croyez donc pas? pourquoi ne voulez-vous pas me croire? et, à la fin, quel intérêt avez-vous donc à me prouver que je n'aime pas mon mari!... Car, en vérité, c'est inexplicable!.. (Avec une sorte de rage folle.) puisque je vous dis que je suis heureuse!.. puisque je vous dis... (Éclatant en sanglots.) Oh! imprudente! imprudente qui n'a pas su prévoir les douleurs du sacrifice.

LE COMTE, avec un cri.

Jeanne!

JEANNE.

Je ne pouvais pas laisser mourir Geneviève pourtant, et elle serait morte, voyez-vous, si on l'avait séparée de Raymond! J'avais juré à notre mère mourante de me dévouer au bonheur de Geneviève. Eh bien, j'ai tenu mon serment! Je lui ai sacrifié ma vie et celle d'un autre! celle de cet homme qui m'aime follement et que moi je... (S'arrêtant avec horreur.) Oh! vous ne m'en demanderez pas davantage, j'espère...

LE COMTE, s'élançant.

Malheureuse enfant! vous en aimez un autre?

JEANNE, avec révolte.

Encore? ah! laissez-moi... je ne vous réponds plus.

LE COMTE, la prenant dans ses bras.

Si... si, mon amie, vous me répondrez encore, vous me direz tout et je vous conseillerai, et je vous défendrai contre vous, contre lui!...

JEANNE, d'un ton singulier.

Contre lui!

LE COMTE, effrayé.

Arriverais-je donc trop tard?

JEANNE, relevant la tête vivement et avec une fierté blessée.

Ah!

LE COMTE.

Pardon! pardon!

JEANNE.

Cet homme ne sait pas que je l'aime et il ne le saura jamais.

LE COMTE, avec élan et la serrant dans ses bras.

Oh! merci! merci pour vous... merci pour Raoul!

JEANNE, éperdue, frissonnante et cherchant à se dégager.

Monsieur, de grâce! laissez-moi.

Dans ce mouvement, le petit bracelet de corail tombe à terre.

JEANNE, avec un cri étouffé.

Ah!

Elle veut le ramasser.

LE COMTE, qui l'a prévenue, reconnaissant le bracelet et à part.

Mon Dieu! ce bracelet... ce souvenir qu'elle tient de moi...

Il regarde Jeanne; celle-ci, en voyant l'émotion du comte, est tombée sur le canapé en cachant sa tête dans ses mains.

LE COMTE, à part, frappé d'un trait de lumière.

Aveugle que j'étais!.. (Avec effroi.) C'est moi qu'elle aime!..

SCÈNE XII

LES MÊMES, GENEVIÈVE, puis RAOUL MAUCLERC, SÉRAPHIN, GRENOUILLOT, RAYMOND, INVITÉS.

On entend au fond un air de valse qui continue jusqu'à la fin de l'acte.

GENEVIÈVE, accourant.

Jeanne! Jeanne! ton mari!

JEANNE, se relevant avec terreur.

Mon mari!

LE COMTE, à part.

Lui!

Entrée de Raoul Mauclerc. Il est vêtu de noir. Cheveux et favoris grisonnants.

MAUCLERC, entrant aussitôt et courant au comte dès qu'il l'aperçoit.

Ah ! Roger ! mon ami !

Il lui serre les mains.

LE COMTE, d'une voix émue et en regardant Jeanne.

J'aurais voulu te voir plus tôt.

MAUCLERC.

Ah ! que veux-tu ? nous autres magistrats, nous ne nous appartenons pas.

LE COMTE.

Au fait, je me souviens. Tu as été appelé pour une grave affaire... un assassinat.

MAUCLERC.

Un assassinat !... Non ! un meurtre. Un mari qui a tué sa femme pour cause d'adultère !

SÉRAPHIN.

Un adultère ! (Avec douleur à Grenouillot.) Joseph, c'est donc vrai qu'il y a des femmes qui trompent leurs maris ?

GRENOUILLOT, avec un sourire contenu.

Oui... patron, il y en a encore.

FIN DU PREMIER ACTE

ACTE DEUXIÈME

Le Frère prodigue

Les bois de Faverne. — Au fond, un grand chemin praticable. — A gauche et à droite, premier plan, des blocs de pierre au-dessus desquels est un riche velum attaché aux branches.

SCÈNE PREMIÈRE

ROSE LINON, GRENOUILLOT.

Au lever du rideau, on entend au loin des fanfares de chasse qui se perdent dans les profondeurs de la forêt ; et l'on voit à travers les arbres Rose Linon au bras de Grenouillot.

ROSE.

Mais enfin, monsieur Grenouillot, pourquoi donc tenez-vous tant à aller du côté de la chasse ?...

GRENOUILLOT, avec intention.

Et vous, Rose, Rose Linon, pourquoi tenez-vous donc tant à aller d'un autre côté?

ROSE, baissant les yeux.

Pourquoi ?... Ingrat !

GRENOUILLOT, avec fatuité.

Ingrat?

ROSE, avec un soupir.

« J'aime bien mieux les allées sombres et les bosquets mystérieux, » disiez-vous, il y a deux mois, le jour de la fête au château de Faverne.

GRENOUILLOT.

Deux mois! c'est pourtant vrai. Notre amour a deux mois déjà. (Riant.) Comme ça nous chasse !

ROSE.

Hein?

GRENOUILLOT.

Ah ! dame, c'est un grand garçon maintenant. Il serait même temps de lui donner un état.

ROSE, boudant.

Méchant ! Il vous est donc à charge ?

GRENOUILLOT, riant.

Est-elle gentille !...

ROSE.

Venez de ce côté du bois... nous cueillerons des violettes.

GRENOUILLOT.

Oh ! il ne doit pas en rester.

ROSE, s'appuyant sur l'épaule du jeune clerc.

Oh ! ce grand silence des bois ! ça fait un drôle d'effet, n'est-ce pas ?

GRENOUILLOT, avec sentiment.

Oui, ça parle à l'âme.

ROSE.

Les fleurs, les oiseaux, le vent dans le feuillage, tout dit la chanson de l'amour.

GRENOUILLOT.

Une chanson qui a toujours le même refrain.

ROSE, le regardant en dessous.

Oui, mais on peut y ajouter des couplets.

GRENOUILLOT, éludant.

Oh! Rose, il faut prendre garde. Quand la chanson de l'amour a trop de couplets, ça devient une complainte.

ROSE, blessée.

Ah ! c'est mal, ce que vous dites-là. Tenez, vous n'avez pas de cœur.

GRENOUILLOT, riant et lui entourant amoureusement la taille.

Rose !...

ROSE, le repoussant.

Laissez-moi, je ne vous aime plus.

GRENOUILLOT.

Oh ! comme tu mens !

ROSE.

Pas du tout.

GRENOUILLOT, la câlinant.

Bêtasse, c'était pour rire.

ROSE, doutant.

Oh !

GRENOUILLOT.

Je t'aime, va ! et tiens, je disais que notre amour était un grand garçon maintenant, et qu'il fallait lui chercher un état ? Eh bien ! je l'ai trouvé, c'est l'Etat... civil.

ROSE, avec joie.

Ah !...

GRENOUILLOT.

Et dès que j'aurai mes papiers, j'irai trouver le patron... de notre arrondissement.

ROSE.

C'est ça.

GRENOUILLOT.

En attendant... nous allons chercher des violettes pour en parer la mariée.

ROSE, soupirant.

Oui! des violettes.

GRENOUILLOT, riant.

Ah! dame... en France, ce n'est pas dans les bois qu'on cultive la fleur d'oranger. Oh! le patron! arrachons-nous à ses embrassements! filons!

Ils disparaissent dans les arbres. On aperçoit alors Geneviève, Raymond et Séraphin qui descendent par le sentier du fond.

SCÈNE II

RAYMOND, GENEVIÈVE, MAITRE SÉRAPHIN.

Le vieux notaire a Geneviève à sa gauche et Raymond à sa droite. Séraphin a ses habits du dimanche, des fleurs à sa boutonnière et des mûres dans les mains.

SÉRAPHIN.

Ces chers enfants!... Savez-vous que vous êtes gentils comme tout d'avoir mis pied à terre pour venir serrer la main à votre vieux Séraphin.

RAYMOND, riant.

Ah! nous ne comptions guère vous trouver aujourd'hui par les bois...

GENEVIÈVE.

Non, car la chasse n'est pas de votre goût, nous le savons!

SÉRAPHIN.

Je l'avoue; c'est un plaisir un peu féroce qui sied mal à mon caractère pacifique... Aussi, mes beaux tourtereaux, si j'erre à cette heure par la forêt, c'est que c'est aujourd'hui dimanche, et que, du vivant de madame Séraphin, chaque dimanche, l'étude étant fermée, je venais déjeuner dans ce bois avec elle et avec Joseph. (Avec des larmes dans la voix.) Au dessert, nous mangions des mûres que je cueillais moi-même, comme j'ai fait aujourd'hui... (Avec un soupir, montrant les mûres qu'il tient à la main sur des feuilles.) Chacun de ces fruits-là, voyez-vous, c'est un souvenir! Mais je ne voudrais pas vous attrister, ne parlons donc pas du passé, mais de l'avenir, c'est-à-dire de votre mariage.

RAYMOND.

Eh bien, les bans sont enfin publiés!

SÉRAPHIN.

Je sais cela!.. Madame votre sœur m'a annoncé cette

bonne nouvelle... Et M. Mauclerc, que j'ai vu hier soir pour une grande affaire dont il a bien voulu me charger en partie, m'a annoncé que la signature du contrat aurait lieu demain, lundi, sans faute, à deux heures de relevée...

GENEVIÈVE.

Demain !... Oh ! quel bonheur !

SÉRAPHIN.

Et c'est votre vieil ami Séraphin qui rédigera lui-même ce fameux acte, si impatiemment attendu !

GENEVIÈVE.

Oh ! que vous êtes gentil !

SÉRAPHIN.

Parce que je rédigerai le contrat ? Mais... en ma qualité de notaire, c'est un peu mon métier !... (En parlant, il a offert des mûres aux deux jeunes gens. A Geneviève.) Comment trouvez-vous mes mûres ?

GENEVIÈVE.

Excellentes.

RAYMOND.

Exquises.

SÉRAPHIN, riant.

Hein ! Quand on va se marier et qu'on s'aime bien, comme tout vous paraît bon, comme tout vous semble beau !

RAYMOND.

Ah ! vous dites vrai, mon cher monsieur Séraphin...

SÉRAPHIN.

Ainsi, vous êtes heureux, monsieur l'avocat !

RAYMOND.

Oh ! bien heureux... Et vous, Geneviève ?

GENEVIÈVE.

Bien heureuse !

RAYMOND.

Oh ! merci... merci ! (Il prend la main de la jeune fille.)

SÉRAPHIN, séparant doucement les deux amoureux.

Mangeons des mûres, mes enfants, mangeons des mûres.

GENEVIÈVE, à Séraphin.

Nous vivrons tous les deux dans une gentille maisonnette toute pleine de fleurs et de parfums !... le matin, souriant au soleil !.. le soir, remerciant le ciel étincelant d'étoiles des bonnes journées qu'il nous aura données !..

Elle tend les mains à Raymond qui les couvre de baisers.

SÉRAPHIN, même jeu que précédemment.

Mangeons des mûres, mangeons des mûres. (Les jeunes gens se séparent encore.) Mais j'y pense ! Dans tous ces beaux projets-là, je ne vois pas figurer madame Mauclerc : vous l'abandonnez donc ?

GENEVIÈVE.

L'abandonner? Jeanne? ma sœur bien-aimée? Ah! par exemple! Non, non, jamais je ne la quitterai! Jamais nous ne la quitterons.

SÉRAPHIN.

A la bonne heure! Ah! c'est qu'elle vous aime tant! Elle souffrirait bien, si elle ne vous voyait plus!.. Rien que la pensée de ne plus vous avoir toute à elle la chagrine déjà. Ainsi, depuis que vos bans sont publiés, c'est-à-dire depuis deux mois, je la trouve toute triste, toute soucieuse.

GENEVIÈVE.

Jeanne? Oh! vous vous trompez, monsieur Séraphin. Triste? soucieuse?.. et comment le serait-elle? Depuis deux mois entiers, ce ne sont à Faverne que fêtes et réjouissances; bals, dîners, concerts, chasses!...

SÉRAPHIN.

Oui, comme aujourd'hui. Et, à propos? Savez-vous que votre amazone vous va très-bien?

GENEVIÈVE.

Vrai?

SÉRAPHIN.

Demandez plutôt à Raymond.

GENEVIÈVE.

Oh! il y a longtemps qu'il me l'a dit. (Souriant à Raymond.) N'est-ce pas?

RAYMOND, avec amour.

Oui, oui, ma petite bien-aimée, vous êtes jolie comme les anges!..

Les visages se rapprochent.

SÉRAPHIN, effrayé.

Oh! oh! mes enfants, mangeons des... Tiens, il n'y en a plus qu'une... pour qui celle-là?..

Il la porte des lèvres de Raymond, à celles de Geneviève. Les visages, qui s'étaient éloignés, se rapprochent tout naturellement de nouveau.

SÉRAPHIN.

Ma foi! pour ne pas faire de jaloux...

Il avale la mûre. Raymond embrasse Geneviève.

SÉRAPHIN.

Oh!...

GENEVIÈVE, finement.

Dame, puisqu'il n'y a plus de mûres.

SÉRAPHIN.

Allons, venez, mes enfants, continuons notre promenade.

GENEVIÈVE.

C'est ça, allons cueillir des mûres!

SÉRAPHIN.

Soit, mais c'est Raymond qui les cueillera!.. moi, je cueillerai des baisers sur les joues de Geneviève.

GENEVIÈVE.

Cueillez tout de suite, monsieur Séraphin.

SÉRAPHIN, l'embrassant.

Elle est charmante! (Avec attendrissement.) C'est ma Thérèse à vingt ans!

Ils remontent tous les trois. En ce moment Balthazar et son valet Corbillon paraissent au fond sur le chemin. Balthazar est remarquablement débraillé: bottes trouées et poudreuses, habit fané, feutre aux bords déchiquetés; il tient à la main un gros bâton noueux. Corbillon est aussi mal accoutré que son maître : guêtres en lambeaux, culotte diaphane, gilet rouge tournant au rose tendre, chapeau aux galons décousus.

SCÈNE III

LES MÊMES, LE CHEVALIER BALTHAZAR DE FAVERNE, CORBILLON.

CORBILLON, à Séraphin.

Pardon, monsieur, le château de Faverne, s'il vous plaît?

SÉRAPHIN, lui désignant le château au loin.

Tiens, mon garçon, là-bas... là-bas... vois-tu?..

CORBILLON.

C'est, ma foi, vrai! (Au chevalier.) Il nous crève les yeux, sommes-nous assez bêtes!..

BALTHAZAR.

Drôle!

CORBILLON, revenant à Séraphin.

Et pour arriver jusque-là?..

SÉRAPHIN.

Une heure de marche à peine.

Il disparaît par le fond à la suite de Geneviève et de Raymond.

CORBILLON.

Une heure!... Encore!... je ne pourrai jamais!

Il tombe sur un banc de gazon.

SCÈNE IV

LE CHEVALIER BALTHAZAR, CORBILLON.

BALTHAZAR, donnant un coup de canne à Corbillon.

Eh bien! monsieur Corbillon! depuis quand les laquais se permettent-ils de rester assis devant leurs maîtres?

CORBILLON.

Hélas ! monsieur, depuis que, grâce aux maîtres, les jambes des valets leur rentrent dans le ventre. (On entend une nouvelle fanfare au loin. — Écoutant.) Mais pardon, monsieur le chevalier, si j'ai bonne mémoire, vous m'avez assuré que monsieur le comte votre frère n'habitait jamais sa terre de Faverne, et j'entends dans les bois des fanfares de chasse.

BALTHAZAR.

Quelques valets, sans doute, qui battent les halliers.

CORBILLON, soupirant de nouveau.

Ah ! ils sont bien heureux !

BALTHAZAR.

Et pourquoi ?

CORBILLON.

Ah ! monsieur, parce que, ordinairement, quand on a battu les halliers... on se repose... et que... tout en se reposant, on soupe ! Douce habitude que nous avons perdue depuis que vous avez fini de croquer les reliefs de l'héritage paternel.

BALTHAZAR.

Qu'est-ce à dire, maroufle?

CORBILLON.

Maroufle ! tant qu'il vous plaira, monsieur le chevalier, mais il n'en est pas moins vrai que, depuis ce jour néfaste, nous vivons comme deux jolis bohémiens du bon Dieu ; et je dois vous avouer que j'ai de cette petite existence-là pardessus la tête. Si, du moins, je mangeais bien et buvais mieux ; si j'avais des bottes sans crevasses et des culottes sans soupiraux, je pourrais encore prendre patience... mais, au contraire, je suis mis comme un voleur, j'ai la langue sèche comme pendu, et les dents d'une longueur !

BALTHAZAR, s'interrompant.

Coquin ! suis-je, par hasard, et mieux nippé et mieux nourri que toi ?

CORBILLON.

Quant à cela, monsieur le chevalier, vous comprenez bien que ça ne me regarde pas. Je ne suis pas, croyez-le bien, de ces valets fidèles qui servent leurs maîtres par dévouement et sans jamais toucher le moindre maravédis ; non, monsieur, non, je ne vous suis pas dévoué, oh ! mais, pas dévoué du tout. Je n'ai pas l'ombre d'affection pour vous, et... si je ne craignais de vous déplaire... (Gracieusement.) je dirais même que... l'estime que je professe à votre endroit est juste à la hauteur de mon affection.

BALTHAZAR, levant sa canne.

Pendard !...

CORBILLON.

Ne vous fâchez pas, monsieur, j'ai bien le droit de vous dire quelques petites vérités, car, si je suis votre valet, je suis aussi votre créancier. A l'heure qu'il est, vous me devez deux cent dix écus de gages. Avec mes avances et les intérêts, voyez où cela vous mène, et je suis résolu à ne vous point quitter que je n'aie été bien et dûment payé.

BALTHAZAR.

Eh! coquin, tu le seras un jour ou l'autre ; en attendant, tes gages courent toujours ; de quoi te plains-tu ?

CORBILLON.

Monsieur, je me plains de ne pouvoir pas les attraper, car vous ne me donnez jamais rien!... Ah si! des coups de canne quelquefois, par exemple, quand je me refuse à prêter les mains à vos charmantes espiégleries, comme l'autre fois, à Blois, pour la petite fleuriste, cette gentille Marie Gerbaud.

BALTHAZAR.

Eh bien, après? Son rustre de mari était nuit et jour au cabaret, sa femme était un objet de luxe pour lui, et le luxe a été fait pour les grands seigneurs.

CORBILLON.

Oui... et vous avez abandonné la pauvre petite sans même lui dire adieu...

BALTHAZAR.

Que veux-tu? Puisque ce butor s'était imaginé de devenir jaloux.

CORBILLON.

Oui, et je me demande toujours ce qui a dû se passer dans cette dernière nuit où vous avez été obligé de sauter par la fenêtre parce que le Gerbaud entrait par la porte.

BALTHAZAR.

Il se sera passé ce qui se passe toujours, parbleu!... La fleuriste aura prouvé à son mari qu'elle n'aimait que lui.

CORBILLON.

A propos, monsieur le chevalier, vous n'avez toujours pas retrouvé votre portefeuille que vous étiez si contrarié d'avoir perdu.

BALTHAZAR, après un mouvement.

Non!

CORBILLON.

Sans être trop curieux, monsieur, qu'est-ce qu'il renfermait donc?

BALTHAZAR, avec impatience.

Il renfermait des valeurs.

CORBILLON.

Des valeurs?... C'est à moi que vous voudriez faire accroire ça?...

BALTHAZAR.

Insolent!

CORBILLON.

Allons! allons! monsieur le chevalier, il y avait autre chose, n'est-ce pas?

BALTHAZAR.

Assez.

CORBILLON.

Soit! Ah! c'est égal, cette aventure-là ne nous a pas porté bonheur, car, depuis deux mois, nous traînons nos guêtres dans tous les coins de la Touraine... Vous avez voulu venir dans ces parages, vous avez votre idée, dites-vous. Mais, en attendant, nous n'avons pas de gîte et nous manquons du reste, et il nous faudra, ce soir encore, coucher à l'auberge de la belle étoile.

BALTHAZAR.

Nous ne coucherons pas à l'auberge de la belle étoile, mais bien dans un endroit des plus luxueux et des mieux approvisionnés.

CORBILLON.

Et où donc cela, bon Dieu?

BALTHAZAR.

Au manoir de mes pères!

CORBILLON.

Au manoir de...

BALTHAZAR.

Mon frère, je te l'ai dit, n'habite jamais le château; mais il doit bien y avoir encore quelques anciens serviteurs auxquels je n'aurai qu'à décliner mes noms pour qu'ils s'empressent d'offrir un gîte au second fils du comte de Faverne.

CORBILLON,

Vous croyez, monsieur?

BALTHAZAR.

J'en suis sûr!

CORBILLON, avec joie.

Sauvés alors!... Allons vite au château de nos pères!

BALTHAZAR, remontant.

Viens.

En ce moment, et de différents côtés à la fois, apparaissent des laquais en grande livrée, conduits par Picard, et portant sur des plats d'argent les pièces d'un magnifique déjeuner de chasse.

SCÈNE V

LES MÊMES, PICARD, LAQUAIS.

Ils descendent bruyamment en scène.

BALTHAZAR, s'arrêtant.

Que veut dire ceci?

CORBILLON, avec un cri et mangeant un plat des yeux.

Ciel!... Les belles viandes:... et les magnifiques gâteaux...

BALTHAZAR, à Corbillon.

Morbleu! Mais je ne me tromps pas, c'est la livrée de la maison de Faverne.

CORBILLON, piteusement.

Décidément, je crois qu'il y a du monde au château.

BALTHAZAR, à part.

Mon frère est ici.

PICARD, aux valets qui finissent de dresser le couvert sur les blocs de rochers de droite et de gauche.

Allons! allons! dépêchons! La chasse se rapproche!

BALTHAZAR, qui réfléchissait, frappant sur l'épaule de Corbillon.

Corbillon, tout à l'heure nous viendrons nous asseoir à cette table!

CORBILLON.

Dans ce costume?

BALTHAZAR.

Non! non! il doit bien y avoir au château un habit à ma taille et une livrée à la tienne! Viens! viens!

CORBILLON.

Je souperai donc!... O fortune!

Tous deux disparaissent.

SCÈNE VI

PICARD et les LAQUAIS.

La table est dressée. Aspect magnifique.

PICARD.

Maintenant, sortons les vins... (Il les tire des paniers). Oh! la jolie réunion!... Et comme on passerait bien sa vie dans cette honnête société-là... (Musique.) Alerte! voici déjà les calèches qui suivaient la chasse!

Les laquais se rangent. Le comte Roger paraît alors au fond avec Jeanne et Raoul Mauclerc... Le comte et Jeanne portent un splendide costume de chasse... Mauclerc a conservé les habits sombres du premier acte.

SCÈNE VII

LE COMTE, RAOUL MAUCLERC, JEANNE, PICARD, LAQUAIS.

PICARD, *montrant à son maître la collation dressée sous les arbres.*
Monseigneur est-il satisfait?

LE COMTE.
Oui, oui, Picard. (*S'inclinant devant Jeanne*). Et vous, madame?

JEANNE.
Tout cela, monsieur le comte, me fait l'effet d'un rêve.

MAUCLERC, *au comte, demi-souriant et demi-sérieux.*
En effet, et je l'avouerai, mon cher comte, ces magnificences commencent à m'épouvanter. Mais, avant peu, je l'espère, je pourrai, à mon tour, vous offrir des fêtes dignes de vous.

JEANNE.
Que voulez-vous dire ?

MAUCLERC.
Je veux dire, ma Jeanne bien-aimée, que la riante existence que nous menons depuis le retour du comte Roger au château de Faverne, m'a donné d'étranges désirs de fortune et d'ambition.

JEANNE.
Comment ?

MAUCLERC.
Oui, je l'avoue, mes pauvres quinze mille livres de rentes ont fini par me faire honte; (*Avec une sorte de fièvre.*) j'ai donc songé sérieusement au moyen de les quadrupler, de les centupler, peut-être, et ce moyen, il est trouvé.

JEANNE.
Expliquez-vous.

LE COMTE.
C'est donc une affaire d'or?

MAUCLERC.
Oui, car à la tête de cette affaire se trouve Max Golden.

LE COMTE.
Le banquier?

MAUCLERC.
Oui, le banquier et le millionnaire.

LE COMTE, *avec doute.*
Oh ! millionnaire? C'est lui qui le dit.

MAUCLERC.
Et ses opérations le prouvent.

LE COMTE.

Tant mieux. (Avec enjouement.) Ainsi donc, mon cher Raoul, tu vas me surpasser?

MAUCLERC.

Oh! non! seulement j'espère que cette chère enfant... (Il désigne Jeanne.) après avoir goûté un instant à tous les enivrements de l'opulence, ne sera pas forcée de retomber dans la sombre et triste austérité de ma demeure.

JEANNE.

Monsieur!

MAUCLERC, avec bonté.

Eh! mon Dieu! tu ne te rendais peut-être pas compte toi-même des motifs de ta tristesse, de ta mélancolie, depuis notre mariage; mais moi, j'ai tout compris!... J'ai compris que ces plaisirs, ces fêtes, ces bals, il te les fallait; j'ai songé à te les donner, et je touche à mon but! Réjouis-toi donc, ma Jeanne, reprends tes plus fraîches couleurs et tes plus gais sourires; bientôt, nous serons riches!

Il veut lui prendre les mains. Sur un regard du comte qui, depuis un instant déjà, semblait être au supplice, Jeanne se recule vivement.

JEANNE, embarrassée.

Riches!... riches!... Et qui vous demandait cela, monsieur?... Du moment où j'ai la dot de Geneviève, je me soucie bien peu du reste, allez! Pourquoi donc ces idées de luxe et d'opulence que rien ne justifie?

MAUCLERC.

Rien, dis-tu? Et mon amour pour toi, Jeanne?

JEANNE.

Mon Dieu! monsieur, ces laquais n'ont pas besoin de savoir les secrets de votre cœur.

MAUCLERC.

Enfant! Personne ne peut m'entendre; personne, si ce n'est Roger, (Souriant.) dont nous n'avons pas besoin de nous cacher, je pense.

LE COMTE, avec une gêne visible.

Sans doute.

MAUCLERC.

Eh bien, je te le répète, dès demain peut-être tu n'auras plus rien à désirer, tu seras la plus enviée des femmes, comme tu en es déjà la plus adorable et la plus adorée!

Il attire Jeanne vers lui comme pour l'embrasser. Le comte fait un mouvement de rage avec sa cravache. Jeanne remarque ce mouvement et s'arrache violemment à l'étreinte de son mari.

MAUCLERC, étonné.

Qu'as-tu donc?

— JEANNE, troublée.

Ce que j'ai?... mais... j'ai... que ces valets sont encore là, monsieur.

MAUCLERC, à lui-même avec douleur.

Toujours la même!

SCÈNE VIII

LES MÊMES, RAYMOND, GENEVIÈVE.

GENEVIÈVE, courant à Jeanne.

Enfin! je te retrouve!... Nous t'avons assez cherchée, va! Nous t'avons demandée à tous les échos. (Les regardant tous.) Mais comme vous avez un drôle d'air tous les trois. Est-ce qu'il est arrivé un malheur?

JEANNE, vivement et s'efforçant de sourire.

Mais non! mais non!

GENEVIÈVE, l'embrassant.

Ah! tant mieux! Cependant tu as des larmes dans les yeux.

JEANNE, de même.

Mais tu es folle, chère petite, tu es folle, entends-tu? (A demi-voix.) Tais-toi, Geneviève, tais-toi!

Geneviève la regarde étonnée. En ce moment, arrive toute la chasse. Les sonneurs de trompe et les piqueurs restent au fond. Les chasseurs descendent au milieu.

SCÈNE IX

LES MÊMES, LE MARQUIS D'HERBE-SAINTE et TOUTE LA CHASSE.

LE MARQUIS.

Mon cher comte, j'ai vu bien des chasses dans ma vie... et S. M. Louis XVIII m'a fait maintes fois l'honneur de m'inviter à courre un cerf à Marly ou à Fontainebleau. Eh bien, foi de marquis d'Herbe-Sainte, qui est mon nom, jamais, au grand jamais, je ne vis rien de mieux réussi que ce que je vois aujourd'hui.

LE COMTE, s'inclinant.

Vous me flattez!

LE MARQUIS.

Non pas, mort diable!... cela est princier, et j'ai hâte de porter un toast en l'honneur du comte Roger, l'enchanteur de Faverne!

LE COMTE.

A table donc !

GENEVIÈVE, bas à Raymond.

Tâchons qu'on ne nous sépare pas !

LE COMTE.

Et vous, piqueurs, sonnez vos plus brillantes fanfares !

On se place sur les blocs de rochers, sur des pliants. Jeanne à la droite du comte, Raymond à côté de Geneviève, Raoul en face du comte, etc. Les sonneurs exécutent une fanfare. Le déjeuner commence.

LE MARQUIS, après un temps.

Charmant! charmant! Et l'on se souviendra longtemps à Faverne du retour de son seigneur et maître.

LE COMTE.

Messieurs, ce m'est, je vous jure, une véritable joie de me retrouver parmi vous. (Élevant son verre.) Je bois à vous, messieurs!...

Les coupes s'entrechoquent. Balthazar et Corbillon reparaissent au fond sur le sentier. Balthazar, en élégant costume de chasse. Corbillon, en livrée riche, mais trop longue et trop large.

SCÈNE X

LES MÊMES, BALTHAZAR, CORBILLON.

LE MARQUIS, se levant dès que la fanfare s'arrête.

A moi, messieurs! Ce toast en l'honneur du comte de Faverne !

TOUS, levant leurs verres.

Au comte de Faverne !

Baltazar, qui est descendu près de la table, prend une coupe pleine des mains d'un valet et la choque contre celle de son frère.

BALTHAZAR.

Au comte de Faverne!

LE COMTE, se levant.

Le chevalier!...

TOUS.

Son frère !

LE COMTE, indigné.

Vous! vous!

BALTHAZAR, avec humilité.

Monsieur le comte ! aurez-vous le courage de me repousser lorsque je reviens ici le front bas et la voix suppliante ?

LE COMTE.

Vous !

CORBILLON, à part.

Quelle comédie est cela?

BALTHAZAR.

Daignez m'entendre.

LE COMTE.

Plus tard, monsieur, vous me direz quel motif vous ramène à Faverne; mais, en un pareil moment...

BALTHAZAR, de même.

Ce moment, je l'ai choisi tout exprès, car c'est devant tous que je dois faire l'aveu de mes fautes, et demander, confus et repentant, le pardon d'un frère que j'ai outragé, désespéré!

LE COMTE.

Que dites-vous?

CORBILLON, à part.

On m'a changé mon maître.

BALTHAZAR.

Oui, messieurs, et je m'en confesse, et je m'en accuse! Le comte Roger, ce grand cœur que vous connaissez et que vous aimez, je lui ai fait verser bien des larmes!

CORBILLON à part, se mouchant, attendri.

Quel diable d'homme!

BALTHAZAR, avec des larmes dans la voix.

Mais auprès de la faute, mon frère, Dieu a placé la miséricorde et le pardon. Serez-vous plus sévère que Dieu?

LE COMTE, troublé.

Monsieur!...

BALTHAZAR.

Monsieur!... Encore ce mot qui me brise le cœur!... Ah! mais, à force de repentir, je vous attendrirai, et, quelque jour, vous me direz : « Mon frère, » comme autrefois!

CORBILLON, à part.

S'il pouvait donc s'attendrir tout de suite, il nous inviterait peut-être à déjeuner.

BALTHAZAR.

Je fus bien coupable!... Mais, que voulez-vous?... J'étais riche, j'étais jeune, j'étais fou!... et j'ai mal vécu!... Mais un jour, j'ai senti dans mon cœur germer le remords. Alors j'ai médité sur ma conduite passée et je me suis humilié sous la main de Dieu!

CORBILLON, à part.

Est-ce beau de savoir mentir comme ça!

BALTHAZAR.

Monsieur le comte, quand je vous implore, me chasserez-vous loin de votre demeure?... Refuserez-vous à votre frère sans asile une place à votre foyer? (Silence. Chacun semble implorer le comte du regard.)

JEANNE, au comte, et avec l'accent de la prière.
Monsieur le comte!...

LE COMTE, après un mouvement, à Balthazar.
Puisque vous vous repentez, j'oublie!...

BALTHAZAR, avec un cri.
Ah!

LE COMTE.
Chevalier, vous êtes chez vous! Voici ma main.

Balthazar embrasse les mains du comte; celui-ci l'attire dans ses bras en regardant Jeanne.

BALTHAZAR.
Ah! mon frère!... mon frère!...

CORBILLON, à part, s'essuyant les yeux.
Nous allons déjeuner.

LE COMTE.
Prenez place au milieu de nous, monsieur.

Mouvement. On fait place à Balthazar, qui salue d'abord Jeanne et Geneviève avec un grand air.

LE MARQUIS.
Allons, messieurs, à l'heureux retour du frère prodigue!... Au chevalier Balthazar!

TOUS.
Au chevalier Balthazar!

LE COMTE.
Au chevalier Balthazar!

CORBILLON, à part.
Est-ce qu'il va déjeuner tout seul? (Bas au chevalier.) Monsieur le chevalier, je tombe d'inanition.

BALTHAZAR, bas.
Patience! Les maîtres d'abord, les valets ensuite.

CORBILLON, à part.
O justice humaine!

LE MARQUIS, à Mauclerc, qui est assis auprès de Balthazar, et qui semble préoccupé.
Qu'avez-vous donc, mon cher Raoul, vous ne buvez ni ne mangez!

CORBILLON, à part.
S'il voulait me donner sa place, alors... .

LE MARQUIS.
Oubliez un instant devant ces vins généreux la gravité de vos fonctions, mort diable!... (Mouvement de Balthazar. Présentant Mauclerc.) M. Mauclerc, substitut du procureur du roi!....

Balthazar salue.

CORBILLON, s'éloignant.

Un susbtitut du procureur du roi!.. Pourquoi donc l'a-t-on invité?

LE MARQUIS.

A propos? Et cette fameuse affaire que devient-elle?

MAUCLERC.

Quelle affaire?

LE MARQUIS.

Parbleu! l'affaire Gerbaud.

CORBILLON, à part.

Comment?..

BALTHAZAR, après un mouvement, de l'air le plus naturel.

L'affaire Gerbaud?

LE MARQUIS.

Il n'est bruit que de cela à Blois.

MAUCLERC.

Il s'agit d'un meurtre commis, il y a deux mois.

BALTHAZAR.

Un meurtre dans le Blaisois, une contrée si calme, si tranquille!

MAUCLERC.

Dans le Blaisois, comme partout, monsieur, il y a des lâches qui se font un jeu du déshonneur des familles et du désespoir des maris.

BALTHAZAR.

Il est question, à ce que je vois, d'une intrigue amoureuse.

MAUCLERC.

Oui, il est question d'une femme qui, n'ayant pas trouvé dans le mariage le bonheur qu'elle rêvait, a cherché, un jour, ce bonheur dans l'adultère.

Le comte et Jeanne semblent au supplice.

BALTHAZAR, à Mauclerc.

Mais ne parliez-vous pas d'un meurtre?

MAUCLERC.

En effet, car une nuit, ayant aperçu un homme qui s'échappait de son logis au moment où il y rentrait, l'époux outragé a tué sa femme.

BALTHAZAR.

Elle se nommait?

MAUCLERC.

Marie Gerbaud.

Mouvement de Balthazar.

CORBILLON, poussant un cri.

Oh!..

Il lâche une pièce de service qu'il tenait à la main.

BALTHAZAR, le poussant.

Prends donc garde, imbécile!

CORBILLON, à part.

Assassinée!

BALTHAZAR.

C'est une horrible histoire! (Au marquis.) Seriez-vous assez bon pour me passer ces truffes.

CORBILLON, à part.

Il mange tout de même! oh!

BALTHAZAR, qui a remarqué le trouble du comte pendant le récit de Mauclerc.

Qu'avez-vous donc, mon frère? Est-ce l'histoire que vient de nous raconter M. le substitut qui charge votre front de ces sombres nuages?

LE COMTE, se remettant.

Moi?.. Je ne sais ce que vous voulez dire, chevalier!.. (Aux laquais avec fièvre.) Mais versez donc, vous autres, vous voyez bien que les verres sont vides.

BALTHAZAR, examinant Jeanne et le comte à la dérobée.

Qu'y a-t-il donc? (A Mauclerc.) Pardon, monsieur le substitut, une question? Quel sera le sort de l'assassin?

MAUCLERC.

L'homme est en fuite; mais s'il est arrêté... jugé, et si la Cour admet des circonstances atténuantes, c'est le bagne qui l'attend... sinon... c'est l'échafaud!

BALTHAZAR.

Pauvre diable!.. (Au Marquis.) Un peu de ce pâté de venaison?

CORBILLON, à part.

Mange-t-il, le gredin!

MAUCLERC.

Le flagrant délit seul autorise le meurtre.

BALTHAZAR.

Et alors, comme il n'y a pas eu de flagrant délit?...

MAUCLERC.

C'est le mari que l'on condamne, et, chose inouïe, si le flagrant délit eût été constaté et si la femme avait survécu, elle et son complice n'eussent été condamnés qu'à deux ans de prison et à une amende! C'est dérisoire, en vérité!..

BALTHAZAR.

Je vois, monsieur, que si vous étiez chargé de refaire le code, vous seriez plus sévère pour les larrons d'honneur!

MAUCLERC.

Oui!

BALTHAZAR.

A quoi donc les condamneriez-vous?

MAUCLERC, se levant.

Aux galères!

BALTHAZAR.

Diable!

MAUCLERC.

Oui; ces galères auxquelles on condamne le misérable qui s'introduit dans un logis pour y prendre quelques écus, je les infligerais à l'infâme qui s'introduit dans les familles pour voler leur honneur.

BALTHAZAR, fort tranquillement.

Ma foi! monsieur, vous avez raison, et je vote avec vous. (Il boit.)

CORBILLON, à part.

Il est stupéfiant!

BALTHAZAR.

Mais... laissons ce grave sujet... qui, sans doute, n'intéresse personne de nous, (Avec intention.) puisqu'il ne se trouve ici assurément ni larrons d'honneur, ni Georges Dandin.

Entrée de Séraphin, très-agité.

SCÈNE XI

Les Mêmes, SÉRAPHIN.

SÉRAPHIN, apercevant Mauclerc.

J'arrive à temps!... (Le prenant à l'écart.) Ah! monsieur Mauclerc, je craignais que vous ne fussiez parti.

MAUCLERC.

Ce trouble!... Que se passe-t-il donc?

SÉRAPHIN.

Des choses terribles peut-être...

MAUCLERC.

Parlez!

SÉRAPHIN.

Non! pas ici.

LE COMTE.

Qu'y a-t-il donc, monsieur Séraphin?

SÉRAPHIN, embarrassé.

On demande M. Mauclerc, il s'agit d'une déposition importante... dans un instant il sera de retour. (A Mauclerc.) Venez.

MAUCLERC.

Oh!.. Il y a autre chose, n'est-ce pas?

SÉRAPHIN.

Oui, et vous saurez tout, venez.

Ils s'éloignent précipitamment.

SCÈNE XII

LES MÊMES, moins MAUCLERC et SÉRAPHIN.

Tout le monde s'est levé.

LE COMTE, bas à Jeanne.

Que se passe-t-il?

JEANNE, de même.

Je l'ignore, mais je tremble; tout m'effraye maintenant.

LE COMTE, apercevant Balthazar qui s'est approché.

Silence!

BALTHAZAR, à part.

Décidément, il y a quelque mystère ici.

LE COMTE, avec une gaieté affectée.

Mon frère, vous conduirez la chasse...

BALTHAZAR, s'incline.

Un tel honneur!.. (A part.) Il veut se débarrasser de moi, c'est clair!

LE COMTE, bas à Jeanne.

Dans quelques minutes.... ici, il faut que je vous parle!

JEANNE.

Mais...

LE COMTE.

Il le faut!

JEANNE.

Je reviendrai!

LE COMTE, aux valets.

Les chevaux!

BALTHAZAR.

Allons, partons, messieurs!

CORBILLON, s'emparant de quelques provisions.

Enfin! je vais donc pouvoir m'en donner à ventre-joie!. un poulet!.. Il embaume!.. On voit que c'est une volaille du grand monde!

Les fanfares reprennent. — Sortie générale. — Le comte reste seul.

SCÈNE XIII

LE COMTE.

Cette vie est intolérable!... à tout prix, il faut que ce supplice ait une fin! suis-je assez lâche, assez méprisable à mes yeux!.. Je n'ai pas même eu la force de repousser loin de moi ce frère qui a déshonoré notre nom!.. Son repentir était-il sincère cependant?.. Non! non! je n'ai que trop

appris à le connaître!.. Mais moi!.. moi, suis-je donc sincère aussi quand je presse la main de Raoul?.. quand je l'appelle mon ami?.. Ah! tout cela est odieux! tout cela est horrible!.. (Il tombe accablé sur un banc. — Se relevant avec fièvre.) Mais dans la voie funeste où mon amour m'entraîne, rien maintenant ne saurait me retenir! (Jeanne paraît.)

SCÈNE XIV

LE COMTE, JEANNE, entrant vivement comme une personne qui a peur d'avoir été suivie.

LE COMTE, l'apercevant.

Ah! vous voilà enfin!

JEANNE.

Prenez garde, je vous en prie, je quitte Geneviève, elle me sait ici, et...

LE COMTE, avec reproche.

J'ai pensé un instant que vous n'oseriez pas venir.

JEANNE, affligée.

Comme vous me dites cela!

LE COMTE.

Pardonnez-moi, ma bien-aimée, mais je souffre tant!

JEANNE.

Qu'avez-vous?

LE COMTE.

J'ai!... j'ai... (Avec éclat.) que je suis jaloux de Raoul.

JEANNE.

Jaloux de lui!. Que craignez-vous donc?..

LE COMTE.

Je crains... que par terreur, et pour chasser, s'il le fallait, de l'esprit de Raoul toute arrière-pensée, tout soupçon... vous n'en arriviez un jour....

JEANNE.

C'est à moi que vous pouvez parler ainsi?

LE COMTE, avec égarement.

Je suis jaloux! et ma vie aujourd'hui est un enfer. — Tenez, le soir, quand vous me quittez, quand je vous vois remonter en voiture avec lui!... il me prend des envies de vous tuer tous les deux! Oh! si vous saviez quelles nuits je passe alors?... Oh! c'est horrible!

JEANNE.

Roger!

LE COMTE.

Oui... c'est insensé, c'est absurde!.. mais cela est pourtant!... Je vous assure que cela est!.. Je ne puis fermer

l'œil, ou si, brisé par la fatigue, il m'arrive de sommeiller, la pensée qui me tenait éveillé, me poursuit jusque dans mon sommeil.

JEANNE, *avec fermeté.*

Roger ! sachez-le bien !... Je me tuerais plutôt !..

LE COMTE, *d'un air de doute.*

Oh !

JEANNE.

Je me tuerais...

LE COMTE, *avec douleur.*

Oui ! l'on dit cela.

JEANNE.

Vous ne me croyez pas?

LE COMTE.

Encore une fois, pardon !... mais vous êtes mon premier, mon unique amour, et je suis presque vieux !.. . et je me cramponne à cet amour, comme le naufragé à la dernière épave du navire....

JEANNE.

Mais enfin, que voulez-vous donc que je fasse?

LE COMTE, *après un temps.*

Je veux... Je veux que vous fuyiez avec moi.

JEANNE.

Fuir !.. Mais vous savez bien que c'est impossible.

LE COMTE, *suppliant.*

Jeanne !..

JEANNE.

Non! non! Pour vous, pour moi !... car ce serait tout avouer.

LE COMTE, *avec exaltation.*

Eh bien !

JEANNE, *gravement.*

Eh bien ! je ne veux pas que le nom que je porte devienne la risée de tous.

LE COMTE.

Ainsi tu refuses?

JEANNE.

Je refuse !

LE COMTE.

Ah ! tu ne m'aimes pas !

JEANNE, *avec des larmes.*

Je ne l'aime pas !.. et, pour lui, je me suis perdue !

LE COMTE, la saisissant dans ses bras.

Oui! c'est mal! c'est mal! Pitié! ma Jeanne! pitié!

On entend la voix de Geneviève qui appelle.

JEANNE, avec un cri.

Ah!

Ils se séparent. — Geneviève paraît.

SCÈNE XV

LES MÊMES, GENEVIÈVE, puis RAOUL et BALTHAZAR.

GENEVIÈVE, très-agitée.

Ah! Jeanne!..

JEANNE.

Qu'as-tu donc?

GENEVIÈVE.

Raoul!..

JEANNE.

Eh bien?

GENEVIÈVE.

Il est dans un trouble effrayant! Il pleure en prononçant ton nom.

JEANNE, à part.

Il sait tout!...

GENEVIÈVE.

Tiens! le voilà.

Mauclerc paraît en scène, pâle, défait et l'air égaré.

JEANNE, à part.

Nous sommes perdus!

Le comte, Jeanne et Geneviève demeurent immobiles et semblent attendre que Mauclerc parle... Celui-ci descend en scène, en regardant alternativement Jeanne et Geneviève.

MAUCLERC, après un grand temps d'une voix sourde.

Nous sommes ruinés.

JEANNE, à part, avec joie.

Il ne sait rien!

MAUCLERC.

Max Golden est en fuite! Il emporte tout ce que je possédais! — Je quadruplerai votre fortune, avait-il dit.... je l'ai cru!.. Ah!... malheureux que j'étais!.. (Avec des larmes.) Rien, plus rien maintenant, pas même la dot de Geneviève!.. (Tombant sur un banc de gazon et prenant Geneviève dans ses bras.) Ah! par grâce, ne me maudissez pas!

JEANNE, avec embarras.

Moi?..

GENEVIÈVE, pleurant.

Vous maudire!... que dites-vous là?. Nous vous aimerons au contraire davantage pour vous consoler, n'est-ce pas, Jeanne?

Jeanne fait un mouvement.

MAUCLERC.

Je voulais être riche pour vous donner un peu de ce luxe que le comte vous prodiguait. J'ai été ambitieux, et le ciel me punit!

LE COMTE, après un temps.

Raoul, je suis la cause première de ton désastre, c'est à moi de le réparer... A partir de ce jour, ma fortune sera la tienne.

BALTHAZAR, paraissant au fond.

Sa fortune!

MAUCLERC.

Roger!..

LE COMTE.

Tu n'as pas le droit de refuser; (Il montre Jeanne et Geneviève.) songe à Geneviève!

JEANNE, bas au comte.

Je ne veux pas!

LE COMTE, de même.

Il le faut!

JEANNE.

Mais....

LE COMTE.

Prenez garde!

Fanfares. — L'hallali. — Rentrée générale. — Des valets portent un cerf enguirlandé de feuillages.

SCÈNE XVI

LES MÊMES, LE CHEVALIER, puis tous LES PERSONNAGES.

D'HERBE-SAINTE, au Comte.

La victoire nous reste, monsieur le comte!

LE CHEVALIER, à part, les yeux fixés sur Jeanne.

Cette fortune, Jeanne Mauclerc, je saurai te la disputer!

Tableau général. — Le rideau tombe.

ACTE TROISIÈME

Maître Séraphin, notaire royal.

A Blois. Chez Maître Séraphin. — Intérienr pittoresqne d'une étudo de province. — Pupitres à droite et à gauche. — Au premler plan, à gauche, le bureau dn maitre clerc. — Dans le milieu de la salle, un poêlo en fayence dont le tuyau se perd dans le plafond. — Dans le poêle, un grand feu allumé. — A droite, une porte verte à clons de cuivre, indiquant le cabinet particulier dn notaire. — A ganche, en pan conpé, porte donnant dans la chambre à concher. — Au fond, milien, la porte d'entrée. — An troisièmo plan, à gauche, en pan conpé, une fenêtre à guillotino à travers laquelle on aperçoit la ville et les toits couverts de neige. — De tous côtés, casiers remplis de cartons poussiéreux.

SCÈNE PREMIÈRE

GRENOUILLOT, CÉSAR, FORTUNÉ, DANIEL, LE PÈRE PIGELOU, JACQUIN, COLOMBET.

Au lever du rideau, les petits clercs sont à leurs pupitres et travaillont. — On n'entend que le ronflement dn poêle et le hruit strident des plumes grinçant sur le papier; le père Pigelon dort profondément sur son pupitre; tout à conp au dehors éclate nn son éloigné de fifres et de grosses caisses, tnmulte tintamarosquo d'une fête populaire. — Pen à pen les petits clercs abandonnent leur travail et prêtent l'oreille. — Soul, Grenouillot, à son bnrean, continue de travaillor avec acharnement. — Le père Pigelou se réveille en sursaut, va machinalement au poêle, le bourre jusqn'à la guenle et revient à son pupitre. Là, il jette les yeux sur un jonrnal do l'époque et ne tarde pas à joindre ses ronflements à cenx du poêle.

FORTUNÉ, quittant son pupitre.

Je n'y tiens plus.

CÉSAR, jetaut sa plume à son tour.

Impossible de travailler! Que diable se passe-t-il là-bas?

COLOMBET, se levant.

Il faut que je donne un coup d'œil.

FORTUNÉ.

C'est sur la grande place.

CÉSAR.

Des saltimbanques, sans doute. (Ils ont tous qnitté leur place

et courent à la fenêtre qu'ils ouvrent toute grande. Avec un cri.) C'est magnifique !

DANIEL.

Étourdissant !

JACQUIN.

Éblouissant !

FORTUNÉ et COLOMBET.

Miraculeux !

CÉSAR, avec amertume.

S'il est Dieu permis ! de forcer de pauvres jeunes gens, sous prétexte qu'ils sont clercs de notaire, à pâlir sur de hideux grimoires, quand tout le monde s'amuse à leur nez et à leur barbe.

COLOMBET, penché au dehors.

S'en donnent-ils ? s'en donnent-ils ?

GRENOUILLOT, à lui-même.

Maintenant que j'ai retouché le premier couplet, je crois que ma complainte est assez réussie.

Chantonnant.

Il est un parfait notaire...

Il chantonne l'air seulement des autres vers jusqu'au refrain.

C'est fait par devant notaire...
On n'a rien à dire à ça !

S'interrompant tout à coup.

Ah ! mais... oh ! mais... J'ai froid aux jambes ! (Sans se retourner.) Père Pigelou, mettez une bûche dans le poêle.
Le père Pigelou tout endormi va rebourrer le poêle et revient à sa place.

CÉSAR.

Fortuné ? regarde donc là-bas sur cette estrade, ce grand monsieur en caleçon de bain.

FORTUNÉ.

C'est un hercule du Nord.

DANIEL.

Et là-bas, cette demoiselle, avec de gros mollets, qui avale un sabre ?

CÉSAR.

C'est la fameuse mamzelle Rose, du boulevard du Temple, qui est venue tout exprès de Paris pour la fête d'aujourd'hui.

COLOMBET.

Mais, au fait, en l'honneur de quel saint cette fête ?

CÉSAR.

En l'honneur de saint Préfet et de sainte Préfète ; car c'est aujourd'hui qu'ils font leur entrée solennelle à Blois. Il y aura joûtes sur l'eau, illuminations, feu d'artifice !... (Avec enthousiasme.) Oh ! le feu d'artifice ! J'adore ça, moi !

DANIEL.

Pourquoi?

CÉSAR.

Parce que dans la foule on peut protéger les femmes !

FORTUNÉ.

Et nous resterions dans notre coquille un jour comme celui-là ?

CÉSAR.

Jamais de la vie !...

GRENOUILLOT, à lui-même.

J'ai tout relu. C'est charmant !... Apollon m'a prêté sa lyre ! (Fredonnant).

« C'est fait par devant notaire,
» On n'a rien à dire à ça. »

Changeant de ton.

C'est égal, j'ai froid aux jambes. (Appelant.) Père Pigelou, mettez une bûche dans le... (Voyant tous les clercs à la fenêtre ouverte, et donnant un grand coup de poing sur son pupitre.) Corne de bœuf !...

TOUS, se retournant.

Le patron !...

CÉSAR.

Eh non ! ce n'est que Grenouillot !

GRENOUILLOT, allant vivement fermer la fenêtre.

Ah çà, est-ce que vous vous fichez de la barbouillée, d'ouvrir la fenêtre par un froid pareil ?

FORTUNÉ, se remettant à son pupitre.

Oh ! est-il assommant !...

GRENOUILLOT.

Qu'est-ce que vous... (Éternuant.) Allons, bon ! me voilà enrhumé du cerveau !... (Criant.) Père Pigelou.

Pigelou bourre le poêle.

CÉSAR.

Quel grand frileux !

GRENOUILLOT.

Allons, messieurs, au travail et plus vite que ça.

FORTUNÉ.

C'est une injustice !

DANIEL.

C'est de la tyrannie.

JACQUIN.

De la cruauté !

COLOMBET.

Je me plaindrai à monsieur le préfet.

CÉSAR.

Et moi à madame la préfète.

GRENOUILLOT, levant les bras.

Une insurrection !

FORTUNÉ.

Tiens, si vous croyez que c'est drôle de tant s'ennuyer ici, quand on pourrait tant s'amuser ailleurs.

CÉSAR, se levant.

A la fête, où nous pourrions voir une masse de petites femmes toutes plus jolies les unes que les autres.

GRENOUILLOT, se récriant.

Qu'entends-je!

CÉSAR, à part.

Oui, va ! grand dadais, voile-toi la face.

GRENOUILLOT, près du poêle et prêchant.

Des femmes !... mais malheureux que vous êtes ! vous ne savez donc pas que c'est la perdition de l'espèce humaine.

CÉSAR.

Eh bien ! si nous voulons nous perdre, nous ?

GRENOUILLOT, de même.

Jeunes gens! jeunes gens !... fuyez ce sexe perfide et trompeur! Croyez-moi, et surtout imitez-moi !... imitez ma sagesse.

CÉSAR.

Tâche.

GRENOUILLOT.

Je n'ai jamais aimé, moi.

FORTUNÉ.

Et il s'en vante !...

GRENOUILLOT.

C'est que j'ai des mœurs, moi! messieurs !

ROSE LINON, paraissant au fond.

Peut-on entrer ?

TOUS.

Une femme !

GRENOUILLOT, à part.

Rose Linon!... Elle tombe bien !

Les clercs ont repris place à leurs pupitres.

SCÈNE II

LES MÊMES, ROSE LINON.

ROSE.

Bonjour, monsieur Joseph.

GRENOUILLOT, bas à Rose.

Pas un mot ici! nous ne nous sommes rien!...

ROSE, étonnée, à part.

Pourquoi donc ça?

CÉSAR, de sa place.

Tiens, il la connait!

GRENOUILLOT.

Oui, messieurs. J'ai eu l'honneur de voir mademoiselle quand j'ai accompagné le patron au château de Faverne... Voilà tout.

CÉSAR, à part.

Oh! je m'en rapporte à toi.

Tous lorguent la jeune fille.

FORTUNÉ

Est-elle assez gentille!

DANIEL.

C'est un bijou.

COLOMBET.

Un trésor.

JACQUIN.

Une perle.

CÉSAR, se levant et allant à Rose Linon.

Un ange!... Fais voir tes ailes.

Il l'embrasse.

ROSE.

Eh bien?

GRENOUILLOT.

Mais c'est révoltant! Des mœurs, jeunes gens, des mœurs!

CÉSAR.

Des mœurs? C'est bon pour toi.

ROSE, étonnée.

Hein?

CÉSAR, l'attirant à lui.

Ah! mademoiselle, c'est qu'il faut que vous sachiez que monsieur notre premier clerc est tout bonnement la vestale de l'étude.

ROSE, se récriant.

Qu'est-ce qui a dit ça?

CÉSAR, riant.

Qui ? mais tout le monde. Ainsi, croyez-moi, ne placez jamais votre petit cœur chez lui, il ne vous rapporterait rien.

FORTUNÉ.

Tandis que chez nous... on touche de forts intérêts. (Il l'embrasse.)

CÉSAR.

Et on paye tous les jours. (Il l'embrasse.)

COLOMBET, même jeu.

A vue!...

DANIEL.

Passez à la caisse!

Il veut l'embrasser et reçoit un soufflet.

ROSE, se défendant mal.

Ah! mais!... ah! mais!...

GRENOUILLOT, quittant son bureau.

C'est indécent!...

CÉSAR.

N'embrouillez pas nos comptes, vous! On va payer maintenant les dividendes. (Nouveaux baisers.)

TOUS.

Oui, oui...

ROSE, riant à demi.

Mais voulez-vous finir! (Elle passe de main en main et fait une grande moisson de baisers.)

CÉSAR, riant.

Si on vous donne de trop, vous pouvez rendre.

GRENOUILLOT, avec autorité.

M. Fortuné!... M. César!... M. Colombet!... M. Jacquin!... C'est monstrueux!...

ROSE, revenue à lui et au moment où le dernier l'embrasse.

C'est bien fait!

Séraphin a paru sur le seuil de son cabinet.

TOUS.

Le patron!... (Ils s'écartent.)

SCÈNE III

Les Mêmes, SÉRAPHIN.

GRENOUILLOT, à part.

Il était temps!

SÉRAPHIN, d'un ton pénétré.

Petits libertins!... dans mon étude!... vous vous permettez!... embrasser cette naïve enfant, ici! Tenez, regardez M. Joseph!... et l'effet que lui cause votre scandale!

ROSE, à part

Pauvre homme ! s'il connaissait la complainte?

Tous ont regagné leurs pupitres.

SÉRAPHIN, à Rose.

Et maintenant, fillette, dis-moi un peu ce qui t'amène.

ROSE.

C'est M. le comte Roger qui m'a chargée de vous apporter cette lettre.

SÉRAPHIN, ouvrant la lettre.

Voyons. (La parcourant.) Oui, il m'annonce sa visite pour aujourd'hui. Bien, bien... Je l'attendais.

ROSE.

Et puis... je voulais aussi...

SÉRAPHIN.

Parle... n'aie pas peur...

ROSE, regardant du coin de l'œil Grenouillot qui lui fait signe d'être discrète.

Je vais me marier.

SÉRAPHIN.

Vraiment...

LES CLERCS, avec horreur.

Se marier ! oh !...

SÉRAPHIN, se retournant.

Voulez-vous vous taire, vous, qu'est-ce que ça vous fait que cette enfant se marie?

GRENOUILLOT, à part.

Oui, au fait !...

SÉRAPHIN, à Rose.

Et qui épouses-tu?

ROSE.

Mais... (Nouveaux signes de Grenouillot.) Un garçon qui ne veut pas que je le nomme encore, je ne sais pas pourquoi.

GRENOUILLOT, à lui-même.

Je veux réfléchir.

DANIEL, avec éclat.

Le misérable !... il rougit d'elle !

ROSE.

Hein?

SÉRAPHIN, furieux.

C'en est trop. (Avec dignité.) M. Daniel, sortez !... vous êtes inconvenant.

DANIEL, à part, joyeux.

Oh ! la bonne affaire.

Il se sauve.

FORTUNÉ, à part.

A-t-il une chance, lui, il va à la fête.

SÉRAPHIN, à Rose.

Enfin ?...

ROSE, tirant une bourse bien garnie.

Enfin, je venais vous prier... de prendre mes économies et de me les placer le plus avantageusement possible.

GRENOUILLOT, à part.

Un magot !...

SÉRAPHIN, prenant la bourse.

Diable ! la somme est ronde !

ROSE.

Tout ça, je le dois à la générosité de M. le comte, mon parrain : il y a quatre mille livres !

GRENOUILLOT, de même.

Quatre mille livres !...

ROSE.

Et... comme il faût penser à l'avenir...

CÉSAR.

Et aux enfants !

SÉRAPHIN.

Encore !... hein ? (Allant au bureau de Grenouillot.) Tiens, Joseph, inscris cela !... (A Rose.) Je me charge de tes écus, et te promets de faire en sorte qu'ils aient plus de chance que ceux de ce pauvre M. Mauclerc. (A Grenouillot.) Je te souhaite une petite femme comme mademoiselle Rose Linon, c'est économe !... c'est honnête !...

ROSE, honteuse.

Oh ! monsieur...

SÉRAPHIN.

Sage !... comme ma Thérèse !

ROSE, contenant une envie de rire.

Comme...

GRENOUILLOT, bas à Rose.

Prenez garde !...

ROSE, bas, le pinçant.

C'est bon, scélérat !... (Haut.) Au revoir, M. Séraphin, je vais faire un tour à la fête ; on y dit la bonne aventure, et... (Jetant un coup d'œil à Grenouillot.) et je veux savoir si je serai heureuse en ménage.

Elle se sauve.

GRENOUILLOT, à part.

Quatre mille livres !... C'est un parti, cette petite !

La musique foraine a recommencé au dehors.

SCÈNE IV

Les Mêmes, moins ROSE LINON.

CÉSAR.

Elle a dit qu'elle allait à la fête !... (A Fortuné.) Il faut aller l'y rejoindre !

FORTUNÉ, à voix basse.

Oui !

Séraphin s'est mis à parcourir des pièces.

CÉSAR, timidement.

Monsieur Séraphin?...

Allant à lui.

SÉRAPHIN.

Hein?

CÉSAR, pleurnichant.

Je voulais vous dire !... Si vous saviez ? il est joliment malade, allez, grand-papa !...

SÉRAPHIN.

Ah ! ton grand-papa !...

CÉSAR.

Et si vous vouliez le permettre... j'irais savoir de ses nouvelles.

SÉRAPHIN.

Va! mais ne sois pas longtemps.

CÉSAR.

Ça y est !

Il se sauve.

FORTUNÉ, s'approchant.

Monsieur Séraphin !

SÉRAPHIN, sans se retourner.

Quoi encore? puisque je t'ai dit d'aller voir ton grand-papa... dépêche-toi donc.

FORTUNÉ.

Merci, patron !

Il se sauve. Jacquin, dont le pupitre se trouve près de le porte, s'esquive derrière lui.

SÉRAPHIN, s'apercevant des manœuvres.

Hein?... Ah ! je comprends ! Oh ! les petits coquins ! ça a-t-il déjà du vice !... (A Colombet.) Et toi, garçonnet, est-ce que tout le monde se porte bien dans ta famille?... hein?

COLOMBET, pleurnichant.

Oh! non, not' bon patron !... Pauvre petit frère !...

SÉRAPHIN.

Ton petit frère...

COLOMBET.

Et ma petite sœur...

SÉRAPHIN.

Et ta sœur... est-ce possible?... Allons, je vous donne campos!... mais jusqu'à quatre heures seulement!...

COLOMBET, rejoignant Fortuné et les autres clercs qui sont restés sur le palier.

Vive le patron!

TOUS.

Vive le patron!

Ils disparaissent. — Le père Pigelou se réveille, court au poêle, s'aperçoit qu'il n'y a plus de bois et se dirige vers la porte.

GRENOUILLOT.

Lui aussi!... Père Pigelou?...

PIGELOU.

Je vais chercher du bois!

Il sort.

SCÈNE V

SÉRAPHIN, GRENOUILLOT.

GRENOUILLOT.

Eh bien? comment? ils s'en vont tous? vous les laissez partir?

SÉRAPHIN.

Ah! je vais te dire: ces pauvres enfants avaient envie de voir la fête, et alors...

GRENOUILLOT.

Alors, alors, qu'est-ce qui fera la besogne?

SÉRAPHIN, se frottant les mains.

Nous deux.

GRENOUILLOT, l'imitant.

Nous deux?

SÉRAPHIN.

Oui, nous allons rester ensemble toute la journée... comme une paire d'amis; tu es content, hein?

GRENOUILLOT.

Ah! Dieu!... je ne m'en possède plus!...

SÉRAPHIN.

Travaillons, travaillons.

Il s'installe à l'un des pupitres abandonnés par les petits clercs.

GRENOUILLOT, à part.

Eh bien, c'est moi qui vais faire une jolie partie!...

SCÈNE VI

LES MÊMES, CORBILLON.

CORBILLON, le chapeau à la main.

Salut à monsieur Séraphin, notaire royal!

GRENOUILLOT.

Corbillon!...

SÉRAPHIN.

Tiens, c'est toi? entre, mon garçon, entre. Que désires-tu?

CORBILLON.

Je viens vous présenter d'abord mes hommages, monsieur Séraphin, puis ce petit bouquet, et ensuite... si vous le permettez, presser sur mon cœur mon ami Grenouillot.

SÉRAPHIN.

Presse, mon ami, presse.

Ils s'embrassent.

CORBILLON.

Ça t'étonne, pas vrai, de me voir aujourd'hui? Je vais te dire... C'est que le chevalier Balthazar, mon maître, est à Blois...

SÉRAPHIN.

Pour affaire?

CORBILLON.

Oh non! il y est pour son plaisir! Il est allé visiter la maison où a été assassinée Marie Gerbaud.

SÉRAPHIN, avec horreur.

Oh!

CORBILLON.

Voilà l'homme! Moi, j'ai préféré aller à la fête. (Avec sentiment.) Une fois là, j'ai pensé à toi, Grenouillot; je me suis souvenu que le jour même où nous avons fait connaissance dans les bois de Faverne, pendant la fameuse chasse, tu m'avais dit que l'étude était pleine de souris, et que tu désirais un chat; alors, j'ai tenté la fortune, j'ai abattu la quille et j'ai gagné un lapin. (Le tirant de dessous son habit.) Le voilà!

GRENOUILLOT.

Un lapin!... Mais puisque c'est un chat qu'il me fallait.

CORBILLON.

Eh bien... tu iras trouver un gargotier des environs, et tu changeras ton lapin pour un chat.

GRENOUILLOT.

Merci, mon bon Corbillon, mais ce n'est plus la peine; mon oncle le droguiste m'a promis quelque chose de mieux pour nos locataires.

CORBILLON.

Tu as un oncle droguiste ?

GRENOUILLOT.

Ancien droguiste... pharmacien ! Oui, mon ami ! et quand tu voudras te purger et au besoin t'empoisonner...

CORBILLON.

Bien obligé! (Ils se serrent la main.) Allons, je remporterai donc mon lapin. (Se frappant le front.) Ah! à propos de lapin, ta marraine se meurt!

GRENOUILLOT.

Ma marraine!

CORBILLON.

...Et si tu veux la voir encore une fois...

GRENOUILLOT, avec un cri.

Perdue!... ma marraine!

SÉRAPHIN, qui vient de rentrer.

Imprudent! lui apprendre cette nouvelle aussi brusquement!... maladroit! lui porter un pareil coup!

GRENOUILLOT, se désolant.

Oh! c'est horrible!

SÉRAPHIN.

Mon ami, du courage! (A Corbillon.) Un verre d'eau ?

CORBILLON, après avoir fait avaler un verre d'eau à Grenouillot.

Viens ! il n'est que temps!

GRENOUILLOT.

Monsieur Séraphin, je vous demanderai la permission de partir... Ah! je suffoque!

SÉRAPHIN.

Va, va! mon garçon!

GRENOUILLOT.

Viens, Corbillon!

CORBILLON, bas à Grenouillot au moment de sortir.

Dis donc ! pas malade du tout, ta marraine!... histoire de t'emmener à la fête, voilà tout!... (Grenouillot lui prend le bras.) Prends garde à mon lapin !

Ils sortent en gambadant.

SCÈNE VII

SÉRAPHIN, seul, les regardant s'éloigner.

Ils sont fous tous les deux! c'est le chagrin assurément. Avec tout ça, me voilà absolument seul pour faire tout le

travail !...quelle drôle d'étude! (Souriant.) J'aurais dû vendre, il y a six mois ! (Il s'assied au bureau de Grenouillot.) Pourvu du moins qu'il ne me vienne personne !

Ils se met au travail. Aussitôt la porte du fond s'ouvre brusquement, et Jeanne se précipite en scène.

SCÈNE VIII

SÉRAPHIN, JEANNE.

Jeanne écoute un instant comme pour s'assurer qu'elle n'a pas été suivie, jette un regard dans l'étude et s'avance vivement vers Séraphin.

JEANNE, à voix basse et touchant doucement l'épaule du notaire.
Monsieur ?

SÉRAPHIN, surpris.
Hein ! plaît-il ? (La reconnaissant.) Madame Mauclerc ! (Il se lève.)

JEANNE, très-émue.
Il faut que je vous parle.

SÉRAPHIN, lui offrant un siége.
Je suis à vos ordres, madame. (Jeanne prête l'oreille.) Qu'avez-vous ?

JEANNE, se remettant.
J'avais cru qu'on montait l'escalier. (A part.) Pourvu qu'on ne m'ait pas suivie ?

SÉRAPHIN, à part.
Ce trouble? que se passe-t-il donc?

JEANNE.
...Vous avez reçu, n'est-ce pas, une lettre de monsieur le comte de Faverne ?

SÉRAPHIN.
Oui, madame, et par laquelle il me prévient...

JEANNE.
Qu'il viendra aujourd'hui, je le sais.

SÉRAPHIN, étonné.
Ah !

JEANNE.
Je sais aussi ce qu'il vient faire.

SÉRAPHIN.
Mais il vient pour...

JEANNE.
Pour signer le testament que vous avez rédigé d'après ses ordres.

SÉRAPHIN.
En effet... (D'un ton joyeux.) Et savez-vous aussi quelle est la personne à laquelle il lègue tous ses biens dans l'avenir ?

Il prend le testament sur le bureau de Grenouillot.

JEANNE.

Oui, je le sais; et c'est justement pour cela que je suis ici.

SÉRAPHIN.

Comment ?

JEANNE, avec une sorte de fièvre.

Mon ami, je viens vous dire : cette fortune, je n'en veux pas, et ce testament, il faut que vous vous arrangiez pour que le comte le déchire.

SÉRAPHIN.

Pourquoi donc? avez-vous peur que le monde y trouve à redire?

JEANNE.

Oui, eh bien, oui... c'est cela.

SÉRAPHIN.

En ce cas, vous avez tort, madame! car l'amitié qui lie M. de Faverne à M. Mauclerc, et l'immense service que votre mari lui a rendu jadis, suffisent parfaitement à motiver et à expliquer la générosité du comte. S'il ne vous léguait pas sa fortune, d'ailleurs, à qui voudriez-vous qu'il la laissât?...

JEANNE.

Oh! cela ne me regarde pas, et ce n'est pas là la question. Je n'ai qu'une chose à vous dire : c'est que j'ai accepté du comte la dot de Geneviève et que c'est déjà trop... et que je ne veux rien de plus!

SÉRAPHIN, allant déposer le testament sur le bureau du premier clerc, et revenant gravement vers Jeanne.

Pardon, madame, M. Mauclerc est ruiné maintenant, tout à fait ruiné. Je croirais donc commettre une action blâmable en mettant le moindre obstacle aux projets de M. de Faverne.

JEANNE.

Vous feriez, au contraire, une action honnête et juste.

SÉRAPHIN.

Expliquez-vous mieux.

JEANNE.

Je ne le puis pas, mais croyez-moi.

SÉRAPHIN.

Non, non, madame, vous ne pouvez avoir de bonnes raisons pour vous opposer aux desseins de M. de Faverne : ne comptez donc pas sur moi pour l'en détourner.

JEANNE, avec un cri.

Mais, vous voulez donc me forcer à tout vous dire?

SÉRAPHIN, effrayé de l'accent de Jeanne.

Non, non, madame, ne me dites rien! Je ne sais pourquoi, mais j'aime mieux ça.

JEANNE.

Vous ferez donc ce que je vous demande?

SÉRAPHIN.

Ah! cela, c'est impossible; car encore une fois, ma conscience s'y refuse.

JEANNE.

Eh bien! alors... (S'arrêtant.) Oh! je n'ose pas! (Prenant une détermination.) Eh bien!... si, je vous dirai tout! car je le sais, vous êtes un honnête homme, et l'on peut se confier à vous.

SÉRAPHIN, très-troublé.

Oui, je suis un honnête homme!... je le crois, du moins... mais, c'est égal... il vaut mieux!... je préfère que... Pourquoi me regardez-vous ainsi? Voyons, mon amie, ma pauvre amie! (La prenant dans ses bras.) Qu'y-a-t-il? et enfin, pourquoi refusez-vous la fortune du comte?

JEANNE, avec égarement, mais à voix basse et étranglée.

Pourquoi? parce que... si la terrible vérité doit se savoir jamais!... je ne veux pas, du moins, que l'on puisse dire que je me suis vendue!...

SÉRAPHIN, chancelant.

Hein?... Qu'avez-vous dit?... Oh! vous vous jouez de moi, pas vrai?... M. Roger de Faverne!... votre amant... Oh! non!... non, je ne vous crois pas; je ne veux pas vous croire!...

JEANNE, écrasée.

Sur Dieu qui me condamnera, j'ai dit la vérité!

SÉRAPHIN, chancelant.

Bonté divine! bonté divine!

Il tombe assis.

JEANNE, avec des larmes.

Vous voyez bien que je ne puis pas accepter la fortune de M. le comte de Faverne.

Elle tombe accablée sur une chaise et se cache le visage.

SÉRAPHIN, se levant et allant à elle.

Ah! je crois bien!... Mais voyons, ne pleurez pas ainsi, vous me déchirez le cœur... Ah! pauvre amie!... pauvre amie!... (Musique. Avec un cri.) Mon Dieu!... on vient d'entrer dans la maison. (Il s'élance vers la porte qu'il entr'ouvre.) On monte l'escalier... Ah! c'est votre mari!

JEANNE.

Mon mari! oh! qu'il ne sache pas que je suis venue ici.

SÉRAPHIN, ouvrant une porte.

Là!... là!... hâtez-vous!

JEANNE.

Ma vie est dans vos mains!

Séraphin fait entrer Jeanne dans son cabinet, à droite.

SCÈNE IX

SÉRAPHIN, seul, puis MAUCLERC.

SÉRAPHIN.

Oh! ma pauvre Thérèse! ce n'est pas toi qui jamais... (La porte s'ouvre, Mauclerc paraît.) Le voici!

MAUCLERC.

Bonjour, mon ami!

SÉRAPHIN, la tête perdue.

Monsieur, je vous remercie, ce ne sera rien que ça!...

MAUCLERC.

Vous étiez souffrant?

SÉRAPHIN.

Moi!

MAUCLERC.

Mais, en effet, je vous trouve bien pâle...

SÉRAPHIN.

C'est... que je m'étais endormi auprès du feu, et... vous comprenez?... la chaleur... (A part.) Ah! je ne sais plus ce que je dis.

MAUCLERC.

Mais... d'où vient donc ce trouble où je vous vois?

SÉRAPHIN.

Du trouble?... moi?... mais... oh! mon Dieu! je vais vous dire! ce sont les rats! L'étude en est pleine, et, tout à l'heure... en cherchant un dossier des plus importants... je me suis aperçu avec épouvante... qu'il était à moitié détruit, et alors... (A part). Que vient-il faire ici?

MAUCLERC, qui, depuis un instant, tout à ses pensées, ne l'écoutait plus.

Dites-moi, mon ami. (Il s'assied.) Votre femme n'était-elle pas liée assez intimement avec Marie Gerbaud?

SÉRAPHIN.

Avec Marie Ger... En effet, oui... (Joyeux.) Ah! c'est de Marie Gerbaud qu'il s'agit?... (Il avance un siége, mais Mauclerc s'asseoit près du cabinet où Jeanne est cachée. — A part). Aïe!... (Haut). Il fait froid, il y a là un courant d'air, venez donc près du poêle.

MAUCLERC.

Merci! je suis bien là!

SÉRAPHIN.

A votre aise. (A part). Je deviens hideux, j'aide à tromper un mari!

MAUCLERC.

Après son crime, Claude Gerbaud, vous le savez, était parvenu à s'enfuir.

SÉRAPHIN.

Oui, oui, je sais cela!

MAUCLERC.

Il a été arrêté ce matin.

SÉRAPHIN, distrait.

Ah! vraiment!

MAUCLERC.

Comme je l'avais prévu, le flagrant délit n'ayant pas été constaté, les circonstances atténuantes ne pourront être admises; Claude Gerbaud doit être condamné à mort.

SÉRAPHIN.

Oh! cela fait froid!

MAUCLERC, sans l'écouter.

Je veux tenter cependant de le sauver.

SÉRAPHIN.

Oh! c'est impossible!

MAUCLERC.

Peut-être!... si l'adultère était bien constaté!.. (Après un temps). Votre femme, m'avez-vous dit tout à l'heure, était liée avec Marie Gerbaud!

Il va au poêle.

SÉRAPHIN, heureux de le voir s'éloigner.

Ah!... (Haut). Oui! oui! elles avaient même été élevées dans le même pensionnat, à Orléans!

MAUCLERC.

Une fois mariées, leurs relations avaient à peu près cessé?

SÉRAPHIN.

Durant quelque temps, oui... mais, pour reprendre de plus belle quand elles se furent retrouvées... C'était, pour ainsi dire, la seule amie de Thérèse.

Il essuie une larme.

MAUCLERC.

Je regrette d'être forcé de réveiller des souvenirs si douloureux! mais... il le faut... car, de ce que vous pourriez m'apprendre, dépend peut-être la vie d'un homme. (Après un temps). A votre sens, quelle femme était-ce que Marie Gerbaud?

SÉRAPHIN.

Oh! mon Dieu! c'était une petite femme bien simple, bien tranquille... dans le genre de madame Séraphin... c'est tout dire; très-rieuse, comme ma femme; quelquefois, elles s'amusaient à me plaisanter... Elles me passaient la main sur le front, comme ça, et elles me disaient que j'avais des

bosses... Joseph était là, presque toujours, et il riait! .. il riait!... (Avec un soupir). Ah! on s'amusait joliment ici dans ce temps-là!...

MAUCLERC.

Marie Gerbaud écrivait souvent à votre femme?

SÉRAPHIN.

Oh! à tout instant!

MAUCLERC.

Et... vous avez conservé cette correspondance?

SÉRAPHIN.

Oui, oui... comme tout ce qui a appartenu à ma pauvre défunte. (Montrant une des portes latérales.) Vous voyez bien cette porte?... C'est là que ma Thérèse a rendu le dernier soupir... cette chambre est restée telle qu'elle était la nuit... où elle m'a dit un éternel adieu. Rien n'a été dérangé... dans cette chambre sainte! j'ai réuni tout ce qui lui a appartenu. La mante qu'elle portait le soir, dans les derniers temps, pour aller faire un tour par la ville avec son amie et avec Joseph; les chiffons que ses mains ont froissés, les rubans qu'elle mettait dans ses cheveux... Là aussi est le petit médaillon que j'ai fait faire d'elle après sa mort... Cette chambre-là, monsieur Mauclerc, je l'appelle la chambre des souvenirs, et... quand je veux être heureux, c'est là que je vais m'enfermer!... pour causer encore avec ma pauvre femme...

MAUCLERC, ému et lui serrant la main.

Et... vous dites donc que ces lettres, celles de Marie Gerbaud, vous les avez conservées?.. Toutes?

SÉRAPHIN.

Oui; elles sont encore dans le petit *bonheur du jour* en bois de rose... telles que Thérèse les y a laissées.

MAUCLERC.

Et vous n'avez jamais eu l'idée d'en connaître le contenu?

SÉRAPHIN, simplement.

Oh! jamais de la vie!

MAUCLERC.

Eh bien, vous allez me trouver plus curieux que vous; car je vais vous demander de me montrer ces lettres.

SÉRAPHIN.

Les lettres de Marie Gerbaud?

MAUCLERC.

Oui! la justice en a besoin.

SÉRAPHIN.

La justice?... que pourrait-elle faire de semblables futilités?

MAUCLERC.

En matière criminelle, les petites causes produisent parfois de grands effets.

SÉRAPHIN, s'inclinant.

Alors, je suis prêt à vous confier ces lettres, monsieur le substitut, veuillez me suivre. (Il se dirige, suivi de Mauclerc, vers la chambre de gauche, puis tire une clef de sa poche et ouvre la porte avec les plus grandes précautions. — A demi-voix :) Seulement, je vous en prie! parlons bas... parlons bas!..

Ils vont pénétrer dans la chambre, lorsque le chevalier Balthazar entre bruyamment par le fond.

SCÈNE X

LES MÊMES, LE CHEVALIER.

BALTHAZAR.

Bonjour, maître Séraphin.

SÉRAPHIN, saluant.

Monsieur le chevalier!.. vous désirez me parler?..

BALTHAZAR.

Oui! (Saluant Mauclerc.) Tout à vous, mon cher substitut!.. Eh bien! ce coquin de Claude Gerbaud est donc enfin arrêté?.. Que va-t-on faire de lui? Lui couper le cou, je pense?..

MAUCLERC, avec intention.

J'espère que non, monsieur.

SÉRAPHIN, au chevalier.

Je suis en affaires!

BALTHAZAR.

J'attendrai... je ne suis pas pressé.

SÉRAPHIN.

Si... pour prendre patience, vous alliez faire un petit tour dans la fête.

BALTHAZAR, riant.

Grand merci! Je préfère demeurer ici.

SÉRAPHIN, à part.

Pourvu que madame Mauclerc ne sorte pas! Mais c'est impossible, elle a dû tout entendre. (A Mauclerc.) Monsieur Mauclerc, vous daignez me suivre? (Marchant sur la pointe du pied.) Mais je vous en prie! ne faisons pas de bruit.

Ils entrent dans la chambre aux souvenirs. La porte se referme sur eux.

SCÈNE XI

BALTHAZAR, seul, après un temps.

Ce cher substitut m'a lancé un regard furibond quand j'ai parlé de ce bandit de Gerbaud... Il prend le parti des maris trompés, c'est tout simple... l'esprit de corps. C'est étrange,

ça ne m'a rien fait du tout de revoir la maison de Marie Gerbaud, la belle fleuriste. Est-ce que, par hasard, je n'aurais pas de cœur? Que diable fait ce bon notaire en compagnie de dame justice? (Après un temps.) Eh mais, au fait, Raoul Mauclerc n'est peut-être ici que pour ses petites affaires, car d'après la conversation surprise par ce drôle de Corbillon, mon frère a pensé, à ce qu'il paraît, à me déshériter sans façon... et, d'après ce que j'ai pu remarquer moi-même entre le comte et la belle Jeanne, nul doute que ce ne soit en faveur de cette dernière; mais un instant, monsieur mon frère, vous avez compté sans votre hôte, le chevalier Balthazar...

Le comte entre par le fond.

SCÈNE XII

BALTHAZAR, LE COMTE.

LE COMTE, apercevant le chevalier, à part.

Le chevalier!.. Après ce que je viens d'apprendre, après sa nouvelle infamie, pourquoi faut-il que je me retrouve face à face avec lui! (Haut.) Vous ici, monsieur?

BALTHAZAR.

Mon Dieu! oui. En apprenant que c'était fête aujourd'hui dans la bonne ville de Blois, j'y suis venu faire un tour et, en passant devant la maison de ce cher monsieur Séraphin, j'ai eu l'idée de monter pour lui serrer la main.

LE COMTE, regardant autour de lui.

Vous l'avez vu déjà?

BALTHAZAR.

Non... je l'attends. (Au comte.) Vous désirez aussi lui parler peut-être?

LE COMTE.

Oui.

BALTHAZAR.

Il s'agit... d'affaires?

LE COMTE.

En effet, ma visite n'est pas tout à fait aussi désintéressée que la vôtre.

BALTHAZAR.

Ah! dame, je ne puis venir le visiter pour des questions d'argent, moi.

LE COMTE, près du poêle et sans tourner la tête.

Si vous aviez mené une autre vie, monsieur, ces motifs qui m'amènent pourraient être les vôtres. (Après un temps.) Mais, laissons cela, chevalier, et gageons que votre visite n'est pas simplement une visite de politesse.

BALTHAZAR, avec hypocrisie.

Qui peut vous faire croire?

LE COMTE.

Oh! je vous connais.

BALTHAZAR.

Eh bien!... c'est vrai... On ne peut rien vous cacher. (D'un ton pénétré.) Mon frère, savez-vous ce que l'on dit à cette heure? On dit que vous voulez faire votre testament.

LE COMTE.

Ah!

BALTHAZAR, avec des larmes dans la voix.

Or, comme il est rare que l'on songe à cela à votre âge, sans qu'à cette pensée se rattache quelque sombre pressentiment, je me suis senti inquiet, et alors, j'ai résolu de savoir de maître Séraphin si ce bruit était fondé.

LE COMTE.

Ce bruit est fondé.

BALTHAZAR, après un mouvement.

Ah!... Et à propos de quoi cette... grave détermination?

LE COMTE.

Que vous importe?

BALTHAZAR.

Mais il m'importe beaucoup.

LE COMTE.

Je n'ai rien de plus à vous dire, cependant.

BALTHAZAR.

Je devinerai donc. (Après un temps.) Mon frère, vous voulez me déshériter.

LE COMTE.

Vous déshériter?

BALTHAZAR.

Dame! si le ciel vous rappelait par malheur avant moi... je serais votre héritier naturel, ce me semble. Je le répète donc, vous voulez me déshériter, et cela, en faveur d'une étrangère.

LE COMTE.

Madame Jeanne Mauclerc n'est pas une étrangère pour moi.

BALTHAZAR.

Non! non! je sais! c'est la femme de votre ami d'enfance, de l'homme qui a risqué sa vie pour vous, de ce Raoul Mauclerc qui, pour prix de son dévouement, veut détourner à son profit une fortune presque royale.

LE COMTE, avec force.

C'est faux! et vous le calomniez. M. Mauclerc a refusé, M. Mauclerc refuse de profiter de cette fortune dans le présent et dans l'avenir. Sa femme seule héritera de moi, et personne des siens n'héritera d'elle.

BALTHAZAR, à part.

C'est bon à savoir. (Haut.) Mais enfin, que vous ai-je fait? et pourquoi tant de sévérité à mon égard dans vos actes et dans vos paroles?

LE COMTE.

Il ne me convient pas de vous le dire...

LE CHEVALIER, avec sentiment.

Mon frère... répondez-moi.

LE COMTE, avec impatience.

Oh! je vous en supplie! faites-moi grâce de vos façons patelines qui m'irritent, de vos tartufferies qui m'exaspèrent. Croyez-vous, par hasard, que j'aie été un seul instant votre dupe! Allons, plus de comédie entre nous et jouons cartes sur table!

BALTHAZAR.

Ma foi! vous avez raison! et j'imiterai votre franchise. Pour commencer, je viens vous dire que vous n'avez pas le droit de me frustrer de vos biens.

LE COMTE, railleur.

Mauvais exorde.

BALTHAZAR, de même.

Attendez les conclusions. Je vous le répète, ce testament ne se fera pas.

LE COMTE, froidement.

Il est fait, monsieur. Et je viens le signer.

BALTHAZAR.

Eh bien... vous ne le signerez pas.

LE COMTE.

Qui m'en empêchera?

BALTHAZAR.

La prudence. (Se reprenant sur un mouvement du comte.) Mon droit!

LE COMTE.

Votre droit! mais rien ne vous appartient à Faverne, monsieur, rien, entendez-vous? Vous avez gaspillé votre part de l'héritage paternel, est-ce ma faute? Si, pauvre, ruiné, j'étais allé à vous riche et heureux, m'eussiez-vous tendu la main? Non. Et je vous laisserais ma fortune pour que vous en fassiez le honteux usage que vous avez fait déjà de la vôtre? Non, non. Mes biens, je les donne à qui je veux, j'en fais ce que bon me semble. Vous m'avez entendu, n'est-ce pas?

BALTHAZAR, changeant de ton.

Parfaitement. Écoutez-moi à votre tour. Si vous persistez dans votre dessein de dépouiller votre famille au profit d'une aventurière?...

LE COMTE.

Qu'osez-vous dire?

BALTHAZAR.

J'ai dit : aventurière. Aussi vrai que je vous parle et que nous sommes là tous les deux, M. Mauclerc, le substitut du procureur du roi, saura ce qui existe entre sa femme et vous.

LE COMTE.

Ce qui existe? et qu'existe-t-il donc?

BALTHAZAR.

Oh! presque rien, sa femme est votre maîtresse, voilà tout.

LE COMTE, avec rage.

Vous mentez! vous mentez!

BALTHAZAR.

Je mens? ah! votre exaspération prouve bien le contraire.

LE COMTE.

Taisez-vous! Taisez-vous!

BALTHAZAR.

Soit. Mais à une condition : c'est qu'aujourd'hui, à l'instant même, vous déchirerez le testament qui existe, et que vous en ferez un autre dans lequel vous m'instituerez votre légataire universel.

LE COMTE, froidement.

Vous êtes fou, monsieur. (Il aperçoit sur le bureau le testament, qu'y a déposé le notaire. Le signant.) Tenez, voici ma réponse.

BALTHAZAR, furieux.

Ah! c'est ainsi! Eh bien, tant pis pour vous, tant pis pour elle!

LE COMTE.

Vous êtes un infâme!

BALTHAZAR.

Quand il saura la vérité, Raoul Mauclerc vous trouvera plus infâme que moi.

LE COMTE.

Il n'a rien à savoir. Tout ce que vous avez dit est une indigne calomnie.

BALTHAZAR.

Allons donc. Ce n'est pas à moi qu'il faut dire cela. Mais j'avais tout compris, tout deviné, le jour où j'ai vu M. Mauclerc et sa femme installés au château... et même avant. (Mouvement du comte.) J'ai tout compris, vous dis-je, aussi vrai que Raoul Mauclerc va tout savoir... (Faisant un pas vers la chambre.) car, prenez-y garde! il est là, et...

LE COMTE.

Il est là?... Eh bien... appelle-le donc!... et je lui dirai, moi, que le chevalier Balthazar de Faverne est un faussaire.

BALTHAZAR.

Un faussaire! ce n'est pas vrai!

LE COMTE, lui plaçant devant les yeux un portefeuille.

Ce portefeuille, le reconnais-tu?... C'est celui que tu as laissé tomber dans la chambre de Marie Gerbaud, ta maîtresse, en t'enfuyant comme un lâche et en abandonnant la malheureuse!... Ce portefeuille qui renferme la preuve que tu n'es qu'un faussaire, Claude Gerbaud l'a trouvé... Traqué, poursuivi, il est venu me le vendre cette nuit même, afin de pouvoir quitter la France. (Lui montrant le portefeuille.) Le reconnais-tu?

BALTHAZAR, avec rage.

Mon portefeuille!

LE COMTE.

Fais donc asseoir cette femme au banc des adultères, je te traînerai, moi, sur le banc des forçats.

BALTHAZAR, à part.

Je suis pris!

LE COMTE.

Demain, monsieur, au point du jour vous partirez! Je veux que vous quittiez ce pays!... Vous entendez, je le veux!... vous vous rendrez en Italie!

BALTHAZAR, après un long temps.

J'obéirai!

LE COMTE.

Une chaise de poste vous attendra... dans le coffret, vous trouverez une lettre de crédit sur Florence. Les fonds qui vous seront remis, vous les employerez comme bon vous semblera; mais n'en attendez pas d'autres... A partir du moment où vous serez hors du château, vous serez mort pour moi, je serai mort pour vous.

BALTHAZAR.

Avant de nous séparer pour toujours peut-être, donnez-moi du moins votre main, mon frère!...

LE COMTE.

Je vous ai pardonné une fois, monsieur... C'est assez... c'est trop!

BALTHAZAR, à lui-même.

Inflexible!... à cause d'elle... à cause de cette femme!... Allons!... c'est lui qui l'aura voulu!... (Haut.) Adieu, monsieur, adieu pour toujours!

Il sort.

SCÈNE XIII

LE COMTE, puis SÉRAPHIN, et ensuite JEANNE.

SÉRAPHIN, que l'on ne voit pas.

Gertrude, reconduis M. le substitut!... Monsieur Mauclerc, votre serviteur!

LE COMTE, à lui-même.

Raoul s'éloigne!

SÉRAPHIN, entrant, à lui-même.

Que diable la justice veut-elle faire des lettres de... (Apercevant le comte.) Le comte!... Vous ici, monsieur?... Et le chevalier?

LE COMTE.

Il est parti!

SÉRAPHIN.

Ah! Dieu soit loué! madame Mauclerc peut sortir!

LE COMTE, surpris.

Madame Mauclerc!.

SÉRAPHIN, désignant la chambre.

Oui, elle est là depuis une heure.

LE COMTE.

Là! Oh! mon Dieu!

SÉRAPHIN.

Elle s'y était réfugiée à l'arrivée de son mari qui...(Avec reproche.) Ah! Monsieur le comte, qu'avez-vous fait?

LE COMTE.

Comment?

SÉRAPHIN.

Oh! elle m'a tout avoué! tout!... et à cette heure, je suis votre complice! (Il se dirige vers son cabinet.) Madame?... (Jeanne paraît, se soutenant à peine.)

LE COMTE, à Séraphin.

De grâce, laissez-nous...

JEANNE, avec crainte.

Mon mari?...

LE COMTE.

Rassurez-vous... il n'est plus là!

SÉRAPHIN.

Il faut..... Oh!.. (Sortant.) Ah!... j'aurais dû vendre il y a six mois!

SCÈNE XIV

LE COMTE, JEANNE.

Dès que Séraphin a disparu, Jeanne vient tomber sur un siége, la tête dans ses mains, et éclate en sanglots.

LE COMTE, l'entourant de ses bras.

Jeanne!...

JEANNE.

M'a-t-il assez accablée?... assez flétrie!... Ah! l'amour coupable coûte bien cher!

LE COMTE.

Jeanne, ces instants douloureux, je les effacerai de votre souvenir à force de tendresse.

JEANNE.

Une aventurière! une aventurière!... (Comme se souvenant.) Nous sommes perdus!... car il l'a dit: il apprendra la vérité à mon mari.

LE COMTE.

Ne craignez rien, il ne parlera pas.

JEANNE, haletante.

Pourquoi?

LE COMTE.

Parce que s'il a notre secret, je possède le sien... le sien plus terrible encore.

JEANNE.

Plus terrible? Oh! ce n'est pas possible!...

LE COMTE.

Il se taira, vous dis-je.

JEANNE.

Vous en êtes sûr?... vous en êtes bien sûr?... (Après un temps.) Oui, mais... je me retrouverai en face de cet homme, moi... et je devrai baisser les yeux devant cet homme!... et l'on interprétera mon trouble!... ma rougeur!... et mon mari devinera tout peut-être. (Avec égarement.) Oh! mais je ne vais plus pouvoir vivre à présent!... déjà, tout à l'heure, en entendant cet homme proférer son horrible menace, j'ai cru que ma raison allait m'abandonner!... un frisson mortel a parcouru tous mes membres, un froid glacial a envahi mon cerveau, et, pendant un instant, je n'ai plus eu conscience de rien! J'ai cru que j'allais mourir!

LE COMTE, avec douleur.

Ma Jeanne!

JEANNE.

Votre Jeanne!... non, je ne la suis plus... je ne dois plus l'être... Tout doit être fini entre nous.

LE COMTE, frémissant.

Que dites-vous?

JEANNE.

Ah! je dis que je ne suis pas assez forte pour cette vie de ruses et de mensonges de toutes les heures et de tous les instants. Séparons-nous, allez-vous en, fuyez-moi!

LE COMTE.

Te fuir?... mais, je ne peux pas! je ne veux pas! Car tu es toute ma vie! je t'aime! je n'ai jamais aimé, et je n'aimerai jamais que toi!

JEANNE, se dégageant de son étreinte.

Oh! pitié!

LE COMTE.

C'est moi qui te demande pitié... c'est moi qui te supplie de révoquer cet arrêt cruel qu'a prononcé ta bouche et que renie ton cœur!

JEANNE,

Laissez-moi mon courage!

SCÈNE XV

LES MÊMES, SÉRAPHIN

SÉRAPHIN, très agité.

Pardonnez-moi, mais voici l'heure où mes clercs vont revenir à l'étude, et...

JEANNE.

Je pars!

LE COMTE, s'élançant.

Oh! non, non, vous ne partirez pas ainsi!... (A Séraphin.) Mon ami, elle me repousse! Elle m'exile!..,

SÉRAPHIN, embarrassé.

Mon Dieu!... mais... elle a raison!

LE COMTE, avec des larmes.

Elle a raison de me tuer!...

SÉRAPHIN, de même.

De vous?... non!... mais...

LE COMTE, aux genoux de Jeanne.

Jeanne, ne m'abandonnez pas!

JEANNE, avec effort.

Il le faut! Adieu! adieu! (Elle s'élance au dehors.)

SCÈNE XVI

LE COMTE, SÉRAPHIN.

LE COMTE, *s'élançant.*

Jeanne!

SÉRAPHIN, *lui barrant la route.*

Roger!... mon enfant, ne la retenez pas!... souhaitez au contraire qu'elle ait la force de persister dans sa courageuse résolution. Car... vous connaissez M. Mauclerc... si jamais il eût appris?... Oh! je frémis rien que d'y songer. (*Du ton de la prière.*) Brisez!... brisez ces liens fatals pendant qu'il en est temps encore!... vous souffrirez, je le sais bien; mais, du moins, vous n'aurez pas à vous reprocher un jour d'avoir causé la mort de celle dont vous aviez déjà causé la perte.

LE COMTE, *frissonnant.*

Oui!... Ah! vous avez raison!... puisqu'elle le veut, je partirai donc. (*Après un temps.*) Où irai-je? je l'ignore! Aurai-je même la force de vivre?... Ah! je l'ignore aussi... mais enfin... je partirai... pour ne plus revenir.

SÉRAPHIN.

Quoi? jamais?...

LE COMTE.

Jamais!... Quoi qu'il arrive, demain je serai mort pour elle et vous allez connaître mes dernières volontés.

SÉRAPHIN, *vivement.*

Ah! à ce propos... je suis chargé... d'une mission auprès de vous, par... cette pauvre femme qui vient de sortir là...

LE COMTE.

Ah! parlez!

SÉRAPHIN, *avec embarras.*

Elle... elle m'a fait promettre de vous amener... de vous décider... Enfin, elle vous supplie d'annuler ce testament...

LE COMTE.

Elle sera obéie!

SÉRAPHIN.

Ah!... grâce à Dieu!... ça a été plus facile que je ne l'aurais cru...

LE COMTE.

Ce testament sera annulé, en effet, par l'acte de donation que je vais faire!

Il s'assied devant un pupitre à droite et se dispose à écrire.

SÉRAPHIN, *revenant.*

Une donation?

LE COMTE.

Oui, une donation immédiate de tous mes biens.

SÉRAPHIN.

Toujours en faveur de madame Jeanne Mauclerc ? (Le comte fait signe que oui.) Mais... il lui faut, pour qu'elle l'accepte, le consentement de son mari.

LE COMTE, écrivant.

Ce consentement, vous vous chargerez de l'obtenir.

SÉRAPHIN.

Moi!... Encore?...

LE COMTE.

Et vous l'obtiendrez, j'en suis sûr!.(Continuant d'écrire.) Je prétends lui laisser tout ce que je possède en France!.. Je ne veux rien garder de cette fortune qui a fait le malheur de ma vie...

SÉRAPHIN.

Mon cher Roger!...

LE COMTE, froidement, lui montrant ce qu'il a écrit déjà.

Est-ce bien comme cela, la formule?

SÉRAPHIN, y jetant les yeux.

Oui... oui... c'est bien cela... mais réfléchissez encore !

LE COMTE.

Ma résolution est inébranlable !... (Parlant en écrivant.) Je lui donne tout!... tout !... Mes deux hôtels de Paris... mes fermes en Touraine... ma propriété de Faverne... ce château qui a reçu son premier aveu ! (S'arrêtant, et avec douleur.) Oh! ma Jeanne, pourquoi n'ai-je pas su que tu m'aimais quand tu étais libre encore!... Que de remords de moins! Que de bonheur de plus!... Oh! la belle vie perdue!... (Il essuie ses larmes.)

SÉRAPHIN, avec agitation.

Voyons... voyons!... vous ne pouvez quitter ainsi tous les souvenirs de votre enfance; ces lieux où fut votre berceau.. où dorment ceux que vous avez aimés... votre patrie, enfin!

LE COMTE, avec amertume.

Les malheureux n'ont pas de patrie. (Lui tendant le papier.) J'ai signé... et maintenant... Séraphin, mon vieil ami, adieu ! (Il sort précipitamment.)

SCÈNE XVII

SÉRAPHIN, seul.

Il veut parler, mais ses larmes l'en empêchent; il veut suivre le comte mais ses jambes s'y refusent, et il tombe assis près du poêle sur lequel il place machinalement le papier que lui a remis M. de Faverne.

Parti!... il est parti!.. et pour toujours peut-être... Je ne le reverrai plus!... Ah! quelle journée! quelle journée!... (Musique.) On vient!... (Regardant au dehors,) Oh! rentrons! Je ne veux pas qu'ils me voient pleurer! Allons demander à ma pauvre Thérèse la force de supporter tant de douleurs.

Il entre dans la chambre des souvenirs, à gauche.

Aussitôt après la sortie de Séraphin, la musique change de motif, puis la porte du fond s'ouvre brusquement, et les petits clercs rentrent tumultueusement dans l'étude.

SCÈNE XVIII

CÉSAR, Les Petits Clercs, puis GRENOUILLOT et CORBILLON.

TOUS, jetant avec colère leurs chapeaux sur leurs pupitres.
Au diable les fêtes!

CÉSAR.
Il y a tant de monde! tant de monde!... qu'on ne peut voir personne! (Se croisant les bras.) Pas moyen de retrouver la petite Rose Linon!

FORTUNÉ.
Par où a-t-elle passé ?

CÉSAR.
Disparue!

COLOMBET.
Évanouie!

JACQUIN.
Envolée!

CÉSAR.
C'est notre faute!... Il ne fallait pas lui dire qu'elle avait des ailes!

FORTUNÉ.
Son amoureux l'attendait, c'est sûr!

COLOMBET.
Et elle s'est sauvée avec lui!

CÉSAR, avec éclat.

Oh! ce rival!... si je le connaissais!

GRENOUILLOT, paraissant au fond avec Corbillon. — Ils sont gris tous les deux.

Tu le connais, petit!... Je suis lui-même!

CÉSAR.

Toi! (Tous les petits clercs éclatent de rire.)

DANIEL.

Toi! Grenouillot!... l'amoureux de Rose Linon!...

GRENOUILLOT.

Oui, petit, son amoureux, et je m'en vante!... Pas vrai, Corbillon?

CORBILLON, gravement.

Oui, Grenouillot!

CÉSAR.

Ah! je vois ce que c'est, tu es gris!

TOUS.

Il est gris!

GRENOUILLOT.

Comme un seul homme!... Mais ça n'empêche pas les sentiments!...

CÉSAR.

Tu oses soutenir que Rose Linon...

GRENOUILLOT, vacillant sur ses jambes et riant bêtement.

Rose Linon!.. Elle me renouvelait ses sentiments, il n'y a pas une heure, sous les bosquets de la *Grappe enchantée*, au son des tambourins et des mirlitons...

CORBILLON, cherchant son lapin sous son habit.

Et en présence de mon lapin!... (Avec un cri.) Ah! mon Dieu! je l'ai oublié sur le comptoir!

Il s'éloigne en titubant.

DANIEL, narguant Grenouillot.

Toi! emmener une femme au cabaret.. allons donc! grand innocent! ce n'est pas à nous qu'il faut dire de ces menteries-là!

GRENOUILLOT, riant de plus belle.

Innocent!... On voit bien que vous ne connaissez pas la complainte!...

CÉSAR et les autres.

La complainte!... Qu'est-ce que c'est que ça la complainte?

GRENOUILLOT.

Ce que c'est?... (Allant écouter au cabinet de Séraphin.) Il n'y est pas!... Ce que c'est que ça?... Eh bien! ça, c'est mon œuvre, jeune homme!... et mon histoire en même temps. Ça s'intitule : *Les Amours du petit clerc et de la notairesse!*... Le petit clerc, c'est moi... La notairesse...

TOUS.

La notairesse ?...

GRENOUILLOT.

Eh bien! quoi? La notairesse, c'est... une autre... Ah ! je suis un grand innocent... Eh bien! écoutez plutôt. Premier couplet!

AIR nouveau de M. AMÉDÉE ARTUS.

Il est un parfait notaire,
Que, dans la ville de Blois,
Pour son heureux caractère,
On a cité mainte fois.
Qu'on fasse ce qu'on voudra,
Il dit toujours : Laissez faire.
C'est fait par devant notaire,
On n'a rien à dire à ça!

TOUS, reprenant en chœur.

C'est fait par devant, etc...

GRENOUILLOT.

Madame la notairesse,
Forte femme aux cheveux roux,
S'éprit de la gentillesse
D'un des clercs de son époux;
De soins elle le combla,
L'autre dit : Laissons-la faire.
C'est fait par devant notaire,
On n'a rien à dire à ça!

Reprise en chœur en riant aux éclats.

C'est fait, etc...

TOUS.

Bravo! bravo!!!

CÉSAR.

Le troisième couplet!... Le troisième couplet!..

GRENOUILLOT, flatté.

Le troisième couplet .. le voilà!

Un soir qu'on était à table
Et qu'on avait bien dî,né
La dame, d'humeur aimable,
Dit au clerc fort étonné :
« Je t'aime d'amour, oui-dà
» Cet aveu qu'il me faut faire,
» Est fait par devant notaire,
» On n'a rien à dire à ça

REPRISE

C'est fait, etc...

GRENOUILLOT.

Dernier couplet !...

Séraphin paraît au seuil de la chambre des souvenirs. Il est pâle et tremblant.

SCÈNE XIX

LES MÊMES, SÉRAPHIN.

SÉRAPHIN, à lui-même.

Est-ce que je rêve?

GRENOUILLOT.

Cette histoire est véridique,
Et notre George Dandin
Porte le nom authentique
De maître Jean Séraphin,

Se désignant.

L'heureux Grenouillot forgea
Cette complainte sincère,
Faite par devant notaire,
On n'a rien a dire à ça

REPRISE.

A la fin du couplet, M. Séraphin s'élance à travers le cercle des petits clercs qui, en le reconnaissant, poussent des cris d'effroi, et va saisir Grenouillot à la gorge.

SÉRAPHIN.

Gredin! gredin!

GRENOUILLOT.

Ah! au secours!

SÉRAPHIN.

Misérable!... (Avec désespoir.) Oh! Thérèse! Thérèse! (Après un temps, il jette fièvreusement Grenouillot sur le sol et rentre précipitamment dans la chambre de gauche.)

CÉSAR, tremblant.

Qu'est-ce qui lui prend ?...

GRENOUILLOT, à terre.

A moi! au secours!... J'étouffe!...

Les petits clercs le relèvent.

CÉSAR.

Ah! il revient!...

Séraphin rentre apportant divers objets qu'il foule aux pieds.

SÉRAPHIN.

Oh! les misérables!... les misérables!... Et moi... moi qui conservais comme une relique ces... (Il a ouvert la porte du poêle. — D'un air égaré :) Au feu!... Au feu!... Au feu la mante qui a couvert l'adultère!... Au feu les fleurs!... Au feu les rubans qui ont paré l'infidèle!... Au feu ce portrait!... (S'arrêtant, écrasé de douleur.) Non!... elle était morte quand on l'a fait... et... ce n'est pas la morte qui m'a trahi!... Je puis donc...

Il cherche autour de lui, prend sur le poêle l'acte de donation du comte et en enveloppe le portrait.

CÉSAR, caché sous les tables comme les autres.

Oh! qu'avons-nous fait?

SÉRAPHIN, qui a mis le portrait dans sa poche, riant tout à coup et se mettant à arpenter la scène.

Ah! ah! ah! ils avaient raison! j'avais des bosses! j'avais des bosses! ah! ah!...

TOUS, avec effroi.

Mon Dieu!

SÉRAPHIN, l'œil fixe, et chantonnant comme font les fous.

« Cette histoire est véridique,
» Et... George Dandin
» . . . .
» De maître Jean Séraphin.
» L'heureux. . . . . .
» . . . .
» C'est fait par devant notaire;
» On n'a rien à dire à ça!

Son visage change tout à coup d'expression. Terrible, il saisit une chaise, la brandit sur la tête des petits clercs en leur criant:

Chantez!... Je veux que vous chantiez!... démons!... (Les petits clercs reprennent le chœur en tremblant, et à demi-voix; avec Séraphin.)

C'est fait par devant notaire,
On n'a rien à dire à ça!

Séraphin pousse un dernier éclat de rire sauvage et tombe sans mouvement; le rideau baisse.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME

PREMIER TABLEAU

La Chambre rouge

Au château de Faverne. — Le théâtre est séparé en deux. — A droite, occupant les deux tiers et demi de la scène, une grande chambre gothique, avec des boiseries sculptées. — Dans cette chambre, à droite, premier plan, une cheminée praticable. — Dans la cheminée, un feu près de s'éteindre. — Au deuxième plan, du même côté, un peu en pan coupé, une porte. — Au fond, une alcôve fermée par des rideaux. — Près de l'alcôve, un petit guéridon sculpté. — A gauche, en pan coupé comme la porte, une fenêtre à vitraux enchâssés de plomb, par lesquels on aperçoit tout un paysage couvert de neige. — Près de la cheminée, à droite, une petite table gothique et un fauteuil de même style. — En face la cheminée, une porte cachée dans la boiserie qui communique de la chambre dans une tourelle praticable, laquelle tourelle forme la deuxième partie du décor. — Cette tourelle est complètement à jour du haut jusqu'en bas. — L'intérieur en est occupé par un escalier qui commence à la scène et se perd dans les frises. — A la hauteur d'un entre-sol à peu près, un palier praticable, avec une petite balustrade à jour. — Dans la partie supérieure, un deuxième palier praticable avec une balustrade comme la première. — On pénètre du dehors dans cette tourelle par une porte qui donne sur le palier de l'entre-sol.

SCÈNE PREMIÈRE

GENEVIÈVE, et presque aussitôt ROSE LINON dans la chambre ; GRENOUILLOT, dans la tourelle.

Au lever du rideau, il fait nuit, on entend le vent qui souffle, et l'on voit tomber la neige par la fenêtre de la chambre. Une bougie placée sur la table qui se trouve près de la cheminée éclaire la chambre. La tourelle est obscure.

GRENOUILLOT, dans la tourelle sur le palier du premier étage. Il pousse un gros soupir, puis d'un ton pleurnichard :

Ah! pourquoi Corbillon m'a-t-il empêché de me périr!... car c'est lui qui m'en a empêché!... S'il m'avait laissé

avaler le poison que j'ai pris chez mon oncle le droguiste, eh! bien, quoi, je n'aurais plus de remords à présent... et je ne serais plus poursuivi par le fantôme du père Séraphin!... (Sanglotant.) Pauvre brave homme!... il est fou maintenant... tout à fait fou! et c'est ma faute!... maudite complainte... si j'avais su!... j'en suis bien puni!... A l'heure qu'il est, sans Rose Linon, je serais sur le pavé et je n'aurais rien à me mettre sous la dent!... car c'est honteux... mais je meurs de faim!... Le cœur de l'homme est un abîme!... (Prenant un panier de provisions.) Allons souper!... et dormons un peu... s'il y a moyen!...

Il remonte l'escalier de la tourelle et disparaît.

GENEVIÈVE, quittant la croisée au travers des vitres de laquelle elle regardait et courant à Rose Linon qui entre.

Ah! te voilà! tu fais bien d'arriver, j'avais peur ici, depuis un instant, j'entends au loin des hurlements plaintifs... On dit que c'est un mauvais présage, et... en ce moment que ma chère Jeanne est malade...

ROSE.

Oh! êtes-vous enfant! Mais ce n'est rien du tout, ce qu'a madame... une petite fièvre nerveuse, pas davantage. (Comme si elle dictait une ordonnance.) « En se couchant: dix gouttes » d'éther dans un verre d'eau sucrée; un bon lit, bien » chaud, une bonne nuit par là-dessus, et demain, il ne sera » plus question de maladie. » Voilà les propres paroles du docteur Grandet...

GENEVIÈVE.

C'est égal, depuis hier, je suis toute triste en pensant à l'état dans lequel elle nous est revenue de la ville... Elle était pâle! Oh! mais, pâle!... à faire peur!... Ses pauvres mains étaient glacées. J'ai voulu savoir ce qui lui était arrivé, je l'ai pressée de questions, mais je n'ai rien pu tirer d'elle.

ROSE.

Ah! il paraît qu'hier, c'était le jour aux aventures... c'est à Grenouillot qu'il en est arrivé une.

GENEVIÈVE.

Grenouillot?

ROSE.

Oui... Vous savez bien, Joseph Grenouillot, mon prétendu! Figurez-vous que ce pauvre M. Séraphin... (S'arrêtant vivement.) Eh bien! qu'est-ce que j'allais lui raconter là à cette innocente...

Raymond paraît à la porte de droite.

GENEVIÈVE.

Ah! c'est lui!

ROSE, vivement.

Qui ça? Grenouillot?

GENEVIÈVE.

Eh non! monsieur Raymond...

ROSE, souriant.

Ah bon! je vous laisse avec lui! Au revoir, mamzelle. — (A Raymond qui a couru vers Geneviève.) Votre servante, monsieur Raymond.

Elle sort.

SCÈNE II

GENEVIÈVE, RAYMOND.

RAYMOND.

Mademoiselle Geneviève, vous vous demandez, n'est-ce pas, comment il se fait que je me trouve ici à cette heure?

GENEVIÈVE.

En effet.

RAYMOND.

Eh bien! c'est à une bonne inspiration de monsieur le substitut que je suis redevable de ce bonheur-là.

GENEVIÈVE.

Comment?

RAYMOND.

Vous savez que j'ai été nommé d'office pour défendre Claude Gerbaud?

GENEVIÈVE.

Oui... et j'ai même été bien contente en apprenant cela.

RAYMOND.

Vraiment?

GENEVIÈVE.

Car j'ai pensé qu'il y avait là, pour vous, une occasion de devenir célèbre tout d'un coup.

RAYMOND, avec doute.

Oh! célèbre!

GENEVIÈVE.

Mais oui... si vous sauvez la tête de l'accusé!...

RAYMOND.

Si... mais c'est bien difficile.

GENEVIÈVE.

Vous croyez?... Eh bien! c'est drôle, il me semble que si j'étais avocat?...

RAYMOND, souriant.

Eh bien?... si vous étiez avocat, que diriez-vous? Voyons!

GENEVIÈVE.

Ah! vous savez?... je n'ai pas préparé mon plaidoyer, moi... mais, c'est égal... je dirais : « Messieurs les jurés!... Vous aurez pitié de cet homme qui, rendu fou par le désespoir de ne pouvoir atteindre le misérable qui lui avait pris l'honneur, a frappé celle qui portait son nom et qui l'a rendu la risée de tous... » et j'ajouterais: « Messieurs les jurés, mettez-vous à la place de cet homme, et... »

RAYMOND, riant.

Mais, si je disais cela, ma chère Geneviève, j'aurais un succès de fou-rire !

GENEVIÈVE.

Ah dame!... ça a besoin d'être arrangé... mais, c'est le sens. Je comprends si bien qu'un homme tue la femme qui le trahit!... si je vous trahissais, vous me tueriez, n'est-il pas vrai?

RAYMOND.

Moi?... vous tuer?... Est-ce que je le pourrais?

GENEVIÈVE, avec chagrin.

Ah! vous ne m'aimez pas.

RAYMOND.

Non... c'est vrai.

GENEVIÈVE.

Hein ?

RAYMOND.

C'est vrai... Je ne vous aime pas... Aimer... Est-ce que ce mot peut rendre ce qui se passe en moi pour un regard tombé de vos yeux, pour un mot tombé de vos lèvres? Non, cela ne s'appelle pas aimer, mais adorer, chérir!

GENEVIÈVE, troublée.

Monsieur Raymond!...

RAYMOND.

Pour en revenir au motif de ma présence ici, et à... l'honnête criminel qui est assez heureux pour vous intéresser, ma chère Geneviève, je vous dirai que M. Mauclerc m'a fait mander justement auprès de lui, afin que nous puissions nous entendre sur les moyens à employer... (Riant.) pour sauver... une tête si chère.

GENEVIÈVE.

Oh! ne riez pas... Pour convaincre les autres, il faut d'abord être convaincu soi-même.

RAYMOND.

Oh! ce n'est pas indispensable.

GENEVIÈVE.

Vraiment? Alors comme cela, quand vous me dites que vous m'aimez, vous n'en êtes pas persuadé d'abord?

RAYMOND.

Oh! ce n'est plus la même chose.

GENEVIÈVE.

Pourquoi?

RAYMOND, souriant.

Parce qu'alors... je ne suis pas en robe.

GENEVIÈVE, baissant les yeux.

Mais... on peut être en robe, dire: Je vous aime, et le penser.

RAYMOND, avec amour.

Oh! ma Geneviève chérie.

GENEVIÈVE.

Allez vite travailler... au salut de mon honnête criminel, comme vous l'appelez, monsieur le railleur, et... pour prix de sa vie...

RAYMOND.

Eh bien?

GENEVIÈVE, souriant.

Je vous donnerai ma liberté! (Lui donnant sa main.) A bientôt!

RAYMOND, la couvrant de baisers.

A bientôt, ma chère Geneviève.

Il sort, reconduit par la jeune fille qui le regarde s'éloigner.

SCÈNE III

GENEVIÈVE, dans la chambre, puis BALTHAZAR, dans la tourelle.

Balthazar pénètre avec précaution dans la tourelle et descend l'escalier qui conduit à la porte secrète.

GENEVIÈVE.

Mais voici l'heure où je dois songer à ma chère malade...

BALTHAZAR, tâtant la porte.

Ce doit être là pourtant, je m'en souviens bien.

GENEVIÈVE.

Voyons, tout est-il bien préparé pour la nuit? le verre d'eau... Ah! où Rose Linon a-t-elle placé l'éther? Ah! le voilà!

BALTHAZAR, écoutant.

Il y a quelqu'un dans la chambre...

SCÈNE IV

LES MÊMES, ROSE LINON.

ROSE.

Mademoiselle Geneviève, venez à mon aide, madame Jeanne voudrait veiller encore.

GENEVIÈVE, qui a trouvé le flacon.

Oh! je saurai bien la forcer à se coucher, moi... (A Rose Linon.) Combien de gouttes d'éther le docteur a-t-il dit de mettre?

ROSE.

Le double que la nuit derniere.

GENEVIÈVE.

Dix gouttes alors.

Elle verse l'éther dans le verre d'eau sucrée et repose le verre sur la table placée près du lit. — Le bruit frappe Balthazar.

Maintenant, viens, Rose, il faudra bien qu'elle dorme va, ou qu'elle dise pourquoi.

Dès que la porte s'est refermée sur Geneviève, Balthazar pénètre dans la chambre. Il écoute un instant, va droit au verre et demeure une seconde le dos tourné au public, puis se dispose à sortir comme il est entré; mais en ce moment une rafale de vent plus forte que les précédentes pénètre dans la chambre, et du même coup, ferme la porte et ouvre la fenêtre.

BALTHAZAR, avec un cri.

Ah!... (Il s'élance vers la porte et en cherche fiévreusement le secret.) Rien... je ne trouve pas... (Écoutant.) Des pas de ce côté... J'aurais pourtant voulu... Partir... quitter ce pays sans avoir la certitude de la mort de cette femme qui me vole mon héritage!... Non! non! dussé-je me perdre, je reviendrai!... On approche!... Par où fuir?... Ah! cette fenêtre... la rivière est prise... il n'y a pas à hésiter...

Il escalade le balcon et disparaît. Jeanne et Geneviève entrent dans la chambre.

SCÈNE V

JEANNE, GENEVIÈVE.

GENEVIÈVE, courant fermer la fenêtre.

Quel ouragan! Il a ouvert cette fenêtre! (Revenant.) Oh! mais il fait froid ici, je vais rallumer le feu.

JEANNE.

Non, je t'en prie!...

GENEVIÈVE.

Soit! mais alors tu vas te coucher tout de suite... car, en vérité, tu n'es pas raisonnable, il est bientôt dix heures, depuis longtemps déjà tu devrais reposer... Tiens, voilà ton verre d'eau tout préparé. Avant de me coucher, je viendrai savoir si tu as pris ta potion. Bonsoir, petite mère!...

JEANNE.

Bonsoir, mon enfant.

Elle embrasse Geneviève qui s'éloigne.

SCÈNE VI

JEANNE, seule.

Dès que Geneviève a disparu, Jeanne se laisse tomber sur un siège et éclate en sanglots.

JEANNE.

Oh! c'est horrible! et je l'ai bien compris aux souffrances que j'endure depuis hier, je n'étais pas faite pour ces lâchetés et ces trahisons. (Comme brisée.) Enfin, le comte est parti, tout est fini!... Tout! Avec de nouvelles larmes.) Et ma vie est finie aussi.

On entend sonner dix heures au lointain. Rose Linon paraît.

SCÈNE VII

JEANNE, ROSE LINON puis VALENTIN

ROSE.

Madame!... madame!... Valentin est là, qui voudrait vous parler.

JEANNE.

Valentin... l'intendant du comte!... (à Rose.) Fais entrer, Rose. (A elle-même.) Que me veut-il?

ROSE.

Entrez, monsieur Valentin.

Valentin entre.

JEANNE, à Rose.

Laisse-nous, mon enfant. (Rose sort.) Que me voulez-vous, Valentin?...

VALENTIN, après s'être assuré qu'ils sont bien seuls.

Monsieur le comte, en quittant Faverne ce matin, m'a remis une lettre pour vous, madame. Quand dix heures sonneraient, je devais la donner à vous seule. Vous êtes seule... dix heures sonnent... ma mission est remplie.

JEANNE.

Merci...

Valentin s'incline et sort.

SCÈNE VIII

JEANNE, seule.

Une lettre ?... de lui !... que vais-je apprendre ? Je n'ose l'ouvrir. (Après un temps.) Allons ! (Elle court à la porte de droite et pousse le verron, puis revient près de la table placée à l'avant-scène et sur laquelle se trouve la bougie allumée, le reste de la chambre est dans une demi-obscurité. — Après une nouvelle hésitation, elle brise le cachet. — Lisant :

« Ma chère Jeanne,

» Ce testament fait en votre faveur, vous l'avez refusé... » cet acte, je l'ai remplacé par un autre. (A elle-même.) Un autre ? « Je vous ai fait une donation immédiate de tous mes » biens. (S'interrompant.) — Je n'en veux pas non plus ! (Reprenant. » Riche, vous deviendrez la providence de ce pays, et les in- » fortunés vous aimeront et vous béniront comme je vous bé- » nis et comme je vous aime ! A l'heure où, par mon ordre, » cette lettre vous sera remise, je serai loin, bien loin !... » (Avec douleur.) « Mon Dieu ! Vous entendrez ma voix, n'est-ce pas? » vous garderez ces biens qui sont les vôtres depuis hier, vous » garderez surtout ce cher manoir de Faverne où près de vous, » avec vous, ma Jeanne bien-aimée, Dieu m'a donné cette joie » immense de me laisser vivre quelques instants. Que ce » château ne devienne pas la propriété d'un étranger !... » Que de ce nid bienheureux où, chaque nuit, à deux genoux » je vous venais adorer, nul autre que vous ne franchisse » désormais le seuil ! » (Jeanne n'a pas la force de continuer, elle » pleure. — Essuyant ses yeux. Allons, du courage. (Reprenant.) » Chère adorée !... demeure toujours à Faverne. Là, tout te » parlera de moi ; ô ma Jeanne, le feras-tu ? oui, n'est-ce pas? » car tu m'aimes toujours. Adieu, ma bien-aimée, adieu, mon » bonheur, adieu, ma vie !... ROGER, comte de Faverne. » (Avec désespoir.) Parti ! il est parti ! mon Dieu ! mon Dieu ! (Elle

sanglote. — Couvrant la lettre de baisers.) Oh! chère et cruelle lettre, je te garderai toujours là, sur mon cœur. (S'arrêtant.) Mais non, je n'ai pas même le droit de conserver ce dernier souvenir... Car si on la trouvait un jour?... Allons!... encore un sacrifice... (Elle approche la lettre de la bougie. Avec effort.) Il le faut!... (La lettre commence à s'enflammer, aussitôt on entend frapper à la porte de droite.) On frappe !... (A ce bruit Jeanne jette dans la cheminée la lettre qui brûle encore un instant et s'éteint, puis elle court à la porte tremblante.) Qui est là?

GENEVIÈVE, au dehors.

C'est moi, petite mère ! Tu sais, n'oublie pas de boire!

JEANNE.

Non, non, ne crains rien! (Elle tombe assise près de la porte. —Voilà l'heure où il venait!... (Avec douleur.) Il ne viendra plus maintenant !...

Le comte paraît dans l'escalier de la tourelle pâle, défait.

SCÈNE IX

JEANNE, LE COMTE.

JEANNE.

Voilà l'heure où j'entendais son pas dans l'escalier de la tourelle; ce pas attendu ne me fera plus tressaillir... (Regardant l'endroit où se trouve la porte dérobée qui communique dans la chambre.) Cette porte qui ne s'ouvrait que pour lui seul, demeurera éternellement close comme la porte d'un sépulcre.

LE COMTE.

Mon Dieu! si elle n'était pas seule !

JEANNE.

Tout est fini! tout est bien fini! (Elle tombe épuisée sur le fauteuil du dernier plan. — Pendant ce temps le comte, en chancelant d'émotion, descend l'escalier qui mène à la porte secrète. — Là, il colle son oreille contre le mur et écoute.

LE COMTE, frémissant.

Il me semble que j'entends parler...

JEANNE, se levant tout à coup et faisant un pas du côté du comte.

On dirait que quelqu'un est dans l'escalier... (Avec douleur.) oh! je suis folle !... il ne reviendra plus!

En ce moment, la voix de Geneviève se fait entendre encore, plus loin.

GENEVIÈVE.

Petite sœur, as-tu tenu ta parole?

JEANNE.

A l'instant je te le jure!

Elle va prendre le verre.

GENEVIÈVE.

Alors, je vais dormir. Bonsoir.

Jeanne porte le verre à ses lèvres. — A cet instant, le comte pousse un ressort caché dans la muraille, la porte secrète s'ouvre brusquement.

LE COMTE, sur le seuil.

Jeanne!

JEANNE, avec un cri et reposant précipitamment le verre sur la table.

Roger!... Roger!... Est-ce que je rêve? dites!... Est-ce que c'est bien vous?

LE COMTE, s'élançant vers elle et la serrant dans ses bras.

Oui... c'est moi, Jeanne. Reviens à toi!... Ne tremble pas ainsi! (Couvrant de baisers les mains de Jeanne.) Jeanne, mon amour!...

JEANNE, se soulevant à peine.

Taisez-vous!...

LE COMTE.

Jeanne, je n'ai pas eu la force de partir sans te revoir une dernière fois! j'étais loin, bien loin déjà!... Mais tout à coup une sorte de folie s'est emparée de moi, j'ai fui l'auberge où je m'étais arrêté, je suis remonté à cheval, j'ai repris en toute hâte la route de Faverne... je suis rentré au château en me glissant à travers les broussailles, j'ai dirigé mes pas de ce côté, et me voilà enfin!... Oh! pardonne-moi, Jeanne; pardonne à ma faiblesse, mais je serais mort si je ne t'avais pas revue. Donne-moi tes mains, que je les presse dans les miennes! laisse-moi m'enivrer encore de ton regard, donne-moi un dernier baiser, que je l'emporte dans mon exil!... L'exil!... oh! ce mot est terrible!... Mais... la raison... le devoir... ta volonté, tout m'y condamne... seulement, dis-le moi, répète-le-moi, pour que j'aie la force de repartir! dis-moi qu'en demeurant je ferais ton malheur et que tu me maudirais!

JEANNE, avec des larmes.

Le maudire! moi, dont le cœur se brisait à la pensée de ne plus le revoir...

LE COMTE, avec passion.

Jeanne!... oh! advienne que pourra, je ne partirai plus!

JEANNE, effrayée et s'arrachant aux étreintes du comte.

Malheureuse! qu'ai-je fait?

LE COMTE.

Vous repentez-vous déjà!

JEANNE, au désespoir.

Non... je vous ai dit le secret de mon cœur... je vous aime!... mais je ne dois pas vous retenir.

LE COMTE, accablé.

Oui, je comprends... et je n'ai pas le droit, moi, de vous condamner plus longtemps à cette existence odieuse que je vous ai faite et dont vous devez être lasse!...

JEANNE, avec des larmes.

Oh! ne parlez pas ainsi!

LE COMTE, très-agité.

Mais ne craignez rien, cette fois, j'aurai plus de force, je ne reviendrai pas!... et... quand vous serez bien sûre que je ne dois plus revenir... Eh bien... (Avec une profonde amertume.) vous pourrez être encore calme et heureuse!...

JEANNE.

Heureuse !

LE COMTE.

Raoul vous restera... Geneviève aussi demeurera près de vous... et le soin de leur bonheur à tous deux, vous distraira de mon souvenir... (Amèrement.) Mais quand Geneviève sera mariée, veillez bien à ce que l'amour défendu ne franchisse pas le seuil de leur maison, car cela est funeste et terrible pour tous !... (Avec ironie.) Parfois, cependant, la femme est forte, courageuse!... et elle renvoie l'amant, et l'époux ne sait rien, et tout est dit. L'amant va mourir seul dans quelque coin ignoré, mais qu'importe? Allons !... je le vois bien ! je n'aurais pas dû revenir!...

Il court à la porte secrète, et s'élance dans l'escalier.

JEANNE, se tordant les mains.

Seigneur! donnez-moi, fut-ce au prix de ma vie, le courage de ne pas le rappeler!

Le comte a gravi les premières marches de l'escalier, mais tout-à-coup il s'arrête et porte les mains à son front.

LE COMTE, avec des sanglots.

Je ne pourrai jamais! je ne pourrai jamais! (Il redescend comme un fou; rentre précipitamment dans la chambre et vient tomber aux genoux de Jeanne. — Joignant les mains.) Jeanne! Jeanne! ne me renvoie pas !... je t'aime tant!... je t'aime tant !...

JEANNE.

Oh ! taisez-vous!

LE COMTE.

Oui, oui... Je vais parler tout bas; (D'une voix étranglée.) Ne m'en veuille pas ! ne me reproche rien ! que veux-tu ? c'est plus fort que moi!... je ne puis m'éloigner, je ne puis renoncer à toi, je ne puis me résigner à te perdre. (Avec des larmes.) Ne me renvoie pas, ne me renvoie pas!...

JEANNE, voulant forcer le comte à se relever.

Roger !... Roger! revenez à vous ! on peut entendre !... on peut venir !...

LE COMTE, se redressant d'un bond.

Venir !... Et qui donc? Ah! votre mari? Eh! bien... je n'attendrai pas qu'il vienne! Je vais aller à lui! il me tuera peut-être.

JEANNE.

Malheureux!

LE COMTE, éperdu.

Oh! oui, bien malheureux! Pardonnez-moi! pardonnez-moi! ma tête est en feu et le sang me monte au cœur!... Il m'étrangle! Il m'étouffe!

Il tombe anéanti sur le fauteuil.

SCÈNE X

LES MÊMES, BALTHAZAR, il paraît sur l'escalier de la tourelle

JEANNE, la tête perdue.

Roger!... mon Dieu! mais il se meurt!

BALTHAZAR.

Hériterai-je?

JEANNE, avisant le verre d'eau préparé sur la table du fond.

Ah!... (Elle court prendre le verre et l'approche des lèvres du comte.) Buvez! Buvez...

BALTHAZAR, entr'ouvre la petite porte, et s'arrête épouvanté, en voyant le comte qui boit avidement tout le contenu du verre, avec horreur.

Le poison!... mon frère! j'ai tué mon frère!

Il tombe comme foudroyé sur les premières marches de l'escalier.

JEANNE, avec des larmes.

Roger!... Roger !...

Le comte relève lentement la tête. Silencieux, immobile, il examine Jeanne.

JEANNE.

Pourquoi me regardez-vous ainsi? souffrez-vous encore?.. voyons, tout est fini! je ne vous parlerai plus de séparation! plus jamais!..

Les yeux du comte deviennent fixes.

JEANNE, avec épouvante.

Réponds-moi! mais réponds-moi donc?

LE COMTE, se levant tout à coup, les traits contractés, la face livide.

Mon Dieu! je ne vois plus! je n'entends plus!

JEANNE.

Roger, qu'avez-vous?

LE COMTE, avec un cri, portant convulsivement la main à sa poitrine.

Qu'est-ce que je ressens?.. C'est horrible! Il me semble que j'ai du feu dans les veines.

JEANNE, à part.

Qu'est-ce qu'il dit donc?

LE COMTE, avec un cri.

Ah !..

Prenant tout-à-coup le verre que Jeanne a reposé sur la table près de la cheminée.

Malheureuse !.. mais c'est du poison que tu m'as donné là.

JEANNE, avec un cri.

Du poison?

LE COMTE, haletant.

Oui... je comprends tout!..

JEANNE.

Roger! mon Roger, reviens à toi... je t'aime... je t'aime!

LE COMTE.

Tu mens... tu m'as tué! Le poison que tu m'as versé ne pardonne pas... sois tranquille... Tout est fini... bien fini!.. Tu craignais que je n'eusse pas la force de te quitter et tu t'es délivrée par le poison de mon dangereux amour!

JEANNE, avec un cri.

Horreur!... c'est moi qu'il accuse!..

LE COMTE.

Oui, je t'accuse! empoisonneuse!

JEANNE, poussant un cri terrible.

Ah!

Elle tombe inanimée au milieu de la chambre. Grand silence. Peu après, le comte revient à lui; rassemblant toutes ses forces, il se soulève et considère Jeanne évanouie.

LE COMTE.

Je serai plus généreux que toi, Jeanne! je ne mourrai pas ici.

Il fait quelques pas vers la porte de la tourelle, mais ses forces le trahissent et il tombe sur les genoux auprès de Jeanne. Alors, par un nouvel effort, il parvient à saisir la main de la jeune femme et la porte à ses lèvres. Mais bientôt, comme ayant honte de ce qu'il vient de faire, il repousse cette main avec horreur, se relève, gagne la porte, met le pied sur la première marche de l'escalier et se trouve face à face avec Balthazar. En ce moment, le vent souffle avec violence et la lumière s'éteint. La chambre est dans l'obscurité.

LE COMTE.

Balthazar! que fais-tu là?

Balthazar effaré, pâle et tremblant, se met à fuir devant le comte, gravissant les degrés en se tournant vers lui. A partir de ce moment, la chambre dis-

paraît dans la coulisse de droite, la tourelle qui se trouvait à gauche au lever du rideau vient insensiblement prendre la droite et découvre la grande terrasse du château avec un escalier de pierre à gauche. Le paysage est couvert de neige. La lune éclaire ce tableau.

DEUXIÈME TABLEAU

Le Serment

SCÈNE XI

LE COMTE, BALTHAZAR, puis GRENOUILLOT et CORBILLON.

LE COMTE, poursuivant Balthazar.

Que fais-tu là?... Réponds... Et pourquoi fuis-tu devant moi?

Ils arrivent ainsi sur la terrasse, Balthazar fuyant et le comte le poursuivant comme un fantôme. Tout à coup le comte, se redresse avec un cri, en étendant les mains vers Balthazar.

Ah ! je devine tout!.. Ce poison... ce n'est pas Jeanne qui l'a versé!.. (D'une voix sourde.) Caïn!.. Caïn! Qu'as-tu fait de ton frère?

Ils ont descendu le grand escalier et se trouvent sur l'avant-scène.

BALTHAZAR, effaré.

Grâce!.. grâce ! ce poison, ce n'est pas à toi qu'il était destiné!..

LE COMTE.

A qui donc, alors?.. A qui donc?

BALTHAZAR.

A Jeanne Mauclerc !.. A ta maîtresse!

LE COMTE.

A Jeanne!

BALTHAZAR.

Elle me prenait ta fortune, mon héritage!.. Et j'ai voulu la tuer!.. C'est infâme... C'est horrible! Mais la mort s'est trompée et je suis bien puni.. (Se traînant aux genoux de Roger.) Grâce, mon frère... Grâce!..

LE COMTE.

Et je l'ai accusée, elle!..

BALTHAZAR.

Grâce! Grâce!

LE COMTE.

Fratricide!.. Fratricide! Je te...

BALTHAZAR, avec un cri terrible.

Oh! ne me maudis pas!..

LE COMTE.

Sauve-la donc alors, elle... sauve-la et ma malédiction s'arrêtera sur mes lèvres!..

BALTHAZAR.

Quoi que vous m'ordonniez, je le ferai... Oh! sur ma vie, je le ferai!

LE COMTE, mourant.

Emmène-moi donc loin d'ici.... chez moi!... je ne veux pas que... l'on trouve mon cadavre près de ce pavillon... où Jeanne habite seule... Raoul devinerait tout... Emmène-moi, emmène-moi! Et sur ton salut éternel, jure-moi de ne jamais révéler le secret fatal de notre amour!

BALTHAZAR.

Je le jure!

LE COMTE.

A cette heure suprême, je vois clair en ton âme et je sens que je puis croire à ta parole...

BALTHAZAR, pleurant.

O mon frère! mon frère!

LE COMTE.

Tu m'as juré de sauver Jeanne de la honte et de garder notre secret!

BALTHAZAR.

Devant Dieu qui m'entend, je le garderai!

LE COMTE, dans les bras de son frère.

Bien! je puis mourir maintenant! Emmène-moi d'ici! emmène-moi!.

Balthazar le prend dans ses bras et l'emporte vers la gauche. Au moment où Balthazar commence à traîner le corps du comte Roger, Grenouillot éperdu, pâle comme un mort, paraît dans l'escalier de la tourelle, il tremble, ses dents claquent. Corbillon, de son côté, a paru sur la terrasse. Le chevalier continue à traîner vers la gauche le cadavre de son frère.

Tableau général. — La toile tombe.

NOTE POUR LA PROVINCE

Pour les scènes de second ordre, où le splendide décor de MM. Zarra et Laloue, si habilement exécuté par M. Godin, serait matériellement impraticable, la fin du quatrième acte pourra être modifiée ainsi :

Au moment où le comte aperçoit Balthazar anéanti sur le seuil de la porte secrète et lui dit :

« Balthazar, que fais-tu là ? »

Il le saisira par lo bras et l'attirera dans la chambre rouge, en disant :

« Que fais-tu là, réponds ! »

Tonte la scène entre les deux frères aura donc lieu dans la chambre même, devant Jeanne inanimée.

A la fin, Grenouillot effaré paraîtra en haut de la tourelle et Corbillon sur le palier de l'entre-sol.

Pendant tout le quatrième acte, le dialogue restera tel quel et le décor sera le même.

ACTE CINQUIÈME

PREMIER TABLEAU

L'accusation.

Un coin de parc au château de Faverne. — Au fond, une grande allée de tilleuls, conduisant à la chapelle; à droite, un coin de rivière ombragé de saules et se perdant dans la coulisse; dans le milieu un vieux chêne ombrageant un banc de gazon.

SCÈNE PREMIÈRE

CORBILLON, PICARD et LES GENS DU CHATEAU.

Au lever du rideau les cloches sonnent doucement, et Picard, suivi des gens du château, en grand deuil, passent dans l'avenue de tilleuils, tenant à la main leurs livres d'heures. Corbillon seul, assis près de la petite rivière, pêche silencieusement à la ligne. Peu à peu, la petite procession s'éloigne, tandis que les cloches continuent de tinter.

CORBILLON.

Allez, bonnes gens, allez prier pour vos péchés.. et... n'oubliez pas le pêcheur! ça ne mord guère aujourd'hui... Il est vrai que c'est dimanche... mais il faut dire que je n'ai pas plus de chance dans la semaine. (Soupirant.) Et ça depuis deux mois, depuis l'affreux événement... (Frissonnant.) Oh! Dieu!... quand je pense à ça?... Le comte mort, le chevalier Balthazar envolé, évaporé!... (Avec un nouveau soupir.) Avec mes gages! Ah! je suis un Corbillon bien éprouvé!... Si encore mon ami Grenouillot était demeuré avec moi au château? mais non; Grenouillot a dû rentrer à l'étude, puisque le père Séraphin est plus fou que jamais!... même qu'on le garde à vue dans le château. (Tout à coup, et avec un cri de joie.) Ah! ça mord!... (Nouveau cri d'allégresse.) Ça remord!

GRENOUILLOT, qui a paru. D'une voix sombre.

Ne parle pas de remords.

CORBILLON.

Grenouillot!... (Il lâche sa ligne qui tombe dans l'eau et disparaît.) Allons, bon! voilà le poisson qui a avalé ma ligne!...

SCÈNE II

CORBILLON, GRENOUILLOT.

GRENOUILLOT, avec mystère.

Nous sommes seuls?

CORBILLON, se levant.

Quel air lugubre! que vas-tu donc me dire?

GRENOUILLOT.

Un seul mot : — Nous sommes perdus!

CORBILLON.

Hein?

GRENOUILLOT, lui prenant la main et d'un ton plus sinistre encore.

Corbillon, rêves-tu tout haut?

CORBILLON, inquiet.

Si je...

GRENOUILLOT.

Réponds!

CORBILLON.

Dame... je ne peux pas savoir. (Soupirant.) Je couche seul...

GRENOUILLOT.

Eh bien, moi, je rêve, je le sais; on me l'a dit.

CORBILLON.

Grand Dieu!... Tu aurais parlé?

GRENOUILLOT.

J'ai parlé.

CORBILLON.

Explique-toi...

GRENOUILLOT.

Il faut que tu saches que, depuis que je remplace provisoirement à l'étude ce pauvre père Séraphin, j'ai un travail de tous les diables... de son temps tu n'ignores pas que je ne faisais rien de rien.

CORBILLON.

Excepté des complaintes, cependant.

Fredonnant l'air de la chanson.

« C'est fait pardevant notaire... »

GRENOUILLOT, l'interrompant.

Tais-toi, malheureux, tais-toi! on ne chante plus que cela à Blois.

CORBILLON.

Et ici, les piqueurs ne sonnent plus que ça sur leurs trompes... Mais, ton rêve?... ton rêve?...

GRENOUILLOT.

J'y arrive. — Je te disais donc que depuis que je suis no-

taire par intérim, j'ai une besogne de chien, ce qui fait que, ne sachant par où commencer... je dors toute la journée. Or, en dormant, je rêve; et, l'autre jour, il paraîtrait que ces maudits clercs m'ont entendu dire que le comte de Faverne ne s'était pas suicidé le moins du monde, mais qu'il avait été empoisonné!...

CORBILLON.

Tu as dit ça.

GRENOUILLOT.

Je l'ai dit.

CORBILLON.

Que le bon Dieu te patafiole! car ça ne peut manquer d'arriver aux oreilles de la justice. On saura que le poison qui a tué le comte est celui que je t'ai empêché de prendre. J'aurai beau dire que le chevalier me l'a pris de force, on ne me croira pas... et nous passerons d'emblée au grade d'empoisonneurs!... Ah! nous voilà dans de jolis draps! Ce n'est pas pour dire, mais tu as eu une crâne idée de rêver tout haut, toi... (Avec amertume.) Ayez donc des amis!

Rose Linon a paru au fond, à droite.

SCÈNE III

LES MÊMES, ROSE LINON.

ROSE, apercevant Grenouillot.

C'est lui!... Je ne m'étais pas trompée!... (Appelant.) Grenouillot.

GRENOUILLOT.

Rose Linon! (Bas.) Pas un mot devant elle! de la prudence, notre tête ne tient plus qu'à un cheveu.

ROSE, qui est descendue.

Je savais bien que c'était vous. En entrant dans la chapelle, je vous ai aperçu comme vous passiez, et alors je n'ai pas eu la patience d'attendre la fin de... (S'interrompant.) Mon Dieu il y a-t-il longtemps tout de même que nous ne nous sommes vus! Embrassez-moi bien vite, oublieux.

GRENOUILLOT, très-troublé.

Ça va bien du reste? Allons, tant mieux!... Et... madame Mauclerc?... Et... monsieur le comte?... Est-il toujours mort?

ROSE, étonnée.

Plaît-il?

GRENOUILLOT.

Non... je voulais dire...

ROSE, les examinant.

Quel drôle d'air vous avez tous les deux?

GRENOUILLOT, balbutiant.

Nous?...

CORBILLON, de même.

Nous?

ROSE.

Vous êtes pâles! mais pâles!

GRENOUILLOT, tremblant.

C'est... c'est le changement de lune.

CORBILLON, de même.

Moi?... c'est l'émotion... de la pêche! Tout à l'heure... figurez-vous... j'en tremble encore!... figurez-vous... le bouchon venait de remuer!... « bon, que je me dis, voilà du poison.! »

ROSE.

Hein?...

CORBILLON, se reprenant

Du poisson... du poisson!... Je croyais que c'était... une anguille... pas du tout, c'était une bretelle. De là ma pâleur... de là mon trouble!

ROSE.

Ta ta ta... on ne m'en conte pas à moi... vous avez quelque chose! bien sûr.

CORBILLON.

Mais rien du tout!

ROSE, à Grenouillot.

Ah! vous avez des secrets pour moi?... c'est bon! si je les découvre!...

CORBILLON, avec un cri.

Ne cherchez pas!

ROSE.

Hein?... oh! décidément tout ça n'est pas naturel, et je veux...

Elle va s'éloigner.

CORBILLON, la retenant.

Mademoiselle Rose!... (A part.) Donnons-lui le change. (Haut.) Mademoiselle Rose, je vois bien qu'on ne peut rien vous cacher!... Je vais donc tout vous dire... tout ça c'est à cause de mon lapin que j'ai gagné... à la fête de Blois. Je voulais le donner à Grenouillot, mais il n'en a pas voulu ce jour là, et il en veut maintenant... parce qu'il bat du tambour, ce qui fait même que je m'y suis attaché et que je le lui ai refusé. — Alors, il s'est fâché, nous nous sommes dit des gros mots. (Avec un rire forcé.) Il m'a donné un grand coup de pied dans le ventre, et voilà le secret de notre émotion à tous deux. Vous comprenez?

ROSE.

Ah! oui... Ah! je comprends parfaitement. (A part.) Oh! je saurai de quoi il retourne.

En ce moment Séraphin paraît au fond, enveloppé dans un grand manteau gris. Il a l'air égaré et regarde de tous côtés avec inquiétude.

SCÈNE IV

LES MÊMES, SÉRAPHIN, puis LES PETITS CLERCS.

GRENOUILLOT, l'apercevant.

Ah! mon Dieu! c'est ma victime, c'est le patron!

ROSE, à part.

Pauvre homme! comme il est changé.

SÉRAPHIN, chantant.

« Parler d'amour,
» Rire toujours,
» Est le bonheur suprême!
» Parler... d'amour...
». Rire... toujours...
» Est... le bonheur... »

La fin de sa chanson se perd dans un sanglot. Après un temps, il tire de sa poitrine le portrait qu'il a enveloppé à la fin du troisième acte dans l'acte de donation. — Il le développe fébrilement, puis s'adressant au médaillon :

Nous sommes seuls! embrasse-moi! embrasse-moi donc...

CORBILLON, au fond à gauche.

Qu'est-ce qu'il embrasse là?

ROSE.

C'est le portrait de la perfide!

SÉRAPHIN, regardant le papier qui enveloppait le portrait.

Qu'est-ce que c'est que ça?... (Lisant d'un air hébété.) « Mes deux hôtels de Paris!... Mes fermes en Touraine!... (Entendant du bruit.) Quelqu'un!...

Il remet vivement le médaillon dans le papier et le cache dans sa poitrine. En ce moment apparaissent, venant de côtés différents : César, Fortuné, Colombet et Jacquin.

CÉSAR, entrant avec Fortuné.

Il a dû descendre au bord de l'eau... Et tenez... le voilà!...

FORTUNÉ.

Je n'ose pas l'approcher.

COLOMBET, entré du côté opposé.

Du courage...

Ils s'avancent timidement vers le vieillard qui les regarde d'un œil atone.

CÉSAR.

Allons !

Séraphin les regarde avec surprise. Au mouvement du bonhomme tous les petits clercs s'avancent brusquement.

FORTUNÉ.

Bah ! il ne nous mangera pas, après tout.

CÉSAR, près de Séraphin et lui faisant un salut embarrassé.

Bonjour, monsieur Séraphin.

FORTUNÉ ET COLOMBET, ensemble.

Bonjour, patron !

SÉRAPHIN, les examinant curieusement.

Monsieur Séraphin... Patron !... qui êtes-vous ?

COLOMBET.

Nous sommes vos petits clercs.

CÉSAR.

Du temps que vous étiez notaire à Blois...

SÉRAPHIN.

Notaire... à Blois...

FORTUNÉ.

Mais oui, vous savez bien... l'étude donnait sur la grande place et il y avait un poêle dans le milieu !...

SÉRAPHIN.

Une grande place, avec un poêle ?... dans le milieu ? Je ne me souviens pas de ça.

CÉSAR, d'une voix douce en lui prenant la main.

Voyons... voyons... faites un petit effort... Nous serions si contents, si vous vouliez nous reconnaître... Oh ! oui, allez, bien contents !... Hier soir, après l'étude, nous nous étions dit comme ça : c'est demain dimanche, nous serons libres... Eh ! bien, nous irons tous à Faverne et nous ferons visite à notre patron que nous aimons tous !

COLOMBET.

Voyons... rappelez-vous donc, je suis le petit Colombet qui faisait toujours des pâtés en écrivant.

SÉRAPHIN, cherchant.

Des pâtés !

FORTUNÉ.

Moi je suis Fortuné, qui était si gourmand et qui avait toujours des pommes dans son pupitre.

SÉRAPHIN.

Des pommes !

JACQUIN.

Vous rappelez-vous le petit Jacquin qui faisait votre caricature sur tous les murs de l'étude... une fois même que vous vous êtes mis si fort en colère!...

SÉRAPHIN, souriant.

En colère? Oh! ce n'était pas moi.

Il va s'asseoir sous le chêne qui tient le milieu du théâtre.

ROSE, émue.

Le pauvre homme!

GRENOUILLOT.

Ah! tant pis, moi aussi je vais lui dire mon nom... En l'entendant, la raison lui reviendra peut-être, et dût-il m'étrangler pour tout de bon cette fois...

ROSE.

Ah! c'est très-bien ça!...

GRENOUILLOT, à Séraphin.

Et moi? me reconnaissez-vous?

Mouvement général parmi les petits clercs; ils se reculent avec une sorte d'effroi.

SÉRAPHIN, à la vue de Grenouillot, semble reprendre quelque peu ses idées. Puis d'une voix très-douce et avec un sourire.

Oui... oui... Je te reconnais, toi. Oh! je te reconnais, bien...

GRENOUILLOT.

Et vous vous rappelez mon nom?

SÉRAPHIN.

Oui!... tu t'appelles Joseph!... (Lui tapant doucement sur la joue.) Comme il y a longtemps que je ne t'ai vu!.. Tu m'oublies donc?

GRENOUILLOT, stupéfié.

Hein!... quoi!... vous me reconnaissez... Et vous ne me rouez pas de coups...

SÉRAPHIN, aux petits clercs qui restent là immobiles et bouche béante.

Il est fou, ce pauvre garçon... Te rouer de coups!... toi! que j'ai eu tout petit, tout petit chez moi, que j'ai élevé comme mon propre fils... car je t'aimais bien, va!...

GRENOUILLOT, pleurant à chaudes larmes.

Oh! ne dites pas ça, je vous en supplie, ne dites pas ça...

SÉRAPHIN.

Eh! bien, voilà que tu pleures, à présent... (Aux petits clercs.) Comprenez-vous ce grand bêta-là, qui pleure parce que je lui dis que je l'aimais... Mais oui... je t'aimais... Rappelle-toi donc comme j'étais pour toi... Pas une partie de plaisir dont tu n'eusses ta part... à table, je te donnais toujours les meilleurs morceaux... T'en souviens-tu?

GRENOUILLOT, pleurant plus fort.

Vous étiez la crême des hommes... pardon, pardon!...

Il tombe à genoux.

SÉRAPHIN.

Pardon!... pourquoi!... que m'as-tu donc fait? (Se levant.) Ah! je me souviens... je me souviens!...

Mouvement général.

GRENOUILLOT, épouvanté.

Il se souvient!

SÉRAPHIN.

Oui... oui... un jour tu m'as quitté, ingrat... et à la place de mon cher Joseph, qui était un honnête garçon, une nature loyale, il est venu un être mauvais et lâche! qui a apporté avec lui le trouble et le déshonneur! et il l'a emmenée, elle!... Ils sont partis tous les deux, bien loin... bien loin!... et depuis ce moment-là, ma maison est déserte!... Et depuis ce moment-là, je pleure.

GRENOUILLOT, à lui-même.

Et moi qui avais cru un moment que sa raison lui revenait.

SÉRAPHIN, entourant de son bras le cou de Grenouillot.

Ah! mon pauvre ami!... ce n'est pas toi qui aurais voulu me faire verser mes dernières larmes... (Aux jeunes gens qui se pressent autour de lui.) Croyez-moi, mes enfants, si vous voulez être heureux, n'aimez jamais... jamais!...

GRENOUILLOT, voulant le faire taire.

Pitié!... par pitié!

SÉRAPHIN, avec un sourire.

Et pourtant, c'est bien doux d'aimer... et c'est bien beau la femme qu'on aime!... cette femme-là... on l'épouse!... elle s'habille tout en blanc!... une belle robe de satin... et des fleurs d'oranger... et, quand on sort de l'église, son bras s'appuie tendrement sur le vôtre... (Avec des larmes.) Et puis! un jour!... (Avec égarement.) Oh! n'aimez pas, enfants! n'aimez jamais!

CÉSAR.

Pauvre patron!

SÉRAPHIN, s'animant.

Un jour... on vous prend votre femme! on vous la perd... on vous la flétrit!... et puis (Avec un rire de fou) on fait une chanson et les démons la chantent en dansant en rond!... Tenez! les entendez-vous!.. Il marque la mesure avec le corps à la façon des vieillards. En ce moment, on entend dans l'éloignement les trompes de chasse qui sonnent l'air de la complainte. Séraphin écoute un instant d'un air hébété, puis, tout à coup poussant un grand cri. Ah! la chanson! la chanson!... je ne veux pas l'entendre! je ne veux pas l'entendre.

Il s'élance au dehors dans le plus grand désordre en se bouchant les oreilles. Les petits clercs sortent derrière Séraphin.

GRENOUILLOT, désolé.

Ah! qu'ai-je fait? qu'ai-je fait?

En ce moment les cloches recommencent leur carillon, les gens du château, sortant de la chapelle, retraversent le fond du théâtre. Raoul, Jeanne et Geneviève sont au milieu d'eux.

GRENOUILLOT, les apercevant.

Monsieur le Substitut! Oh! je ne veux pas me trouver en face de lui.

CORBILLON.

Ni moi non plus!

GRENOUILLOT.

Filons!

Il l'entraîne.

ROSE, les suivant.

Décidément, ils ont un secret! Oh! foi de Rose Linon! je le connaîtrai.

Elle sort derrière eux. Jeanne, pâle et défaite, s'avance appuyée sur le bras de Raoul; Geneviève est près d'elle. A leur aspect, tous les valets se sont reculés instinctivement. Ils s'éloignent peu à peu sans saluer et en jetant d'étranges regards sur Jeanne.

SCÈNE V

MAUCLERC, JEANNE, GENEVIÈVE.

GENEVIÈVE, regardant les valets s'éloigner.

C'est drôle, on nous salue à peine maintenant. As-tu remarqué, Jeanne?

JEANNE, vivement.

Non.

GENEVIÈVE.

On dirait que tous les gens du château nous en veulent; ils nous jetaient en passant des regards presque haineux.

JEANNE, de même.

Tu es folle!

MAUCLERC.

Non. Elle dit vrai, Jeanne, et comme elle cela m'a frappé.

JEANNE, troublée.

Quel serait le motif de...

MAUCLERC.

Que sais-je?... Le Comte t'a faite sa légataire universelle; peut-être que ces gens-là eussent préféré voir passer la fortune de M. de Faverne dans les mains du chevalier Balthazar, l'héritier légitime de son frère.

JEANNE, vivement.

Oui... ce doit être cela.

MAUCLERC.

Que peut-on nous reprocher cependant? Nous n'avons pas pris possession de cet héritage... Les dernières volontés du Comte n'auront leur effet que dans une année. Je l'ai voulu ainsi. Si d'ici là, le Chevalier vient réclamer la succession de son frère, nous la lui restituerons intacte, chacun sait cela. Ce changement subit à notre égard doit donc venir d'une autre cause, et cette cause, je la connaîtrai!

JEANNE, à elle-même avec terreur.

Que savent-ils donc? (Haut à Raoul.) Rentrons, je vous en prie!...

MAUCLERC.

Déjà?

JEANNE.

Je suis souffrante encore, vous le savez?

GENEVIÈVE.

Ah! c'est que tu as été bien malade, pauvre petite mère! c'est cet affreux événement qui en a été cause. Tu étais devenue comme folle!... Tu n'osais plus rester seule, chez toi, et tu es venue t'installer dans ma chambre. Tu as joliment bien fait...

JEANNE, avec un tressaillement, à Raoul.

Partons! partons!

MAUCLERC.

Pourquoi fuir ce beau soleil de printemps qui pourrait vous faire tant de bien?

GENEVIÈVE.

Allons, appuie-toi sur mon bras et continuons notre promenade... Nous allons revoir les allées ombreuses que nous parcourions jadis avec l'ami qui n'est plus, et nous parlerons de lui.

JEANNE, à part avec une horrible douleur.

Oh! elle me tue!

Elles font quelques pas, suivies de Raoul... Raymond, très-agité parait par la gauche,

SCÈNE VI

Les Mêmes, RAYMOND.

GENEVIÈVE.

Ah! monsieur Raymond.

RAYMOND, à part.

Geneviève!

GENEVIÈVE.

Qu'avez-vous donc ? vous semblez tout bouleversé.

RAYMOND.

En effet... une nouvelle que je viens d'apprendre...

JEANNE.

Qu'y a-t-il ?

RAYMOND.

Excusez-moi, madame, mais M. Mauclerc peut seul entendre ce que j'ai à dire.

JEANNE, à part.

Je tremble. (Elle reprend le bras de Geneviève en remontant.) Oh ! ce malheur que je redoutais, va-t-il donc me frapper ?...

Elle s'éloigne avec Geneviève.

SCÈNE VII

MAUCLERC, RAYMOND.

MAUCLERC, prenant la main de Raymond.

Raymond, que se passe-t-il donc ?

RAYMOND.

D'effroyables choses. Dans tous le pays, aux environs du château, savez-vous ce qu'on dit ?

MAUCLERC.

Non...

RAYMOND.

On dit... Ah ! c'est infâme ! c'est monstrueux !... On dit que c'est une main criminelle qui a versé le poison au comte de Faverne... Et on accuse de ce crime...

MAUCLERC.

Qui donc !

RAYMOND.

Madame Jeanne Mauclerc, votre femme.

MAUCLERC, avec un cri.

Jeanne ! (Souriant.) Allons, vous avez rêvé.

RAYMOND.

Non ! j'ai entendu. Ils disaient .. ils disent que madame Mauclerc a empoisonné le Comte pour hériter plus tôt de la fortune que son testament lui assurait.

MAUCLERC.

Les misérables ! Ils osent... (Changeant de ton.) Allons ! c'est absurde. Ils savent bien que le Comte s'est suicidé.

RAYMOND.

Le suicide, disent-ils, n'a pas été prouvé.

MAUCLERC.

Je vous le répète, c'est absurde !

RAYMOND.

Absurde! soit! mais cela est.

MAUCLERC.

Ces gens-là sont fous... que voulez-vous que je vous dise ?

RAYMOND.

Oui... ils sont fous... ils sont infâmes... mais ils représentent l'opinion de tout un pays et il faut bien compter avec eux.

MAUCLERC.

Compter avec eux!... Pensez-vous que je ferai à Jeanne l'injure de la défendre contre une semblable accusation?

RAYMOND.

Vous la laisserez donc condamner ?

MAUCLERC, *sans comprendre.*

Condamner... comment? condamner!

RAYMOND.

Ah çà! mais vous ne m'avez donc pas compris!... je vous dis qu'ils accusent votre femme d'avoir empoisonné monsieur de Faverne.

MAUCLERC.

Eh bien! après?... Où voulez-vous en venir?... que me conseillez-vous?... Vous voulez que j'interroge ma femme, c'est une instruction que vous me demandez pour elle?

RAYMOND.

Encore une fois, vous ne me comprenez pas...

MAUCLERC.

Si fait!... si fait!... nous allons la mettre en jugement, c'est bien simple, nous l'interrogerons... tenez... dans la chambre même qu'elle habitait!... dans cette chambre où personne n'est entré depuis cette nuit fatale; ce sera plus solennel!

RAYMOND.

Monsieur Mauclerc!...

MAUCLERC.

Cela vous suffit-il, monsieur?... exigez-vous quelque chose de plus?

RAYMOND.

Mon ami...

MAUCLERC.

Ah! ma Jeanne, ma pauvre chère Jeanne... Tenez, monsieur, jamais je ne vous pardonnerai ce que vous me faites souffrir.

RAYMOND.

Au nom du ciel !

MAUCLERC.

Monsieur, je suis substitut du procureur du roi, vous me l'avez rappelé... vous avez eu raison !... Je ferai mon devoir.

RAYMOND.

Ah ! vous me déchirez le cœur !

MAUCLERC.

L'enquête aura lieu !

RAYMOND, désespéré.

Mais ce ne sont pas les preuves de son crime que je venais chercher... c'étaient les preuve de son innocence...

MAUCLERC.

L'enquête aura lieu ! Allons chercher l'accusée !

RAYMOND, avec chaleur.

Eh bien, soit ! qu'elle ait lieu, cette enquête... votre épouse en sortira pure et rayonnante et vous pourrez jeter son innocence reconnue à la face de ses calomniateurs! venez, monsieur, venez!

Il s'éloigne vivement par la droite, suivi de Mauclerc.

Rideau de manœuvre.

DEUXIÈME TABLEAU

L'Interrogatoire

Le Théâtre représente la chambre rouge, telle qu'elle était à la fin du quatrième acte; seulement, à ce tableau, la tourelle n'est plus en vue du public. La chambre occupe toute la scène avec les mêmes meubles, le même tapis, et la bougie éteinte sur la table du premier plan.

SCÈNE PREMIÈRE

RAYMOND, et ausitôt MAUCLERC et JEANNE

Au lever du rideau, Raymond entre en scène, précédant Raoul et Jeanne. Jeanne entre aussiôt, appuyée au bras de Raoul : son premier mouvement est un mouvement de terreur.

JEANNE. à part.

Pourquoi donc m'a-t-il amenée ici? (Haut en s'asseyant) qu'est-ce que cela signifie?...

MAUCLERC.

Cela signifie, Jeanne, que les habitants de ce pays ont inventé une calomnie infâme! Si infâme que ce n'est qu'à genoux que je devrais te la faire connaître.

JEANNE, inquiète.

C'est donc moi qui en suis l'objet?

MAUCLERC.

C'est toi.

JEANNE, luttant contre son émotion.

Et... de quoi m'accuse-t-on?

MAUCLERC, souriant.

Simplement du plus grand des crimes.

JEANNE, effarée.

Du plus grand des crimes?

MAUCLERC.

Oui. L'opinion publique... voudrait faire de toi.... une nouvelle Brinvilliers.

JEANNE, à elle-même avec un éclair de joie.

Une!... ah! ce n'est que cela!

MAUCLERC, à Raymond.

Regardez la donc!... (à Jeanne.) Oui, ma chère Jeanne, il est bon que tu saches que tu as empoisonné le comte de

Faverne pour recueillir plus vite l'immenso héritage qu'il te léguait par son testament. Ah! c'est qu'on n'y va pas de main morte à Faverne.

JEANNE, qui n'écoute pas, à elle-même.

Je craignais autro chose.

MAUCLERC, souriant.

Eh! quoi? Tu ne te tords pas aux pieds de tes juges, en confessant ton forfait? (A Raymond.) Oh! elle n'avouera pas! quelle criminelle endurcie! je vois que nous serons forcés d'employer la question. (Il lui baise la main, Jeanne la relire précipitamment, se lève et regarde avec terreur autour d'elle.) Mais voyons, ma Jeanne, il faut que tu nous aides à museler ces brutes, et à leur faire toucher la vérité du doigt, cherche donc, souviens-toi : ce pauvre Roger ne t'aurait-il pas fait entrevoir par un mot, par un rien, le dénoûment terrible qui a mis ce château en deuil?... à ta connaissance, n'avait-il pas quelque chagrin?

JEANNE, toute à ses pensées, à part.

On m'accuse, comme Roger m'a accusée lui-même.

MAUCLERC.

Réponds, Jeanne.

JEANNE, tirée de sa rêverie en entendant prononcer son nom.

Plait-il?

MAUCLERC.

Je te demande, ma chère aimée, si tu n'aurais pas par hasard entre les mains quelque preuve matérielle pour fermer la bouche à ces infâmes calomnies?

JEANNE.

Ah! c'est toujours de cette accusation qu'il s'agit?

MAUCLERC, étonné.

Et de quoi veux-tu donc qu'il s'agisse?

JEANNE, toujours distraite.

Mais cette accusation, d'un mot je puis la faire tomber.

MAUCLERC.

Dis-le donc, alors.

JEANNE, de même.

Puisque ce n'est pas un testament, mais une donation immédiate de tous ses biens que... M. le comte de Faverne avait faite en ma faveur.

MAUCLERC, surpris.

Tu ne n'as jamais dit cela!

JEANNE, troublée par le ton de Mauclerc et se réveillant tout à fait.

Vous croyez?

MAUCLERC.

J'en suis certain. Et... comment as-tu appris cela?

JEANNE, troublée.

Moi? mais...

MAUCLERC.

De la bouche de qui?

JEANNE.

Comment?

MAUCLERC.

De la bouche du Comte ou de celle de M. Séraphin?

JEANNE, dont le trouble va toujours croissant.

Oui.

MAUCLERC.

Oui, quoi?

JEANNE.

Monsieur Séraphin!

MAUCLERC.

Quand donc?

JEANNE.

Mais... le jour...

MAUCLERC.

Ce ne peut être que le jour même où ce pauvre homme a perdu la raison.

JEANNE.

Pourquoi?

MAUCLERC.

Parce que, justement le matin de ce jour-là, le comte m'avait déclaré ses intentions premières, intentions que j'ai toujours combattues. Il me quitta même pour se rendre chez M. Séraphin; ce n'est donc qu'en route qu'il aura pu changer d'idée. L'as-tu rencontré au château, dans la matinée?

JEANNE.

Non.

MAUCLERC.

C'est donc dans l'étude même?

JEANNE.

Oui. Je croyais vous l'avoir dit!

MAUCLERC.

Alors, c'est lui qui t'a fait part de son nouveau dessein?

JEANNE.

Oui... c'est lui!

MAUCLERC.

Tu me disais tout à l'heure que c'était M. Séraphin?

JEANNE.

Ah! je me suis trompée alors.

MAUCLERC.

Qu'allais-tu donc faire chez M. Séraphin?

JEANNE.

J'allais le consulter pour Geneviève!.. un don que je dé-

sirais lui faire et... que je ne voulais pas voir figurer au contrat.

MAUCLERC.

A quelle heure étais-tu chez le notaire?

JEANNE.

A deux heures.

MAUCLERC.

C'est singulier, j'y étais aussi à cette heure-là. Tu n'es donc pas entrée dans l'étude?

JEANNE.

Si fait... c'est-à-dire, non... ah! je ne sais plus! je ne sais pas!

MAUCLERC.

Chère enfant! ne te trouble pas. Il est tout simple que la mémoire te fasse défaut... mais, enfin, où ta mémoire est fidèle, c'est sur le fait de la donation, de cette donation dont tu m'as fait mystère, je ne sais trop pourquoi.

JEANNE.

J'avais oublié... J'étais si malade!...

MAUCLERC.

Quoi qu'il en soit, elle existe, car tu en es bien sûre, n'est-ce pas?

JEANNE, *inconsidérément.*

Mais puis qu'il me l'a écrit.

MAUCLERC, *très étonné.*

Tu le tenais de lui-même, disais-tu?

JEANNE.

Oui. d'abord... Puis sa lettre est venue confirmer ses paroles.

MAUCLERC.

Où est cette lettre?

JEANNE.

La lettre du comte?... je ne sais pas.

MAUCLERC.

Comment, tu ne sais pas?

JEANNE.

Non! je crois bien que je l'ai brûlée.

MAUCLERC.

Brûlée. . c'est impossible... on ne brûle pas une lettre aussi importante.

JEANNE.

On ne brûle pas... toujours est-il que je l'ai brûlée.

MAUCLERC, *avec un mouvement de contrariété très-marqué.*

Enfin, et encore une fois tu es sûre du fait... c'est le principal... Et notre plan de défense est tout tracé. Raymond va monter à cheval et courir jusqu'à Blois... il fera prendre copie de l'acte en question et nous le rapportera...

RAYMOND, serrant la main de Mauclerc.

Je pars à l'instant même... avant une heure je serai ici!

MAUCLERC.

Je compte sur vous. (Raymond sort vivement.)

SCÈNE II

MAUCLERC, JEANNE, puis ROSE LINON, GRENOUILLOT et CORBILLON.

JEANNE, à part.

Mon Dieu, quand tout cela finira-t-il?

MAUCLERC.

Dans une heure, Raymond sera de retour avec la preuve de ton innocence... dont je n'ai jamais douté, tu le sais bien, n'est-ce pas?... et ces bruits odieux s'éteindront d'eux-mêmes...

Musique. La porte de droite s'ouvre brusquement et Rose Linon paraît dans l'entre-bâillement; avec son bras gauche resté au dehors, elle a l'air de tirer quelqu'un apres elle.

ROSE, timidement.

Pardon, monsieur, madame, mais...

MAUCLERC.

Qu'y a-t-il, Rose?

ROSE.

Monsieur le substitut, je vous amène quelqu'un qui a quelque chose à vous dire... Et quelque chose d'important encore.

MAUCLERC.

Fais entrer!

ROSE.

Ah! c'est que le quelqu'un en question se fait un peu tirer l'oreille. (Parlant à la cantonade.) Venez, ou je vous l'arrache!

Elle fait un effort et on aperçoit alors Grenouillot, son oreille prise dans la petite main de Rose Linon.

GRENOUILLOT, parlant à son tour à un personnage que l'on ne voit pas.

Tu viendras aussi, alors!

Il tire à lui et l'on aperçoit Corbillon que Grenouillot tient par la cravate.

MAUCLERC, souriant.

Que veut dire ceci?

ROSE, lâchant Grenouillot qui lâche à son tour Corbillon.

Cela veut dire, monsieur le substitut, que M. Grenouillot que voici et M. Corbillon, que voilà, ont un secret à vous révéler.

GRENOUILLOT, tremblant.

Monsieur le substitut, je vous jure...

ROSE.

Il ment... Et l'autre... qui ne dit rien, ment aussi.

MAUCLERC.

Explique-toi.

ROSE.

Voilà!... vous saurez d'abord que depuis ce matin, j'entends un tas de gens qui disent des choses... oh! mais des choses... (Regardant Jeanne.) Pauvre chère madame!...

MAUCLERC.

Oui! oui, je sais!

ROSE.

Vrai!... Tant il y a que pleurant de colère, j'accourais ici tout droit pour vous apprendre ce qui se passait, quand près de ce pavillon, derrière les grands peupliers, je reconnais la voix de ces deux messieurs-là.

Elle montre Grenouillot et Corbillon.

GRENOUILLOT, vivement.

Moi... je n'ouvrais pas la bouche.

CORBILLON, de même.

Je ne soufflais pas le mot.

Rose Linon leur jette un coup d'œil impérieux. Ils se taisent bien vite et redeviennent immobiles.

ROSE, à Mauclerc.

Ils disaient comme ça que le chevalier Balthazar était un affreux gredin et qu'il pourrait en conter long sur la mort de son frère...

JEANNE, à part.

Qu'entends-je?

GRENOUILLOT, avec volubilité.

Ce n'est pas moi qui ai dit ça.

CORBILLON, de même.

Ni moi non plus.

ROSE, avec force.

Vous l'avez dit... La preuve c'est qu'en vous entendant, j'ai poussé un cri, que vous m'avez aperçue et que je n'ai pu en savoir davantage... Mais M. le substitut saura bien vous délier la langue, lui!

MAUCLERC.

Oui, de par Dieu, ils parleront.

Il s'assied à droite. Sur un geste de lui, Grenouillot et Corbillon prennent le milieu du théâtre.

GRENOUILLOT, défaillant.

M'aboucher avec la justice... Rose Linon, qu'avez-vous fait?

ROSE, avec noblesse.

Mon devoir!

MAUCLERC, l'interrompant.

Allons, parlez, monsieur Grenouillot, que savez-vous?

CORBILLON, croyant que c'est lui qu'on interroge.

Ce que je sais, monsieur le substitut, mon Dieu, vous savez... je sais... sans savoir.

MAUCLERC.

Allons, soit, parlez le premier, monsieur Corbillon, je vous écoute...

GRENOUILLOT, qui croit que c'est à lui qu'on s'adresse, parlant avec effarement et volubilité.

Mon Dieu, monsieur le substitut... Tout ça, c'est la faut à Corbillon!... pourquoi que Corbillon m'a pris le poison!

CORBILLON, vivement.

Parce que c'est lui qui voulait le prendre : c'est-il vrai, ça, mamzelle Rose?

ROSE.

Ça, c'est vrai!

CORBILLON, triomphant.

Ah! vous voyez donc bien!... (Il reprend.) Alors, le Chevalier me l'a pris pour le faire prendre à...

MAUCLERC.

A qui?

CORBILLON, regardant Jeanne.

A... (Défaillant.) Ah! excusez-moi, monsieur le substitut... mais je sens que je m'en vas...

Il tombe sur un siége.

GRENOUILLOT, à part.

Moi, je voudrais bien m'en aller.

MAUCLERC.

Continuez, monsieur Grenouillot!

GRENOUILLOT, sursautant.

C'est que je vas vous dire, monsieur le substitut, je ne me sens pas bien non plus.

Il s'asseoit à son tour.

MAUCLERC.

Je vois que vous avez besoin de repos.

TOUS DEUX.

Oh! oui, monsieur le substitut.

MAUCLERC.

Eh bien, une nuit de prison vous remettra.

Il va sonner.

GRENOUILLOT ET CORBILLON, se relevant avec un cri.

La prison!

CORBILLON, avec un sourire forcé,

Ça va mieux, monsieur le substitut... Je vous remercie,

GRENOUILLOT, de même.

Oh! et moi donc, ça n'a jamais été si bien.

MAUCLERC, froidement à Corbillon.

Continuez!

CORBILLON.

Alors, monsieur le substitut, la rivière était prise... ça se comprend, il gelait à pierre fendre...

Il va continuer.

GRENOUILLOT, l'interrompant.

Alors, comme je descendais du pigeonnier où j'étais caché, je l'ai vu comme je vous vois, monsieur le substitut... Il était dans la tourelle.

MAUCLERC.

Dans la tourelle!

GRENOUILLOT.

Qui attient à ce pavillon... il était collé contre le mur, tout près de la porte secrète...

MAUCLERC.

Une porte secrète!

JEANNE, qui a suivi toute cette scène avec une anxiété croissante, à part.

Il a tout vu!

ROSE, elle-même les yeux fixés sur Jeanne.

Comme elle est troublée!

MAUCLERC, à Grenouillot.

Après?

CORBILLON, s'avançant.

Moi, je n'étais pas là, quand...

MAUCLERC.

Taisez-vous!

CORBILLON, joyeux.

C'est moi qui veux bien...

MAUCLERC, à Grenouillot, en lui saisissant le bras.

Après? après?

GRENOUILLOT, perdant de plus en plus la tête.

Après?... (Cherchant.) Eh bien, la porte était ouverte... il y avait de la lumière dans la chambre... même que le vent l'a éteinte!... ses cheveux tombaient... la neige se dressait sur sa tête... (A part.) Je ne sais plus ce que je dis...

MAUCLERC.

De qui parles tu?

GRENOUILLOT, frémissant.

Du... du...

JEANNE, à part.

Il va nommer le Comte... Je suis perdue.

MAUCLERC.

De qui parles-tu, réponds!

GRENOUILLOT.

Du... du chevalier Balthazar.

JEANNE, à elle-même.

Du chevalier... que dit-il?

MAUCLERC.

Le chevalier!... mais il avait quitté le château le matin même...

GRENOUILLOT.

Avec Corbillon!... mais ils étaient revenus en catimini...

MAUCLERC.

Le Chevalier... Et que faisait-il donc?...

GRENOUILLOT.

Ce qu'il faisait... ce qu'il... (A Corbillon.) qu'est-ce qu'il faisait, hein!

CORBILLON.

Ne me demande rien... Je n'en suis plus, moi... on m'a dit de me taire.

MAUCLERC, terrible.

Que faisait-il?

GRENOUILLOT, tremblant de tous ses membres.

Il montait l'escalier de la tourelle... en regardant derrière lui... et...

JEANNE, à elle-même.

Je comprends tout... Le chevalier voulait ma mort! c'est lui qui a versé le poison...

MAUCLERC.

Eh bien, que regardait-il ainsi?

JEANNE, à elle-même.

Tout est fini!...

GRENOUILLOT.

Il regardait une ombre... qui... qui... le suivait... en s'accrochant à la rampe de pierre...

MAUCLERC.

Et quelle était cette ombre?

GRENOUILLOT.

C'était...

JEANNE, à part.

Il va tout dire.

ROSE, qui a suivi des yeux l'altération des traits de Jeanne, bas, vivement à Grenouillot.

Tais-toi!

MAUCLERC.

Parleras-tu?

GRENOUILLOT, placé entre Rose et Mauclerc, ne sachant plus que dire et balbutiant.

C'était... dame, c'était...

MAUCLERC.

C'était?...

JEANNE, bas à l'oreille de Raoul.

C'était moi!

MAUCLERC.

Ah!

JEANNE, bas à Raoul et comme folle.

Renvoyez-les... Je vous dirai tout... mais renvoyez-les... renvoyez-les...

MAUCLERC.

Laissez-nous!

GRENOUILLOT.

S'il vous plaît!

MAUCLERC, violemment.

Laissez-nous donc!

GRENOUILLOT.

Avec bonheur!

Il se sauve.

CORBILLON.

Attends-moi, Joseph!

Il s'esquive derrière lui.

ROSE, à elle-même.

Ah! je n'aurais pas dû les amener, je crois.

Elle s'éloigne à son tour en jetant un regard chagrin à sa maîtresse.

JEANNE, à elle-même.

De cette façon l'adultère se cachera derrière l'empoisonneuse!

SCÈNE III

MAUCLERC, JEANNE.

Dès que les trois personnages sont sortis, Mauclerc, agité, tremblant, revient à Jeanne.

MAUCLERC.

Jeanne, que viens-tu de dire?

JEANNE.

La vérité!

MAUCLERC.

Cette ombre qui suivait le chevalier dans cette nuit funeste, c'était toi?...

JEANNE, d'une voix étouffée.

Oui.

MAUCLERC, la regardant en face durant quelques secondes, en lui tenant les deux mains, puis tout à coup avec éclat.

Ce n'est pas vrai, tu mens!...

JEANNE, lui arrachant ses mains.

C'était moi.

MAUCLERC.

Je rêve... ce n'est pas possible... je rêve... Pourquoi le chevalier Balthazar, s'il est vrai qu'il soit revenu au château pendant la nuit... pourquoi serait-il entré ici... pourquoi aurais-tu quitté cette chambre avec lui?... Tout cela est impossible.

JEANNE.

Tout cela est...

MAUCLERC.

Je ne comprends pas! Je ne comprends pas!

JEANNE.

Eh! bien, écoutez donc et vous me comprendrez... Le chevalier Balthazar haïssait son frère...

MAUCLERC.

Oui... oui... je sais cela.

JEANNE.

Il avait résolu de se venger de lui... et il est venu à moi...

MAUCLERC.

Le chevalier!

JEANNE.

Il m'a dit: « Mon frère a fait un testament en votre faveur, voulez-vous hériter tout de suite? Je tuerai le comte, et... nous partagerons ensemble l'héritage. »

MAUCLERC.

Le misérable!

JEANNE.

Il m'a fait voir tout un avenir de luxe, de splendeurs... il m'a rendue folle et j'ai répondu oui. (Mauclerc reste comme pétrifié et la regarde bouche béante. Jeanne reprend avec une animation farouche. On voit que tout ce qu'elle dit est une fable. En parlant, elle cherche ses mots, elle se trouble, balbutie, etc.) C'est la nuit où le Comte est mort, que le Chevalier est venu me trouver ici... (Courant à la porte secrète et poussant le ressort, la porte s'ouvre.) Tenez... tenez... c'est par là qu'il est entré...

MAUCLERC.

Mais c'est épouvantable. (Poussant un cri et allant à Jeanne.) Oh! tout cela est faux! tout cela est faux!

JEANNE.

Pourquoi?

MAUCLERC.

Pourquoi?... parce que pour être riche, tu n'avais pas besoin de la mort du Comte, puisque la donation faite par lui t'assurait la possession immédiate de tous ses biens.

JEANNE, après un mouvement.

La donation... vous avez donc cru à cela?

MAUCLERC.

Que dis-tu ?

JEANNE.

Je dis que je mentais.

MAUCLERC.

Mais la lettre du comte ?

JEANNE.

Autre mensonge!... Le comte ne m'a pas fait de donation... Il ne m'a pas écrit... Il n'y a qu'un testament... Rien qu'un testament. Et je suis une empoisonneuse!...

Musique. On entend au dehors le galop d'un cheval.

MAUCLERC, avec un cri.

C'est Raymond... il arrive de Blois...

JEANNE effarée.

Ah! mon Dieu!

MAUCLERC.

Je vais savoir enfin s'il y a chez toi crime ou folie!..

Le galop du cheval s'est rapproché graduellement. Bientôt la porte du pavillon s'ouvre brusquement, et Raymond parait, haletant, la cravache à la main et les bottes poudreuses.

SCÈNE IV

LES MÊMES, RAYMOND.

MAUCLERC s'élançant.

Eh bien ?

Jeanne écoute épouvantée.

RAYMOND.

Eh bien, on a bouleversé tous les cartons, fouillé tous les dossiers, examiné tous les registres...

MAUCLERC.

Achevez...

RAYMOND.

Le testament seul existe... l'acte de donation a été introuvable.

MAUCLERC, avec un cri de douleur.

Grand Dieu! elle disait vrai!

JEANNE, à elle même avec une joie sombre.

Introuvable... Le hasard vient à mon aide!...

RAYMOND, les examinant tous les deux.

Qu'y a-t-il donc?

MAUCLERC.

Elle s'accuse de la mort du Comte.

RAYMOND.

Ah! ce n'est pas possible!...

MAUCLERC.

Ah ! tu le vois, lui aussi refuse de te croire.

JEANNE.

J'ai dit la vérité!... Et devant le tribunal qui bientôt me jugera... je ferai les mêmes aveux.

MAUCLERC, comme en délire.

Ah! va-t-en!... va-t-en!... (Jeanne fait quelques pas vers la porte de droite. Mauclerc s'élance vers elle et la retient.) Non! non!... malgré tout, je ne puis voir en toi ce que tu prétends être, je ne te crois pas... je ne te crois pas ! (Lui prenant la tête entre ses mains et lui couvrant le front de baisers.) Et la preuve, tiens, la voilà !

JEANNE, s'arrachant de ses bras.

Je n'ai pas droit à vos baisers... je n'ai pas droit à votre amour... je suis coupable.

MAUCLERC se cachant le visage.

Ah ! emmenez-la, Raymond, emmenez-la... je finirais par la croire.

Raymond entraîne vivement Jeanne.

SCÈNE V

MAUCLERC, seul.

Après la sortie de Jeanne, il demeure quelques secondes plongé dans de profondes réflexions. Puis brusquement, il s'écrie:

Non, encore une fois, ce n'est pas vrai... Il y a dans tout ceci quelque formidable mystère... quelque chose d'incompréhensible où s'égare ma raison !... mais Jeanne n'est pas coupable de ce crime... Non! non! non! Ah! il me semble que ma tête va éclater! (Il tombe sur le fauteuil placé près de la table. Après un silence de quelques secondes, ses yeux s'arrêtent machinalement sur la bougie à demi consumée que le vent a éteinte à la fin du 4e acte ; nouveau silence. Raoul prend la bougie et la rapprochant de lui :) Que vois-je là!... On dirait des flammèches de papier brûlé collées à la bougie ! (Il regarde de nouveau.) Oui... c'est bien cela... (Après un nouvel examen.) Une tache de cire!... on a brûlé une lettre... une lettre... (Réfléchissant.) Cette bougie éclairait cette chambre la nuit où le comte est mort... (Changeant de ton.) Si c'était la lettre qu'elle a prétendu avoir reçue de Roger... (Examinant la table.) Les taches de cire se continuent sur le tapis... (Penché sur lui-même, il en arrive peu à peu à examiner le tapis qui couvre le plancher. S'arrêtant tout à coup.) Plus rien!... (Il s'agenouille machinalement sur le plancher et comme poussé

par une force invincible, il poursuit ses investigations.) Non... non... plus rien.... (Avec un cri.) Si!... Les taches reparaissent... le papier a dû être allumé à cette bougie et jeté ensuite dans la cheminée... (Tout en parlant il a continué de plonger ses regards dans la cheminée. Tout à coup, il pousse un cri et montre d'un doigt tremblant le fond de la cheminée.) Que vois-je là... presque enfoui sous les cendres? un papier à demi brûlé!...(Il retire des cendres la lettre du 4e acte, il se redresse alors et redescend à l'avant-scène. Tout l'entête de la lettre est brûlé.) Une lettre!... c'est bien une lettre!... Les premières lignes seules ont disparu... (Avec une joie folle.) Mon Dieu !... je ne me trompe pas... c'est l'écriture du comte... (Regardant vivement la fin de la lettre.) « Roger, comte de » Faverne... » C'est la lettre dont Jeanne a parlé... elle ne mentait pas... Et, quand elle s'accusait, c'est qu'elle était folle, c'est moi qui l'ai troublée avec mon interrogatoire stupide. Ah! lisons, lisons!... « Hier, vous m'avez déclaré » que vous n'acceptiez pas le testament que j'avais cru de- » voir faire, j'ai respecté votre volonté... cet acte je l'ai » remplacé par un autre... Je vous ai fait une donation im- » médiate de tous mes biens... » (Avec bonheur.) C'est écrit, la flamme a respecté cette phrase... Elle est là tout entière... (Couvrant la lettre de baisers.) Ah! bienheureuse lettre!...

Entrée de Raymond.

SCÈNE VI

MAUCLERC, RAYMOND.

MAUCLERC.

Raymond! (Courant à lui et lui mettant la lettre sous les yeux.) Lisez, lisez! (Pendant que Raymond lit, Mauclerc continue.) c'est une lettre du comte à Jeanne, l'acte de donation n'existe plus... mais il a existé... cela est certain... en voilà la preuve... Ah! mon cher Roger, quelle heureuse inspiration tu as eue d'écrire cette lettre!... mais il faut la lire jusqu'au bout.

RAYMOND.

Oui, oui...

Mauclerc tient la lettre, Raymond se penche sur lui et tous deux lisent avidement.

MAUCLERC, tourne la page et continue à voix haute.

« Riche, vous deviendrez la providence de ce pays et les » infortunés vous aimeront et vous béniront comme je vous » bénis, et comme je vous aime... »

Il s'arrête et regarde Raymond qui le regarde à son tour sans parler. — Murmures violents au dehors.

RAYMOND.

Mon Dieu! entendez-vous! Oh! venez, venez vite leur montrer cette lettre.

MAUCLERC, continuant de lire.

« Chère adorée, demeure toujours à Faverne... Là, tout le » parlera de moi... » (Avec une sorte de délire.) A qui donc parle-t-il ainsi? (Reprenant fiévreusement sa lecture.) « Ferez-vous ce » que je vous demande, Jeanne?...» (Avec un cri.) Jeanne!... (D'une voix sourde.) C'est à Jeanne qu'il a écrit cela!...

RAYMOND.

Donnez-moi cette lettre!

MAUCLERC, lisant toujours avec rage.

« O ma Jeanne, le feras-tu?... oui, n'est-ce pas... car tu m'ai... »

RAYMOND.

Par pitié, ne lisez plus!

MAUCLERC.

« ... Car tu m'aimes toujours. Adieu, ma bien-aimée... »

RAYMOND.

Monsieur...

MAUCLERC.

« Adieu, mon bonheur... »

RAYMOND.

Raoul!

MAUCLERC.

« ... Adieu, ma vie... (Avec un éclat de rire effrayant..) ROGER comte de Faverne. » (Il tombe dans les bras de Raymond qui le fait asseoir à droite.) Oh! c'est infâme! c'est infâme! Ah! je comprends ses répulsions maintenant! Elle en aimait un autre! (Avec rage en se levant.) Et celui-là n'est plus! et je ne puis pas lui broyer le cœur! c'était donc pour cela qu'il m'attirait chez lui! ô maison maudite! maison maudite! c'est ici qu'ils se voyaient, c'est par cette porte qu'il venait toutes les nuits! Lorsque je la savais enfermée dans cette chambre, je n'aurais pas osé en franchir le seuil, et pendant ce temps-là... dans les bras d'un autre... Ils se disaient il dort. (Avec douleur.) Non! je ne dormais pas! je pleurais comme un enfant, en songeant que pour cet être chéri qui m'appartenait pourtant, je n'étais rien, rien! Ah! misérables!... si le bruit de vos baisers n'est pas venu jusqu'à moi, le bruit de mes sanglots aurait dû aller jusqu'à vous. (Relisant la lettre) « Ma bien-aimée... mon bonheur, ma vie!.. » (Avec désespoir.) comme ils s'aimaient. (Montrant la lettre à Raymond avec un rire farouche.) Voyons, Raymond, n'est-ce pas une chose inouïe que ce misérable chiffon de papier, presque à moitié brûlé,

contienne tant d'infamie, tant de larmes... tant de honte et tant de désespoir!

Pendant les dernières paroles de Mauclerc, les murmures du dehors ont recommencé et ont paru se rapprocher peu à peu.

RAYMOND, avec un cri.

Ah! par pitié! donnez-moi cette lettre!

MAUCLERC.

Qu'en voulez-vous faire?

RAYMOND.

La mettre sous les yeux de cette foule qui hurle, qui menace! Donnez! donnez!

MAUCLERC.

Jamais! c'est la preuve de mon déshonneur et je la garde!

RAYMOND.

Mais c'est aussi la preuve que votre femme n'a pas commis le crime dont on l'accuse... garder cette lettre, c'est la tuer, c'est un assassinat!

MAUCLERC.

Claude Gerbaud a tué sa femme parce qu'elle le trompait... ce n'est pas pour cela un assassin... et la preuve, c'est que vous et moi nous venons de le faire acquitter.

RAYMOND.

Claude Gerbaud a tué sa femme de sa propre main, pour la faute qu'elle avait commise, mais il ne l'a pas fait monter sur un échafaud pour un crime dont elle était innocente.

MAUCLERC.

Moi, je ne tuerai pas Jeanne! je ne veux pas en faire une victime! Je ne veux pas qu'on la plaigne comme on plaint Marie Gerbaud!... Marie Gerbaud... on visite sa tombe... on la couvre de fleurs! je ne veux pas qu'on visite la sienne... à elle.... un coin de terre au cimetière des suppliciés, voilà ce qu'elle aura!

La porte de droite s'est ouverte doucement. Séraphin a paru sur le seuil et il a entendu les dernières paroles de Raoul.

SCÈNE VII

Les Mêmes, SÉRAPHIN, puis JEANNE.

RAYMOND.

Monsieur... monsieur... vous ne ferez pas cela... l'époux outragé peut avoir le courage de se venger ainsi, le magistrat n'en a pas le droit... Et vous êtes magistrat, monsieur, ne l'oubliez pas!...

MAUCLERC.

Si nos tribunaux ne condamnent pas à mort la femme adultère, c'est une lacune dans la loi!... (Déchirant la lettre avec rage et jetant par la fenêtre les lambeaux de papier) et je la comble! la sentence s'exécutera.

RAYMOND, avec un cri déchirant.

Ah!... c'est aussi trop de vertu, monsieur, vous êtes épouvantable!

MAUCLERC, avec violence.

Tant mieux; cela servira peut-être!

SÉRAPHIN, s'avançant tout effaré et tout tremblant.

Qu'ai-je entendu ? Elle va donc mourir, ma pauvre femme!.. je ne veux pas qu'elle meure, je ne le veux pas!... ma Thérèse! Mourir! elle! ses pieds se déchireraient au plancher rouge de l'échafaud!... et sa tête tomberait... (Tombant aux genoux de Mauclerc.) Ah! mes juges!... mes bons juges... pardonnez-lui... Pardonnez-lui!... Je lui ai pardonné, moi, vous ne saviez donc pas cela!

MAUCLERC, avec horreur.

Mon dieu! devant la folie de ce malheureux, ma raison s'épouvante!... qu'ai-je fait ? (Courant à Séraphin.) Vieillard, au nom du ciel, rappelle tes souvenirs!... un jour, un homme, le comte de Faverne, a remis entre tes mains un acte de donation...

SÉRAPHIN, sans comprendre.

Le comte de Faverne... un acte...

MAUCLERC.

Où est-il, cet acte?... qu'en as-tu fait?... souviens-toi... souviens-toi!

SÉRAPHIN, il se lève éperdu.

Ah! je ne me souviens que d'une chose, c'est que vous l'avez condamnée, elle!

MAUCLERC, avec désespoir.

Ah! il ne se rappelle rien!

SÉRAPHIN, qui se trouve près de la porte secrète.

Des sanglots? j'entends des sanglots! qui donc pleure là?

Il court à la porte secrète qui est restée entre-bâillée et l'ouvre brusquement.

MAUCLERC, se reculant.

Elle était là!

RAYMOND.

Elle a tout entendu!

SÉRAPHIN, avec un cri.

Ah! c'est ma femme, ma Thérèse! celle que vous vouliez condamner. (L'attirant dans la chambre.) Tu as eu peur, quand ils ont parlé de ta mort... mais tu ne mourras pas.

JEANNE, à elle-même.

Je ne demande pas la vie!

SÉRAPHIN, auprès d'elle, tirant de sa poitrine le médaillon toujours enveloppé.

Tiens, regarde, ce portrait, c'est le tien!

JEANNE, jetant machinalement les yeux sur le papier qui enveloppe le médaillon.

Mon nom.. La signature du comte!

SÉRAPHIN, développant le portrait qu'il met sous les yeux de Jeanne, après avoir laissé l'enveloppe dans les mains de la jeune femme.

J'ai tant versé de pleurs en l'embrassant que mes larmes l'ont presque effacé... aussi, il n'est plus guère ressemblant, hein? (Comparant la femme et le portrait.) non... non... ce n'est plus ça... tu es plus belle, oh! bien plus belle!

JEANNE, lisant à la dérobée le papier qu'elle tient à la main.

La donation!

SÉRAPHIN, s'adressant à Raymond et à Mauclerc.

N'est-ce pas que tout est oublié?

JEANNE, à elle-même, avec un sombre sourire.

Je n'oublie rien, moi...

Elle déchire la donation.

RAYMOND et MAUCLERC.

Quel est ce papier?

JEANNE.

L'acte de donation signé par le comte.

RAYMOND.

Qu'avez-vous fait?

JEANNE.

La femme adultère doit mourir...

Musique. — Grand tumulte au dehors. — Geneviève accourt éperdue.

SCÈNE VIII

LES MÊMES, GENEVIÈVE, puis LA FOULE.

GENEVIÈVE.

Jeanne! Jeanne! les gens du pays acccourent de tous côtés! Les plus furieux veulent envahir ce pavillon!... Raoul, Raymond, sauvez-la!

RAYMOND, à Mauclerc.

Ah! monsieur, courons au-devant de ces forcenés... ou elle est perdue!...

SÉRAPHIN.

Perdue!... elle... c'est donc à elle qu'on en veut?...

MAUCLERC.

Oui... oui... emmenez-la... cachez-la!...

SÉRAPHIN, avisant la porte secrète.

Ah ! par là... viens !... viens !

Il entraîne Jeanne. En ce moment, une foule armée et menaçante envahit la scène.

LA FOULE.

Mort à l'empoisonneuse !

SÉRAPHIN, serrant Jeanne entre ses bras.

Ne me la prenez pas !... ne me la prenez pas !... C'est ma femme !

SCÈNE IX

LES MÊMES, BALTHAZAR.

MAUCLERC.

Arrêtez ! je suis magistrat !... Justice sera faite !

TOUS.

Non ! non !

UN HOMME.

Nous nous ferons justice nous-mêmes !

LA FOULE.

Mort à l'empoisonneuse !

Rumeurs ; on entend un coup de feu au dehors. Balthazar entre, tenant la main sur sa poitrine.

LE CHEVALIER.

Arrêtez !

RAYMOND.

Qu'avez-vous ?

LE CHEVALIER, montrant sa poitrine ensanglantée.

Je meurs assassiné... par Claude Gerbaud, Il avait juré de se venger, il a tenu sa parole ; moi, je tiendrai la mienne, en vous criant à tous : Cette femme est innocente !

LA FOULE.

Innocente !

LE CHEVALIER.

Le comte Roger de Faverne est mort empoisonné par moi, son frère !... devant Dieu qui m'entend, j'ai dit la vérité, toute la vérité !... (A part.) Roger, mon frère, je t'ai obéi !

Il meurt.

SÉRAPHIN, au peuple, en montrant Jeanne.

Je puis l'emmener, alors! Viens, et ne crains de moi, ni blâme, ni reproches. Je ne serai plus ton mari, mais ton père! (Avec un doux sourire.) Un père peut pardonner!

MAUCLERC, à lui-même.

Un père peut pardonner!

Séraphin entraine Jeanne. Geneviève est dans les bras de Mauclerc. Raymond est auprès du chevalier.

Tableau général. — La toile tombe.

FIN